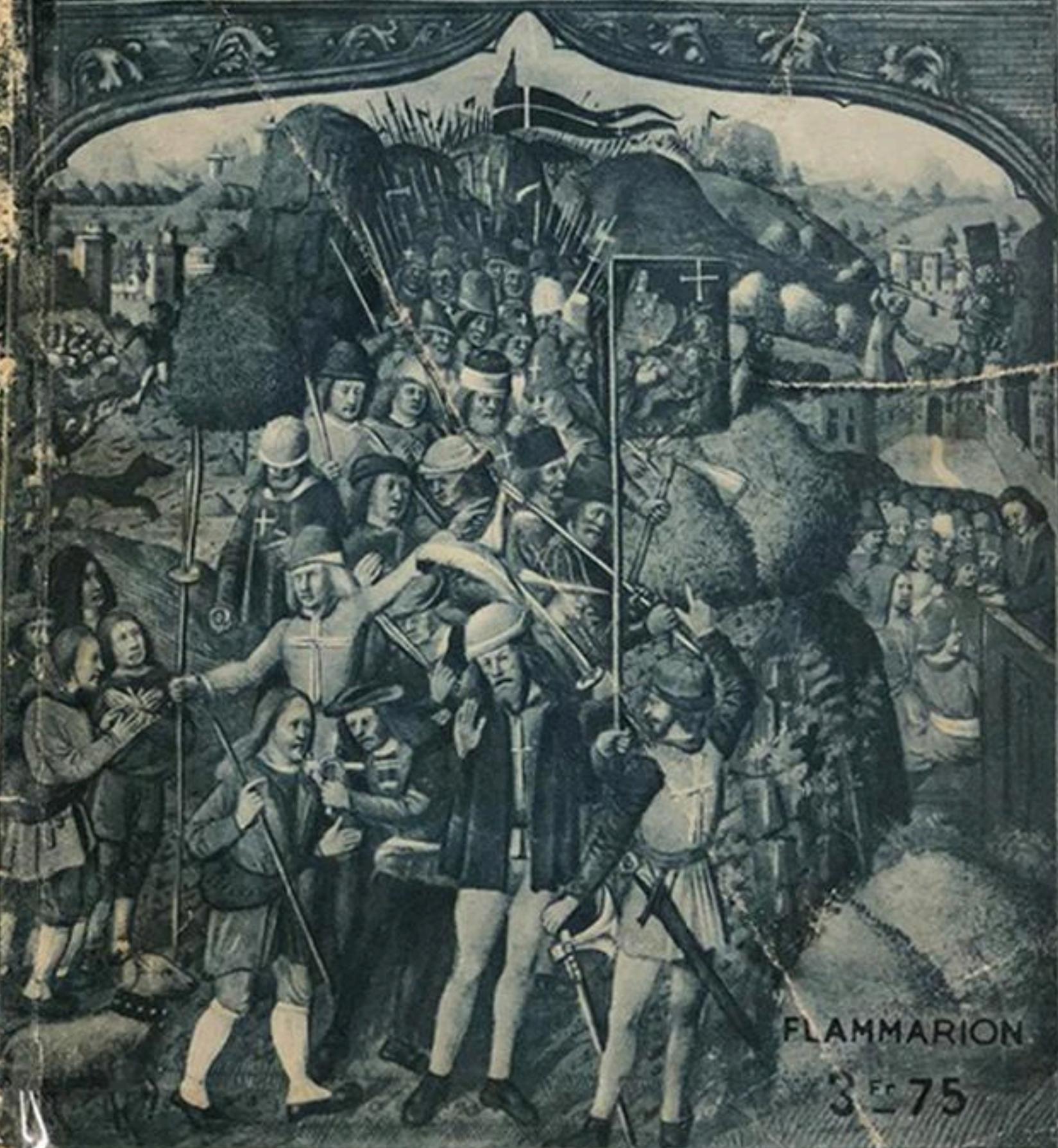


F. FUNCK-BRENTANO
de l'Institut

LES CROISADES



FLAMMARION

3^e 75



COMMENT LE PAPE URBAIN SECOND ASSEMBLA LE CONCILE DE CLERMONT
ET COMMENT GAUTHIER SANS AVOIR
MENANT GRANDE COMPAGNIE DE PÈLERINS PASSA EN HONGRIE

Paris Masson Velly

FRANTZ FUNCK-BRENTANO

de l'Institut

LES CROISADES

Avec quatre planches hors-texte tirées en héliogravure.

FLAMMARION

Tous droits réservés

Copyright 1934, by ERNEST FLAMMARION.

Collection dirigée par M. OCTAVE AUBRY

Secrétaire général : M. Christian Melchior-Bonnet.

En vente :

AUBRY (OCTAVE)
* Les dernières années
de l'Impératrice Eugénie.
L'Impératrice Eugénie et sa Cour.
La jeunesse du roi de Rome.
La trahison de Marie-Louise.

BAINVILLE (JACQUES)
Louis II de Bavière.

BARTHOU (LOUIS)
de l'Académie française.
La vie ardente de Wagner.

BAZIN (RENÉ)
de l'Académie française.
* Pie X.

BÉRAUD (HENRI)
* Dictateurs d'aujourd'hui.

BERTRAND (LOUIS)
de l'Académie française
Louis XIV intime.

BLASCO-IBÁÑEZ (V.)
Chine.

BORDEAUX (HENRY)
de l'Académie française.
* Le Fort de Vaux (1916).
* La délivrance de Verdun.

CHAMPION (PIERRE)
* Jeanne d'Arc.

FARRÈRE (CL.) et CHACK (P.)
* Deux combats navals (1914).

* Sur Mer (1914).
FLAMENT (ALBERT)
Une ennemie de Napoléon :

Lady Hamilton.
FONCK (CAPITAINE)

* Mes combats.
FUNCK-BRENTANO (FRANTZ)
de l'Institut.

Les croisades.
* Les derniers jours
de Marie-Antoinette.

* Le Masque de Fer.
* Les secrets de la Bastille.

GENEVOIX (MAURICE)
Les Épargnes (1915).
Jours de la Marne.

GIRAUD (VICTOR)
* Histoire de la Grande Guerre.

HISTOIRE DE FRANCE
EN QUATRE VOLUMES
CHAMPION (PIERRE)

I. * Moyen Age et Renaissance.
FUNCK-BRENTANO (F.)
de l'Institut

II. * Monarchie française.
AUBRY (OCTAVE)

III. * Révolution et Empire.
LUCAS-DUBRETON (J.)

IV. * De Napoléon à nos jours.

* Les ouvrages précédés d'un astérisque peuvent être mis entre toutes les mains.

(Voir à la fin du volume la suite du catalogue des ouvrages
parus dans “ Hier et Aujourd’hui ”.)

LES CROISADES

I

LES APPELS

Sous le règne de Philippe I^{er}, se produisit le grand mouvement des croisades.

Depuis le x^e siècle, des pèlerins partis d'Occident visitaient, en Asie Mineure, les lieux saints, berceau du christianisme. Et ces voyages furent multipliés par la conversion du roi de Hongrie, saint Étienne (979-1038). En 1035, Robert le Diable, duc de Normandie, partit pour la Palestine avec une multitude de ses sujets. Le « voyage » de 1065 compta des milliers de pèlerins.

A Jérusalem vivait une population chrétienne assez nombreuse, dans un quartier entouré de murs. On y voyait les monastères d'hommes et de femmes fondés par saint Étienne. Plusieurs témoignages attestent le bon état des églises et des hôpitaux alors possédés dans la ville par les Chrétiens.

D'autre part les guerres répétées contre les Sarrasins d'Espagne avaient pris une grande place dans les préoccupations de la chevalerie française. Nombreuses étaient les expéditions que les seigneurs des bords de la Seine, de la

Loire et de la Saône avaient dirigées contre eux. Les sentiments qui en naquirent furent exaltés, non seulement parmi la noblesse, mais dans les couches profondes de la population, par nos grands chants épiques qui étaient à cette époque, dans la seconde moitié du XI^e siècle, en leur plein épanouissement : ces chants traduisaient, en termes d'une beauté et d'une puissance incomparables, les luttes des Chrétiens et plus particulièrement des Français contre les Sarrasins. La *Chanson de Roland*, le plus beau, le plus émouvant de tous les chants épiques, date, dans la forme que nous lui connaissons, approximativement de l'année 1080. Elle eut un retentissement que nous n'imaginons plus aujourd'hui. C'est en chantant de Roland que les soldats de Guillaume le Conquérant combattaient à Hastings. Elle fut aussitôt répandue, traduite dans l'Europe entière. La *Chanson de Roland* est à l'origine de l'épopée nationale des Espagnols ; dès le XI^e siècle elle était populaire en Italie, en Allemagne. L'image de Roland et celle de son compagnon Olivier furent, par toute l'Europe, sculptées aux porches des cathédrales, peintes aux parois des églises, enluminées dans l'éclat des vitraux.

Ce ne furent pas seulement les Basques, comme on le répète généralement, mais les Sarrasins qui anéantirent au val de Roncevaux (15 août 778) l'arrière-garde de Charlemagne, commandée par son neveu Roland, comte des marches de Bretagne. L'importance même de l'événement est trop souvent réduite par nos historiens. Nous lisons dans les *Annales* du règne de Charlemagne, d'une rédaction quasi officielle : « Le souvenir de cette blessure effaça presque entièrement, dans le cœur du roi Charles, la satisfaction des succès qu'il avait obtenus en Espagne. »

La douleur du roi fut bientôt celle de la nation et elle se transmet traditionnellement aux générations suivantes.

A la *Chanson de Roland* qui chante la gloire du roi Charles et des douze pairs, vient se joindre la *Chanson de Guillaume d'Orange*, elle aussi de cette seconde moitié du XI^e siècle et parlant, elle aussi, en termes souvent d'une poignante émotion, des combats soutenus par les Chrétiens de France contre les Sarrasins. Or ces chants étaient colportés par les jongleurs et les troubadours parmi les masses populaires ; ils les chantaient aux pèlerinages qui attiraient des foules nombreuses, aux foires et aux lendits. Autour des jongleurs, le peuple se groupait sur la place publique. On peut citer telle ordonnance du Magistrat (conseil communal) de Bologne, interdisant au peuple de s'attrouper autour des trouvères et des jongleurs français.

Et notons ceci : dans la pensée des contemporains, ces chants épiques n'étaient pas poésie d'imagination ; ils représentaient pour eux de l'histoire, des faits jaillis de la réalité et fidèlement reproduits.

Parmi ces chants qui retentissaient aux oreilles enthousiastes et émues de la nation, il en est un qui eut, dans les circonstances qui nous occupent, une importance particulière : le *Pèlerinage de Charlemagne*. Il date, lui aussi, du XI^e siècle : avec la *Chanson de Roland* et la *Chanson de Guillaume d'Orange*, l'un des trois plus anciens poèmes épiques de notre langue. Charlemagne réunit ses barons, c'est-à-dire les hauts seigneurs de son vasselage, pour leur annoncer qu'il va faire un pèlerinage au Saint-Sépulcre et les douze pairs de déclarer qu'ils partiront avec lui ; quatre-vingt mille hommes vont les accompagner. Ils prennent le bourdon du pèlerin à l'abbaye de Saint-Denis sans quitter leurs armes, traversent la Bourgogne, la Bavière, l'Italie, la Grèce, enfin nos pèlerins arrivent à Constantinople. Ne dirait-on pas déjà l'histoire de la première croisade ?

Arrivés à Jérusalem, ils vont adorer le tombeau du Christ. Dans l'église de la ville sainte le poète décrit une scène, appréciée par Gaston Paris dans les termes suivants :

« Notre vieille poésie héroïque n'a rien trouvé de plus beau, pour nous représenter la majesté sainte de Charlemagne et de ses pairs, que la scène de l'église de Jérusalem où ils prennent place sur le trône et dans les douze chaires où Jésus et ses apôtres s'étaient assis autrefois. »

Et ce *Pèlerinage de Charlemagne* éveilla, lui aussi par la bouche des trouvères, les plus vifs échos et bien au delà de nos frontières. On en possède des traductions faites, l'une en Norvège, l'autre au pays de Galles, sans parler de celles qui sont perdues. Et ce sujet même du pèlerinage fait par Charlemagne, les douze pairs et des milliers de chevaliers en Terre sainte était si populaire, que trois poèmes au moins furent alors composés sur la même donnée et répandus en tous lieux. Et ce trône et ces douze chaires existaient réellement dans l'église de Jérusalem : ils y sont encore signalés au XIII^e siècle, près de deux cents ans après la première croisade. On imagine avec quelle émotion les pèlerins revenus d'Orient en terre de France devaient en parler autour d'eux, car nul alors, comme nous venons de le dire, ne doutait de la réalité des faits chantés par les poèmes épiques.

Nous nous sommes un peu étendu sur la place qu'il convient de faire à nos épopées nationales dans l'origine des croisades, car elle a été jusqu'à ce jour négligée par les historiens.

Aussi bien, en ce XI^e siècle, où retentissaient les chants des trouvères, les pèlerinages en Terre sainte, à l'imitation de celui de Charlemagne, étaient-ils devenus de plus en plus fréquents, facilités, comme nous venons de le dire, par la conversion au christianisme du roi de Hongrie, saint Étienne, qui ouvrit aux pèlerins une route nouvelle vers la Syrie, celle du

Danube, « la plus sûre qu'on pût trouver », dit en ce xi^e siècle le chroniqueur Raoul le Glabre. En présence d'un pécheur gravement coupable, voire d'un crime, l'Église avait pris pour règle de lui imposer un pèlerinage en manière de pénitence, un pèlerinage lointain si la faute était lourde. Une prière, une prosternation pénétrée de repentir, devant une tombe vénérée, n'était-elle pas le meilleur moyen d'obtenir, par intervention sainte, rémission du péché ? Et, naturellement, entre tous les pèlerinages renommés, — Saint-Jacques de Compostelle, Notre-Dame du Puy, Saint-Martin de Tours, les trois Maries de la Mer, le plus efficace devait être le pèlerinage au Saint-Sépulcre. Nombre de nos pieux voyageurs, non contents d'approcher pieds nus de la tombe du Christ, complétaient leur purification en se trempant dans les eaux du Jourdain. Parmi ces pèlerinages il en est un qui fit époque, celui de l'archevêque de Mayence en 1064, suivi de sept mille fidèles.

Les puissances musulmanes, qui dominaient en Syrie, se montraient assez tolérantes vis-à-vis de nos voyageurs quand, sur le dernier quart du xi^e siècle, l'invasion des Turcs seldjoukides, musulmans d'Asie, en se substituant aux Fatimites, musulmans égyptiens relativement bienveillants et humains, modifia profondément la condition, et des Chrétiens assez nombreux qui vivaient en Terre sainte et des pèlerins venus d'Occident.

En 1070, Jérusalem était prise par Ansiz-ibn-Abik, seigneur de Damas. En 1084, Antioche, redevenu chrétien depuis Nicéphore Phocas, tombait à son tour au pouvoir des Turcs, coups terribles aux pratiques chrétiennes en Syrie et Palestine. Un nouveau régime, intolérant et dur, allait peser sur ces contrées. Antioche, la ville aux quatre cent cinquante tours, aux remparts infranchissables, était en ces contrées le bastion de la puissance des empereurs grecs de Constantinople (Byzance),

qui étaient chrétiens. Chassés de leur cité, les habitants, par milliers, refluèrent en Occident, disant leur détresse et la détresse des lieux saints. Ils allaient de ville en ville, implorant la charité d'un chacun, en paroles émouvantes : ils ne parlaient pas seulement de leur propre misère, mais de la servitude qui pesait sur la terre où le Christ était né et où il était mort pour tous.

Ajoutez une nouvelle invasion en Espagne des Musulmans africains, les Almoravides. Le 25 octobre 1087, à Zalacca, en Espagne, les armées chrétiennes subissaient un nouveau désastre — comme un rappel de Roncevaux — dont retentirent également places des villes et carrefours. Quasiment à la frontière française, le croissant triomphait une fois encore de la croix, et avec menace, comme au temps de Charles Martel, de pousser son triomphe au delà des Pyrénées.

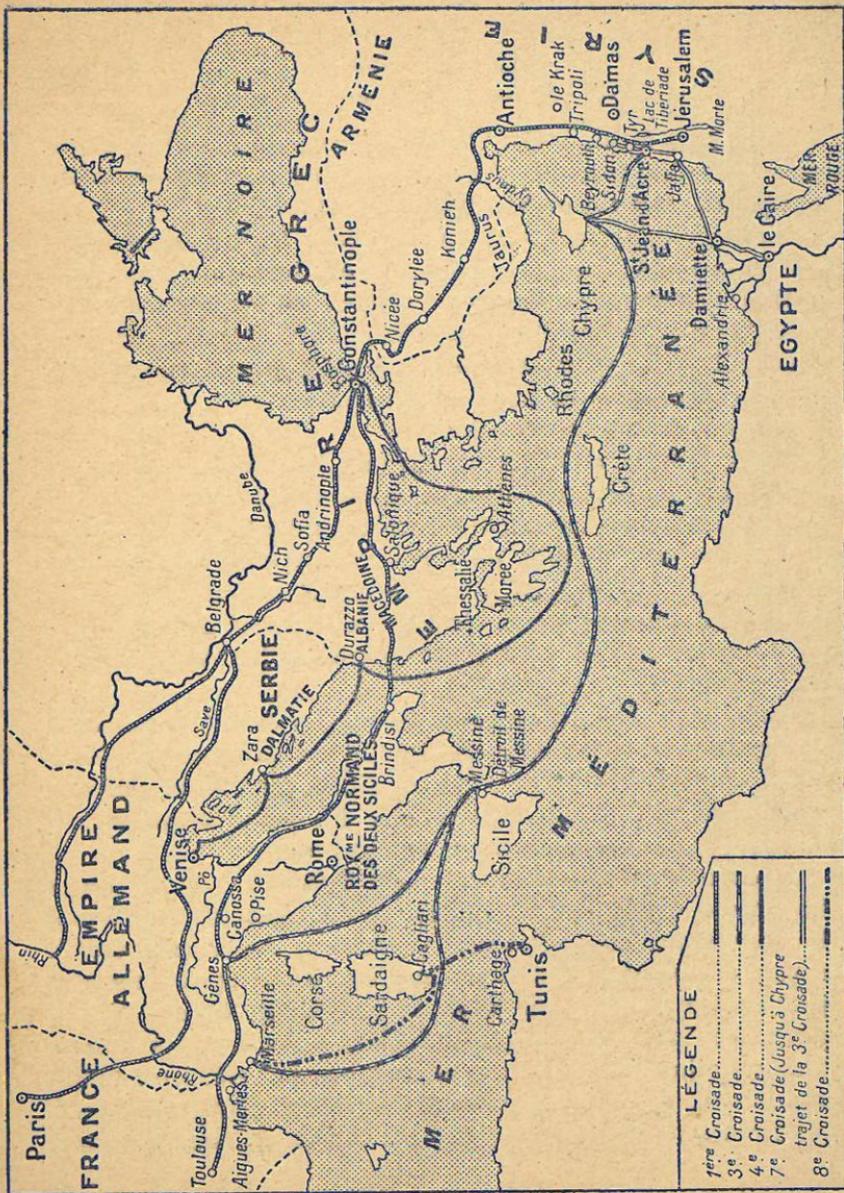
Assurément la foi, la foi qui, sous le ciel, dressait les cathédrales, joua un grand rôle dans la croisade ; mais on y trouve d'autres causes que les contemporains peut-être ne s'avouaient pas.

L'éducation de la noblesse, au XI^e siècle, était toute militaire. Les chevaliers ardents, robustes, avides de mouvement, n'étaient bons qu'à la guerre. On sait l'utilité de cette éducation en son temps ; mais voici que l'œuvre du baron féodal est accomplie ; le fief est organisé. Le seigneur en est réduit à tourner son activité guerrière contre les fiefs voisins.

De bienfaisante qu'elle était, cette activité devient néfaste ; mais les seigneurs féodaux, comment les employer ?

Devant eux va s'ouvrir l'immense champ des croisades.

Des circonstances accidentelles jouèrent un rôle important : la disette. Un chroniqueur contemporain, Ekkehard, dit expressément que ce fut la misère produite par la famine, et en Gaule plus particulièrement, qui poussa tant d'hommes à



LÉGENDE

1^{re} Croisade.....
 3^e Croisade.....
 4^e Croisade.....
 7^e Croisade (jusqu'à Chypre)
 trajet de la 3^e Croisade.....
 8^e Croisade.....

quitter leurs foyers. « La Chrétienté, écrit-il, fut dévastée par une mortalité immense ; puis ce fut la peste, des tempêtes, des pluies causes d'inondations, et d'autres fléaux. »

Aussi bien, sur cette fin du xi^e siècle, les conditions de la vie étaient-elles devenues très dures en Occident : une de ces périodes de crises, comme les peuples en connaissent à des dates plus ou moins éloignées. Dans leurs châteaux féodaux, les barons eux-mêmes en étaient venus à mener trop souvent une sombre, dure et triste existence.

Sigebert écrit à l'année 1095 :

« La famine qui sévissait depuis longtemps devint très grave. Les pauvres pillaient les biens des riches. » Dans les campagnes les paysans se nourrissaient d'herbes et de racines. « Les hommes les plus puissants eux-mêmes, écrit Guibert de Nogent, se voyaient menacés de la misère dont on se plaignait de toutes parts et chacun, en présence des tourments qu'éprouvait le petit peuple par l'excès de la disette, s'imposait une extrême parcimonie. »

Voilà donc trois chroniqueurs de la fin du xi^e siècle, deux Français et un Allemand, qui voient dans la dureté de l'existence en Occident à cette époque l'une des causes déterminantes qui vont pousser des milliers d'hommes à quitter leur foyers pour la conquête de pays inconnus.

Et dans la chevalerie tumultueuse, batailleuse, la pensée de la récente expédition triomphalement dirigée par Guillaume le Conquérant en Angleterre, le souvenir de la conquête du royaume des Deux-Siciles par les Normands, éclairaient d'un jour réaliste les rêves de conquête possible en Orient. En ces pays lointains, aux mirages ensoleillés, quelles belles et fructueuses principautés ne se taillerait pas la vaillance ! Quant aux marchands qui fréquentaient les grandes foires, plus particulièrement ceux des régions maritimes, quelles brillantes

perspectives n'envisageaient-ils pas : perspectives de développement et enrichissement par le commerce avec ces contrées aux ressources prestigieuses et aux denrées nouvelles.

Dès l'année 1074, le pape Grégoire VII avait manifesté l'intention de se mettre à la tête d'une expédition guerrière pour aller, sur les infidèles, reconquérir les lieux saints ; mais la lutte qu'il avait engagée contre l'empereur allemand l'empêcha de mettre son projet à exécution.

Et voici que, de Constantinople, arrive un appel désespéré : l'empereur grec, Alexis Comnène, que l'invasion des Turcs seldjoukides a dépouillé de ses possessions en Syrie, notamment de la grande et puissante cité d'Antioche qu'il considère comme le rempart de son empire, appelle au secours la rude chevalerie d'Occident.

II

URBAIN II ET PIERRE L'ERMITE

Ce fut alors que parurent deux hommes très différents l'un de l'autre, mais d'une égale puissance d'action : Urbain II et Pierre l'Ermite.

Les ambassadeurs de l'empereur Alexis rejoignirent le pape Urbain II au synode de Plaisance (mars 1095). Ils lui firent une vive peinture des maux dont était menacé l'empire chrétien d'Orient. Du synode de Plaisance, Urbain II publia un premier appel ; peu après il venait en France, où il était reçu

avec transport. « Nul homme, écrit le chroniqueur contemporain Guibert de Nogent, ne se souvenait que le chef suprême du siège apostolique fût jamais venu visiter ces contrées ». Et ce pape était un Français. Il était né dans les environs de Châtillon-sur-Marne. Sa statue se dresse sur les hauteurs qui font face à Dormans, où vient d'être glorieusement érigé le « monument de la victoire ».

Urbain II était un orateur puissant, de haute taille, large des épaules, de noble prestance ; il déployait une inlassable activité. Guibert de Nogent admire en lui « cette éloquence facile qui seconde sa science littéraire », non seulement la puissance, mais l'élégance de ses discours, et cette mâle assurance qui ne s'en laisse imposer ni par la foule immense qui se presse autour de lui, ni par « les grammairiens subtils » qui se trouveraient à l'écouter.

Urbain II, en méditant sur la croisade, embrassa toute l'ampleur, pénétra toute la profondeur de l'œuvre à accomplir. Comme tous les Occidentaux, il voyait dans la puissance de l'Islam un bloc ; il ignorait les dissentiments qui existaient entre les Turcs d'Asie et les Bédouins d'Afrique, entre les Seldjoukides et les Fatimites ; il ne savait pas que l'islamisme vivait de plusieurs foyers d'énergie et d'expansion ; attaquer l'empire musulman en Orient, c'était, croyait-il, l'y frapper en son centre d'action, atteindre mortellement la puissance musulmane elle-même. Il voyait d'autre part, en cette gigantesque entreprise par les nations occidentales, en un commun effort, le moyen de les unir entre elles et, ce qui était peut-être plus important encore, d'apaiser les luttes de seigneur à seigneur, de ville à ville qui, en ces conflits indéfiniment répétés, usaient les forces, épuisaient la Chrétienté. Joinville, plus tard encore, comprendra l'intention d'Urbain II quand il blâmera saint Louis d'avoir entrepris ses expéditions outre-

mer à un moment où le royaume était en toute tranquillité. Comme le note, en termes si intéressants le chroniqueur Foucher de Chartres, contemporain des événements :

« Urbain, homme prudent et digne de vénération, médita son œuvre : *il a renouvelé la paix.* »

Et quel meilleur moyen, plus puissant et plus efficace, de faire naître cette union, cette « paix » entre nations rivales, entre seigneuries hostiles que de les grouper en un faisceau, sous le signe lumineux de la Croix, leur enseigne commune, en cette œuvre qui brillait d'un éclat sublime, en leur pensée à tous : la délivrance des lieux saints.

Urbain II apparut donc au concile de Clermont. Ce serait une erreur de croire que ce concile eût été convoqué spécialement au sujet de la croisade. On y devait traiter de l'excommunication de Philippe I^{er} ; on y devait traiter de l'Église de France. L'ordre du jour — s'il est permis de parler ainsi — ne portait les projets de croisade qu'en troisième ligne ; mais à peine en fut-il question que se produisit une immense explosion d'enthousiasme. Nombre de chrétiens, chassés d'Antioche et de Jérusalem, étaient mêlés aux assistants. Le Souverain Pontife n'avait pas terminé sa harangue que les cris de « Dieu le veut ! » éclataient de toute part.

Foucher de Chartres vit les chevaliers se faire coudre sur l'épaule, en étoffe de soie ou d'or, ou bien de laine brune ou rouge, les croix qui indiquaient le vœu de partir pour la Guerre sainte.

« Dès qu'on eut terminé le concile de Clermont, écrit Guibert de Nogent, il s'éleva une grande rumeur dans toutes les provinces de France et aussitôt que la renommée portait à quelqu'un la nouvelle des ordres publiés par le pontife, il allait solliciter ses parents et ses voisins de s'engager dans la voie de Dieu.

« Les honneurs les plus grands, la seigneurie des châteaux et des villes étaient dédaignés ; les femmes les plus belles étaient méprisées comme des corps desséchés et corrompus ; les gages de l'union des deux sexes, plus précieux naguère que les pierres les plus précieuses, semblaient devenus des objets de dégoût ; et, dans cette transformation subite de toutes les volontés, chacun se portait spontanément à une entreprise que nul homme n'eût pu imposer par la force, ni même faire réussir par les voies de la persuasion. Nulle personne ecclésiastique n'avait besoin de déclamer dans les églises pour encourager les peuples à cette expédition, car chacun proclamait ses vœux de départ dans sa maison, ainsi qu'au dehors, et animait tous les autres par ses paroles autant que par son exemple. Tous montraient la même ardeur et les hommes le plus dénués de ressources semblaient en avoir trouvé pour entreprendre ce voyage, autant que ceux à qui la vente de leurs immenses possessions, ou leurs trésors depuis longtemps amassés assuraient les plus riches approvisionnements. »

Et l'on vit surgir Pierre l'Ermite : un ermite de profession, un « ermite ordonné ». Il était né dans l'Amiénois. Son véritable nom était « Cucupiètre », qui ne parut pas sonner convenablement. Il avait naguère entrepris le pèlerinage des lieux saints, mais était rentré dans sa patrie, sans avoir pu l'achever. A Clermont, les paroles d'Urbain II l'exaltèrent et il se consacra à la croisade. Il parcourait villes et villages, prêchant d'une voix enflammée, le peuple se pressait autour de lui, l'accablait de présents et célébrait sa sainteté.

Il distribuait généreusement tout ce qui lui était donné. Il rétablissait la bonne intelligence entre ceux qui étaient brouillés, ramenait à leurs maris les femmes fugitives, non sans y joindre d'agréables présents. Il semblait qu'il y eût en

lui quelque chose de divin et la foule allait jusqu'à arracher les poils de son mulet ou de son âne, en manière de reliques. Il portait une tunique de laine et, par-dessus, un manteau de bure qui lui descendait jusqu'aux talons ; il allait bras et pieds nus. Il était petit et maigre, ses cheveux étaient noirs, ses yeux brillants, son teint olive, et il portait une longue barbe grise :

Celui qui ot la barbe dusqu'au neu del baudré...

[la barbe lui descendait jusqu'au nœud de la ceinture].

(*Chanson d'Antioche.*)

Son intelligence était prompte et vive, sa pensée ardente et enthousiaste, son caractère énergique et décidé, brusque, rude, un peu brutal ; une magnifique éloquence populaire animait son activité.

Les chroniqueurs entrent à son sujet dans les moindres détails. Par eux nous savons que Pierre l'Ermite n'aimait ni le pain, ni la viande et se nourrissait de vin et de poisson. Durant l'hiver de 1095-1096 on le vit parcourir, en prêchant, l'Auvergne, le Berry, l'Île de France, puis la Lorraine. Dans la classe populaire sa parole trouvait un écho surnaturel. La noblesse rêvait encore aux préparatifs nécessaires à l'entreprise que la classe populaire y travaillait déjà d'une sainte ardeur.

Pour subvenir aux frais de l'expédition, les gens vendaient leurs biens, leurs champs, la maison familiale, « et à un prix beaucoup moindre, dit le chroniqueur, que si l'on se fût trouvé livré à la plus dure captivité, enfermé dans une prison et contraint de se racheter le plus promptement possible ». Le même auteur ajoute en termes touchants :

« Qui dirait les enfants, les vieilles femmes qui se prépa-

raient à aller à la guerre ? qui pourrait compter les vierges en leur grâce printanière, les vieillards tremblants et accablés sous le poids des ans ? Tous célébraient la guerre sans songer à y prendre part aux combats ; mais ils se promettaient le martyre qu'ils allaient avec joie chercher au milieu des glaives.

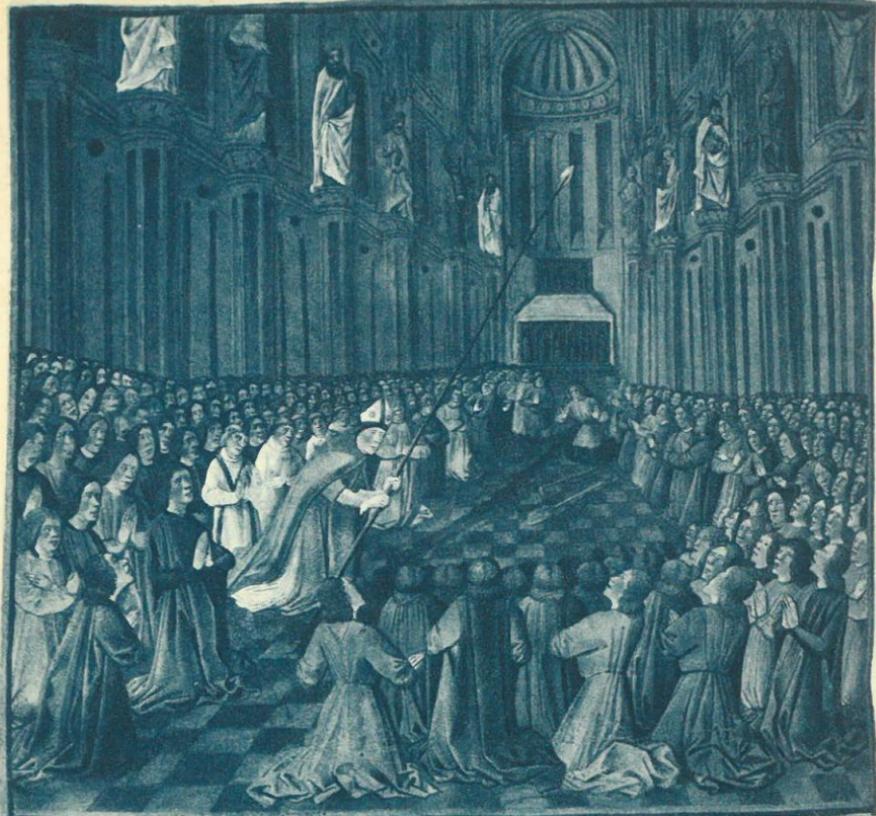
« — Vous, jeunes gens, disaient-ils, vous combattrez par l'épée, qu'il nous soit permis de conquérir le Christ par la souffrance. »

Les pauvres se mettaient en modeste équipage. Guibert a vu les paysans ferrer leurs bœufs, les attacher à leurs longues charrettes en planches, où ils entassaient femme et enfants et leur petit avoir. Au premier donjon, à la moindre ville qu'ils apercevaient à l'horizon les enfants demandaient à leurs parents :

— N'est-ce pas là Jérusalem ?

L'enthousiasme devint tel que l'on n'eut plus besoin de prêcher la guerre sainte dans les églises : un chacun la prêchait d'abondance de cœur, dans sa maison à ses amis, aux voisins arrêtés au pas de son huis, sur la trappe de sa cave et, dans la rue même, à tout venant. « J'ai entendu dire, écrit Guibert, qu'il était arrivé dans l'un de nos ports de mer, des hommes qui parlaient un langage inconnu : ils mettaient les doigts l'un sur l'autre en forme de croix, montrant par là qu'ils voulaient s'enrôler pour la cause de la foi. »

Et voici que, par un miracle qui parut divin et devait encore exalter les enthousiasmes, à l'affreuse disette et aux fléaux des années passées, succéda brusquement une année d'abondance et de bienfaits (1096), abondance en blé, en vin, en fruits de toutes sortes, comme si Dieu avait voulu directement favoriser l'œuvre de ceux qui allaient combattre pour lui.



COMMENT LE FER DE LANCE DE N. S. FUT TROUVÉ A ANTIOCHE,
DONT TOUS LES PÈLERINS SE PRIRENT FORCE ET COURAGE
ET CONCLURENT ALLER COMBATTRE

III

LA CROISADE DES PAUVRES GENS

Guibert de Nogent a peint en termes touchants les sentiments de ces foules tumultueuses, parties d'enthousiasme à la conquête des lieux sacrés :

« On voyait s'accomplir ces paroles de Salomon : « Les sauterelles n'ont pas de rois et toutefois elles marchent par bandes... » Dès que les sauterelles furent embrasées par les rayons du soleil de justice, elles prirent leur vol par la simple impulsion de leur nature, abandonnant leurs maisons paternelles et leurs familles, adoptant de nouvelles mœurs et se sanctifiant par l'intention. Elles n'eurent point de roi, car chaque fidèle n'eut d'autre guide que Dieu seul ; chacun se considérait comme l'associé de Dieu même, nul ne doutait que le Seigneur ne marchât devant lui, se félicitant d'entreprendre ce voyage par sa volonté et sous son inspiration, et se réjouissant de l'avoir pour appui et pour consolateur dans tous ses besoins. »

Ces lignes, vraiment admirables pour l'époque où elles ont été écrites, peignent non seulement les sentiments de ces premiers croisés, l'ardeur sainte qui les animait, mais leur organisation même, ou plutôt leur manque d'organisation, leur cohésion étant singulièrement faite d'indépendances individuelles.

Ces bandes tumultueuses d'humbles croisés traversèrent l'Allemagne, du Rhin se dirigeant sur le Danube qu'elles suivront jusqu'à Belgrade. Sur leur passage, après des sentiments d'effroi, puis de stupeur, elles ne tarderont pas à éveiller des sentiments d'admiration. C'est ce que peint bien l'Allemand Ekkehard :

« Le peuple allemand presque tout entier, écrit-il, ignorait au début la cause de cette émigration : il considérait comme victimes d'une sottise inouïe et d'un invraisemblable délire ces bandes qui traversaient son pays, cavaliers et piétons, paysans, femmes et enfants, qui lâchaient le certain pour l'inconnu, abandonnaient les lieux de leur naissance pour une terre ignorée où les attendaient d'inévitables déceptions ; renonçant à leurs biens propres pour bailler aux biens d'autrui ; et cependant, bien que notre race soit plus outrecuidante que tout autre, la fureur teutonique (*furor teutonicus*) ne tarda pas à s'incliner aux mêmes sentiments et renoncements quand on eut été entièrement édifié par ces foules pérégrinantes. »

A la tête d'une troupe nombreuse, de 15 à 20.000 hommes, Pierre l'Ermite arriva à Cologne le samedi de Pâques, 12 avril 1096. D'autres bandes étaient commandées par un chevalier de noble extraction, mais de mince fortune, Gautier-sans-Avoir ; elles quittèrent Cologne avant celles de l'Ermite, et entrèrent en Hongrie.

Une erreur souvent répétée attribuée aux armées de Pierre l'Ermite et de Gautier-sans-Avoir, des massacres de Juifs. Elles se conduisirent au contraire, pendant leur passage en Allemagne, avec une mesure et une sagesse que l'on dut admirer chez des bandes de ce temps et composées de pareille façon ; « l'écume de la nation », dit un contemporain. Les égorgements de Juifs ne commencèrent à Cologne que le

29 mai 1096, date à laquelle Pierre et ses gens étaient partis.

Ces massacres seront commandés par un seigneur allemand, le comte Emich de Leiningen ; ils seront exécutés par les gens d'armes, des Allemands, qu'il avait réunis et par les soudards que dirigeait un certain Gottschalk.

Gautier et ses hommes arrivèrent heureusement à Belgrade : mais là, comme on leur refusait des vivres, ils se mirent à piller. Après des combats malheureux contre les Bulgares, ils parvinrent enfin devant Constantinople où ils campèrent aux portes de la ville (juillet 1096), et attendirent l'arrivée de Pierre et de son armée.

Pierre l'Ermite, en effet, traversait, à la tête d'une foule désordonnée, la Bavière, la Hongrie, une foule qui semblait à ceux qui la voyaient passer une multitude infinie, allant qui à pied, qui à cheval, d'autres en de vieux chariots rustiques.

Il est certain que Pierre l'Ermite fit preuve de qualités remarquables : autorité, intelligence, activité. C'était vraiment un chef populaire ; mais la tâche qu'il avait entreprise était au-dessus des forces humaines. A mesure que les difficultés se multiplièrent, que le ravitaillement en nourriture et en fourrage devint plus difficile, que, avec la longueur de la marche, l'enthousiasme des premiers jours faiblit, que des instincts de désordre et de pillage se firent jour, son autorité devint insuffisante sur la cohue tumultueuse qu'il traînait à sa suite. Il ne pouvait plus réfréner cette multitude de peuples divers, qui ne voulaient plus écouter ses paroles ni obéir à ses ordres. Son ascendant fut cependant assez grand encore pour lui permettre de remporter, à la tête de ses bandes, la victoire de Semlin (Zimony). Une armée hongroise, qui s'était avancée contre les croisés, fut mise en déroute. Elle perdit plus de quatre mille hommes, tandis que Pierre ne

laissa que cent des siens sur le champ de bataille. Semlin fut mis au pillage, après quoi l'Ermite fit passer la Save à ses gens sur un pont de bateaux. Le passage dut se faire en grande hâte, une nouvelle armée hongroise s'avançant pour venger la défaite de Semlin. Au pont jeté sur le fleuve, furent adjoints des radeaux dont plusieurs coulèrent ; les pèlerins dans les eaux du fleuve furent tués à coups de flèches par les Petchenèques postés sur la rive bulgare. On désignait de ce nom des mercenaires turcs au service de l'empire grec et des principautés des Balkans. Sept de ces Petchenèques furent faits prisonniers et amenés à Pierre l'Ermite qui les fit décapiter en sa présence.

En ces circonstances, et en d'autres qui vont suivre, on trouve en Pierre l'Ermite, non seulement un organisateur mais un homme de guerre. Il est vrai qu'un homme de guerre ne peut réussir qu'à la tête de troupes disciplinées.

Les bandes allemandes d'Emich de Leiningen et de Gottschalk prirent la même route que celles de l'Ermite ; mais en guise de crucifix elles étaient précédées d'une chèvre et d'une oie, animaux en vénération dans l'antique liturgie des Germains. Aux bêlements de la chèvre et aux criailles de l'oie les pèlerins suivaient pieusement. L'archevêque de Cologne avait cru mettre ses Juifs à l'abri dans sa propre maison : les portes en furent enfoncées, les Juifs massacrés et jetés par les fenêtres.

Durant la traversée de la Croatie, Serbie, Bulgarie, les troupes désordonnées de Pierre l'Ermite se livrèrent à de grands excès. Théophylacte, évêque de Bulgarie, en écrit à un ami : « Le passage des Francs nous a tellement saisis et occupés que nous n'avons plus conscience de nous-mêmes. J'étais comme un homme ivre ; ...mais, ajoute-t-il, à présent que nous sommes habitués à leurs excès nous supportons nos

maux avec plus de résignation. » Les populations des pays traversés par nos croisés après leur sortie de l'Allemagne, Croates, Serbes, Bulgares, enfin les Grecs, ne comprenaient pas plus le caractère sacré de l'expédition qu'ils voyaient se dérouler sous leurs yeux, que les Allemands ne l'avaient fait au premier abord ; de leur côté, les croisés, dans ces contrées dont le langage leur était incompréhensible, considéraient déjà les habitants comme des manières de Turcs ; en tout cas, ils ne parvenaient pas à voir en eux des chrétiens.

Les bandes des croisés subirent un premier échec à Nissa (Nich) contre les Bulgares. Pierre y perdit la voiture qui contenait son trésor de guerre. Dix mille croisés furent égorgés. Le reste se débanda et s'enfuit dans les forêts. Pierre et les quelques hommes d'armes qui lui obéissaient encore, se réfugièrent au versant d'une montagne, où ils firent sonner le ralliement. Il pleurait sur le sort de tant des siens, qui venaient de périr avant d'avoir atteint la Terre Sainte. Avant le soir sept mille hommes se retrouvèrent autour de lui, d'autres lui vinrent un peu plus tard ; mais les pèlerins avaient perdu les deux mille voitures qui transportaient leurs vivres et bagages. Pour se nourrir, ils coupaient, en passant, les moissons sur pied.

Pierre se retrouvait à la tête d'une trentaine de mille hommes quand il reprit sa marche en avant (juillet 1096). Dix mille de ses compagnons avaient péri.

A Sternitz (Sofia) Pierre reçut de l'empereur Alexis un message qui soulignait les plaintes auxquelles l'insubordination des croisés avait donné lieu. Ceux-ci allaient pénétrer dans ses États, où il leur interdisait de s'arrêter en aucun lieu plus de trois jours avant d'arriver devant Constantinople ; il chargeait d'ailleurs plusieurs détachements de ses troupes d'encadrer la marche des croisés, de manière à entraver

leurs excès. L'empereur terminait en ajoutant que, par ses ordres, des vivres seraient partout fournis en quantité suffisante aux pèlerins.

A cette nouvelle, Pierre l'Ermite pleura de joie. Les croisés atteignirent Philippopoli où, devant les habitants de la ville assemblés, Pierre fit un récit émouvant de son entreprise, des malheurs éprouvés, des difficultés vaincues. Les habitants, profondément émus, donnèrent des vivres, des chevaux, de l'argent. Les croisés arrivèrent sous les murs de Constantinople le 30 juillet 1096, trois mois et dix jours après leur départ de Cologne. Ils retrouvaient la bande commandée par Gautier-sans-Avoir, arrivée devant la capitale de l'empire grec depuis une vingtaine de jours.

Il faut tenir compte des conditions où cette expédition s'était accomplie, de la composition de l'armée de Pierre l'Ermite. Telle qu'elle s'est faite, cette marche des croisés jusqu'aux rives du Bosphore est une des entreprises grandioses dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Comment exprimer la stupeur de ces pauvres gens, en haillons, émaciés, déprimés par ces longues semaines de privations, d'efforts surhumains et de souffrance, à la vue de la splendeur de la capitale byzantine : les hautes tours de marbre blanc, les dômes dorés surmontés d'aigles d'or flamboyant au soleil, les jardins qui environnaient la ville, plantés de pins et de lauriers, émaillés de fleurs nouvelles ?

Nos pèlerins furent contraints à camper hors les murs de la capitale grecque. Ils avaient l'autorisation d'acheter dans le pays tous les vivres dont ils estimeraient avoir besoin.

A vrai dire, l'empereur Alexis éprouva plus de peur que de plaisir à l'aspect de ces premiers auxiliaires ; il avait compté sur une véritable armée disciplinée, obéissant à des chefs expérimentés. En quel débraillement et quelle farouche

misère se trouvaient ces paysans armés, suivis de femmes et enfants, après leur longue et rude odyssee ! D'autant plus que nombre d'entre eux, nonobstant les défenses, pénétraient dans la grande ville, où ils entraient sans façon dans les demeures somptueuses, volaient et pillaient ; embrassaient les dames, un peu rudement parfois, houspillaient les filles de chambre : à quelques résidences ils mirent le feu. Ils arrachaient le plomb aux toitures des églises et le vendaient aux Grecs.

Et ce n'étaient évidemment pas ces malheureux qui mettraient fin aux incursions des Turcs seldjoukides dans l'empire byzantin et lui rendraient la possession d'Antioche.

L'empereur eut hâte de faire passer en Asie Mineure ces alliés inquiétants. Dès le 5 août, on commença à transporter les premiers détachements sur les côtes de Bithynie.

Longeant la rive asiatique du Bosphore, Pierre marcha avec son armée sur Nicomédie (Ismid). Il arriva à Civitot (aujourd'hui Hersek) sur le golfe de Nicomédie.

Les contingents allemands n'obéissaient plus guère aux ordres de leurs chefs. Un chroniqueur de leur nationalité les montre étendant leurs excursions hors du camp des croisés, et plus loin de jour en jour. Ils en vinrent à exercer leurs voleries et pilleries jusqu'à dix milles du camp : campagnes quotidiennes de maraude désordonnée, quand ce n'était pas de destruction ; enfin nombre d'entre eux se séparèrent entièrement du corps de Pierre l'Ermite. Ils furent imités par les Italiens, et voici que des Français eux-mêmes, au nombre de 7.000 à 10.000 hommes, malgré les exhortations de Pierre l'Ermite, poussèrent une pointe jusqu'aux environs de Nicée. Ils ravagèrent la contrée et se livrèrent aux plus épouvantables excès. En ces rudes temps du moyen âge, pensez à des hommes appartenant à la classe populaire et exaspérés

par les privations. Séparés de leur chef, ils ne connaissaient plus de frein. Ils s'emparaient des enfants ; pour les faire cuire, ils les coupaient en morceaux, ou bien, ils les faisaient rôtir embrochés à des pieux. Aux adultes, ils faisaient subir des tortures affreuses. Ils rejetèrent dans la ville les habitants de Nicée sortis à leur rencontre, et, avec un riche butin, un nombreux bétail, ils firent au camp une rentrée triomphale.

Le succès de cette entreprise excita la jalousie de ce qui restait de contingents allemands et lombards, qui se séparèrent de Pierre, malgré ses objurgations (20 septembre 1096). Leur aventure tourna moins bien : surpris par un lieutenant de Soliman, aux environs du château de Xerigordos, ils parvinrent à s'y réfugier. Assiégés par les Turcs, ils subirent les pires tortures de la soif et de la faim. Un chroniqueur contemporain qui prit part à la croisade, donne à ce sujet des détails affreux : « Les nôtres, écrit-il, souffraient tellement de la soif, qu'ils ouvraient les veines de leurs chevaux et de leurs ânes pour en boire le sang ; d'autres lançaient des ceintures et des chiffons dans les latrines pour en exprimer ensuite le liquide dans leur bouche ; quelques-uns urinaient dans les mains d'un compagnon et buvaient ensuite ; d'autres creusaient le sol humide, s'y couchaient et répandaient de la terre sur leur poitrine, tant était grande l'ardeur de leur soif. » Enfin les malheureux, contraints de capituler, furent massacrés ou emmenés prisonniers (7 octobre 1096).

Le reste des troupes de Pierre l'Ermitte tomba dans une embuscade à Civitot. L'armée turque était fraîche, nombreuse, admirablement armée, admirablement commandée. Quant à l'armée des croisés, l'un des pèlerins qui en faisaient partie, déclare qu'elle ne voulait plus rien entendre ; ses chefs étaient impuissants à la discipliner. Par d'habiles manœuvres, les

Sarrasins attirèrent l'armée chrétienne en des gorges étroites où, très commodément, ils l'anéantirent (21 octobre 1096). Les croisés étaient au repos, les uns endormis, les autres tout nus. Ils furent égorgés comme moutons au bercail. Un prêtre fut tué officiant à l'autel. De ceux qui échappèrent, les uns coururent s'enfermer à Civitot, d'autres se précipitèrent dans la mer et s'y noyèrent, d'autres s'enfuirent dans les montagnes. Les Turcs en reprirent un grand nombre et les vendirent comme esclaves dans toute la région et jusqu'en Perse.

Des vaisseaux, envoyés par l'empereur de Constantinople, Alexis, recueillirent les débris de l'expédition populaire ; mais la grande majorité de ces pauvres gens avaient péri. Ceux qui survécurent, et parmi eux Pierre l'Ermite, furent ramenés sous les murs de Constantinople, où l'empereur Alexis leur permit d'attendre l'armée des chevaliers, après leur avoir enlevé leurs armes ; mais nombre d'entre eux regagnèrent tristement le pays de France.

L'armée des chevaliers, qui arrivera au printemps de l'année 1097 sur les lieux du désastre, aux environs de Nicomédie et de Civitot, sera prise d'horreur à la vue des ossements desséchés : « Oh ! que de têtes coupées et d'ossements, les bords de la mer en étaient couverts ! »

La fille de l'empereur Alexis, la princesse Anne, rapporte qu'on fit plus tard de ces ossements une vraie montagne. Et dans la suite ils serviraient de matériaux pour la construction d'un château fort par les Français. Mêlés à de la chaux, ces ossements formaient des murs secs et résistants.

Le lamentable échec de la croisade populaire, malgré les éléments de succès qu'elle contenait, malgré la valeur des chefs, de Pierre l'Ermite et de Gautier-sans-Avoir, malgré la vaillance et la foi des soldats, montre que les peuples

n'accomplissent de grands actes et ne créent de grandes œuvres qu'en agissant dans une coordination sociale parfaite : dans une coordination sociale semblable à celle qui devait faire le succès de la croisade des chevaliers.

IV

LA CROISADE DES CHEVALIERS

On voyait se réaliser les paroles d'Urbain II :

« Et ils deviendront des soldats, ceux qui, jusqu'à ce jour, furent des brigands ; ils combattront légitimement contre les barbares ceux qui se battaient contre leurs frères et leurs cousins ; et ils mériteront la récompense éternelle ceux qui se louaient comme mercenaires pour un peu d'argent. »

Les luttes de château à château, de château à ville, de vassal à suzerain, de famille à famille, s'apaisaient. Les contemporains le constatent : Avant que les peuples se fussent mis en mouvement pour cette grande expédition, la France était livrée aux troubles et aux pires hostilités... mais voici que les esprits se trouvent tournés à la paix. « Comme le souffle d'un vent impétueux, dit Guibert, peut être calmé par une pluie douce, de même ces querelles et ces combats entre concitoyens furent apaisés. »

Premier effet de la croisade. Et une seconde conséquence en fut de faire cesser la disette : de fait, les barrières entre

les seigneuries et les provinces se trouvèrent détruites, au moins pour un moment. Comme chacun désirait se procurer l'argent nécessaire pour l'expédition lointaine, on vendait ce qu'on avait amassé, provisions de blé, vin et bestiaux. Les greniers des spéculateurs s'ouvrirent largement : les boisseaux de froment, d'orge, de maïs et d'avoine se répandirent sur le marché. « La disette des grains, note un contemporain, se tournait en abondance et je vis sept brebis vendues pour cinq deniers (vingt francs environ de valeur actuelle). »

« La plupart de ceux qui n'avaient encore fait aucun projet de départ se moquaient un jour et riaient aux éclats de ceux qui vendaient ainsi à tout prix, et affirmaient qu'ils feraient leur voyage misérablement et reviendraient plus misérables encore et, le lendemain, ceux-là même, frappés du même désir, abandonnaient pour quelques écus tout ce qui leur appartenait et partaient avec ceux qu'ils avaient tournés en dérision. »

Ceux qui s'engageaient « dans la voie de Dieu », pour reprendre l'expression du temps, se voyaient favorisés de divers privilèges : ils étaient de ce moment considérés comme personnes d'Église et justiciables des seuls tribunaux ecclésiastiques ; les roturiers étaient dispensés de la taille et, par là, assimilés aux chevaliers ; ils étaient affranchis de tout intérêt pour l'argent qu'ils avaient emprunté, et le paiement même de leur dette jouissait d'un moratoire de cinq ans : il est vrai que ces derniers avantages entraînaient aussi des inconvénients. Les croisés ne trouvaient qui leur prêtât : tant et tant que nombre d'emprunteurs se voyaient dans l'obligation de renoncer, par contrat, au « privilège de la croix ».

Une lettre du pape Urbain II, de commun accord avec les principaux chefs de l'entreprise, fixa la mise en mouvement des différents corps de troupes au 15 août 1096. Les

contingents, partis des divers pays se retrouveraient en décembre sous les murs de Constantinople où l'empereur Alexis Commène devait leur faire bon accueil.

Presque tous les rois qui, à cette date, régnaient en Europe, étaient brouillés avec le Saint-Siège ; Philippe I^{er}, roi de France, Guillaume II roi d'Angleterre et l'empereur allemand Henri IV étaient excommuniés. La croisade des chevaliers ne put avoir à sa tête que de grands féodaux. Le roi de France, néanmoins, ne s'en désintéressa pas ; il y fut représenté par son frère Hugue dit le Mainsné (cadet) ou le Grand, comte de Vermandois, qui se fit revêtir du titre officiel de « portedrapeau de l'Église », et nous savons par Guibert de Nogent que les principaux seigneurs du royaume tinrent des conférences à Paris en présence du roi.

L'armée des chevaliers se composait d'ailleurs elle aussi des éléments les plus divers. A côté des représentants de la meilleure et de la plus haute noblesse, suivis de leurs vassaux, « des adultères, dit Albert d'Aix, des homicides, des voleurs et des parjures », mais dans l'ardeur de la foi et le caractère divin de l'entreprise, tout se purifiait. Divisée en cinq corps principaux, la croisade de la noblesse ne se mit en route que bien après le départ de Pierre l'Ermite et de ses compagnons. Le premier de ces corps d'armée, composé de Lorrains, de Français du Nord et de Rhénans, comptait dans ses rangs Godefroi de Bouillon, duc de Basse-Lorraine et ses frères Eustache et Baudoin de Boulogne. Par l'Allemagne, la Hongrie, la Bulgarie et la Thrace, il arriva en vue de Constantinople, le 23 décembre 1096. La deuxième armée, formée de contingents flamands et frisons, sous la direction du comte Robert de Flandre, parvint sous les murs de Constantinople en avril 1097. Ils avaient pris par l'Italie, par la Campanie et l'Apulie, et atteignirent le port de Bari sur

l'Adriatique. Parmi eux le chroniqueur Foucher de Chartres. « Un grand nombre de pauvres gens, écrit-il, et ceux qui manquaient d'énergie, effrayés à la pensée des misères qui les attendaient, vendirent alors leurs arcs, reprirent le bâton du pèlerin et regagnèrent leur pays. » Mais la majeure partie persévéra dans la « voie de Dieu » et s'embarqua pour Constantinople. La troisième armée, à la tête de laquelle brillait Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse et marquis de Provence, qui va jouer dans le développement de la croisade le rôle le plus important, arriva sous les murs de Constantinople vers la même époque que les soldats de Robert de Flandre, c'est-à-dire en avril 1097. Elle avait pris par la Lombardie, la Dalmatie et l'Épire. La quatrième armée de chevaliers comprenait les Italiens et les Normands établis en Pouille, en Calabre et en Sicile, avec Boémond, prince de Tarente, le fils aîné du fameux Robert Guiscard, et le neveu de Guiscard, Tancrede. Ils s'embarquèrent sur l'Adriatique à Brindes, d'où ils passèrent à Durazzo. Par l'Épire et la Thrace, ils atteignirent Constantinople au mois d'avril également. Enfin, en mai 1097, se mirent en route les Français du Centre et de l'Ouest, sous les ordres de Robert Courte-Heuse, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant, et d'Étienne de Blois.

A combien d'hommes pouvait se monter l'ensemble de ces cinq corps d'armée. Guibert de Nogent, après avoir consulté à ce sujet des personnages compétents, estime que les croisés réunis comptaient approximativement 100.000 hommes d'armes, guerriers à cheval. Quant à la piétaille et aux servants le nombre en aurait été impossible à fixer. Foucher de Chartres estime lui aussi le nombre des chevaliers à 100.000. Achille Luchaire compte que de Nicée à Jérusalem les croisés perdirent 600.000 hommes ; ce qui pourrait donner

un million de pèlerins partis en armes pour la Terre sainte, chiffre qui concorderait également avec les 100.000 chevaliers en heaume et haubert de Foucher de Chartres et de Guibert de Nogent.

Quelques relations du temps décrivent l'arrivée des contingents français et flamands en Italie, en Pouille et en Calabre, dans les terres soumises à l'autorité de Boémond, portant cousue sur leurs vêtements, généralement sur l'épaule, une croix d'étoffe, et se groupant sous un même cri : « Dieu le veut ! »

Les croisés, les Français du moins, eurent un second cri : *Outrée* ! que nous traduirons par « En avant ! » ; *outrée*, l'action d'aller outre ; où se marquaient leur enthousiasme et leur ardeur.

Nous avons donné les noms des plus illustres seigneurs qui se trouvaient dans ces cinq corps d'armée ; mais ce serait une erreur de croire qu'aucun d'eux exerçât un commandement militaire, une autorité pareille à celle d'un général en chef, pour prendre une expression moderne. Chaque baron féodal allait, indépendant du baron voisin, entouré des contingents que lui assuraient les hommes de son fief, ses vassaux, entouré de son « barnage », de sa mesnie.

Chacun de ces contingents agissait isolément, sous la direction de son chef féodal, de qui il suivait l'enseigne. Ainsi l'on arriva à Constantinople par petites troupes, dont chacune reproduisait l'image du fief qu'elle avait quitté. Le baron qui la commandait n'était à son tour uni à un autre seigneur plus important que par les liens féodaux qui pouvaient exister entre eux. Dans les plaines de la Syrie, en Palestine, l'armée des croisés représentera un morceau de la France féodale transporté en Orient, avec ses cadres, sa constitution, sa hiérarchie. De là viendra sa faiblesse pour les mouvements

d'ensemble, mais aussi sa force de résistance et son indestructible cohésion.

Entourés d'une considération particulière étaient, parmi leurs compagnons d'armes, les vieux chevaliers qui avaient déjà guerroyé les Sarrazins en Espagne, par delà les monts, les héros authentiques des chansons de geste.

Dans le nombre on reconnaissait Thomas de Marle, sire de Coucy, Clarembaud de Vendeuil, Guillaume de Charpentier...

Sur leurs robustes destriers nos chevaliers ont l'équipement classique du baron féodal :

Armés d'aubers et d'elmes [heaumes] et d'escus de quartiers
[divisés en quartiers]

Hanstes [lances] ont fort et roides à [ornés de] gonfanons pliés;
Bien luist en lors escus et l'argent et l'or miers [pur],
Es aubers et ès elmes li fers et li aciers...

(*Chanson d'Antioche*, chant VIII, v. 242.)

L'ost des croisés est sous la direction d'un personnage, dont le rôle n'a pas été suffisamment mis en lumière, le légat du pape, Adémar de Monteil, évêque du Puy. Ne nous y trompons pas : Adémar de Monteil, à la tête de cette France féodale, qui s'est transportée en Orient, représente une autorité comparable à celle du roi au sommet de la France féodale demeurée dans ses foyers ; autorité morale, de caractère à la fois religieux et militaire, et qui a pour principale fonction de maintenir l'union et la concorde, de faire œuvre de justice et d'apaisement. Car Adémar de Monteil, à la tête des croisés, est « baron » autant que prélat, de même que le roi, dans la France médiévale était prélat autant que baron. Adémar de Monteil, c'est l'archevêque Turpin des chants épiques, l'évêque Eude de la tapisserie de Bayeux.

Il fut le véritable chef de la première croisade. L'autorité morale qui le plaçait à la tête de la confédération des seigneurs francs était affermie en lui par une vigoureuse intelligence, un caractère énergique, un merveilleux don d'organisation. Notamment dans toutes les questions d'approvisionnement, qui devinrent si redoutables, si angoissantes, il rendit les plus grands services. Au siège de Nicée, il commandera l'une des divisions de l'armée et, sous les murs d'Antioche l'un des six corps d'armée engagés contre l'émir Kerbôga (28 juin 1098). Quand Adémar de Monteil mourra à Antioche le 1^{er} août 1098, ce sera, parmi les croisés, écrit l'auteur des *Gestes*, une angoisse et une douleur immenses. « Il était le soutien des pauvres, dit le chroniqueur, et le conseiller des riches. Aux chevaliers il répétait :

— Nul de vous ne peut être sauvé s'il n'honore les pauvres et ne leur fait du bien. Sans eux vous ne pouvez être sauvés, sans vous ils ne peuvent vivre : il faut donc que, par une supplication quotidienne, pour vos péchés, ils prient Dieu que vous offensez si souvent. Aimez-les pour l'amour de Dieu et secourez-les autant que vous pourrez. » Il s'agit naturellement ici plus directement de la multitude de pauvres gens engagés dans la croisade.

Après la mort d'Adémar de Monteil, les seigneurs croisés, dans la nécessité où ils se trouvaient de le remplacer par un autre chef, éliront Arnoul, évêque de Martirano (cité du royaume de Naples).

Tels furent donc les chefs de la première croisade : l'évêque du Puy, puis, après sa mort (1^{er} août 1098) l'évêque de Martirano, jusqu'au jour où seront élus Boémond, pour une quinzaine de jours, puis le comte Étienne de Blois, enfin Godefroi de Bouillon après la prise de Jérusalem.

V

BYZANCE

Foucher de Chartres présente les croisés campés sous les murs de la capitale de l'empire grec, Byzance ; nous disons Constantinople. « En vue de la ville, nos tentes furent dressées et nous nous reposâmes pendant quatorze jours de nos fatigues. Nous ne pouvions entrer dans la ville ; l'empereur ne le permettait pas, il craignait que nous ne lui portions quelque tort ; nous étions obligés d'acheter chaque jour, hors des murs, ce qui était nécessaire à notre subsistance. Les habitants nous l'apportaient sur ordre de l'empereur. »

L'empereur Alexis ne permettait l'entrée de la ville qu'aux seuls chevaliers, mais par petits groupes de cinq ou six ; ils allaient prier dans les églises.

Nous voici au seuil de l'un des chapitres les plus importants de l'histoire des croisades et qui, jusqu'aux savants travaux de Ferdinand Chalandon était demeuré dans la brume des légendes.

L'empereur — ou, pour parler plus exactement le *basileus*, mot grec qui signifie « roi » — de Constantinople n'apprit l'approche des croisés que par la rumeur publique.

Français et Byzantins se défiaient les uns des autres ; ceux-ci avaient peur d'être pillés et violentés ; ceux-là craignaient

d'être empoisonnés ou trahis. Les chevaliers occidentaux paraissaient des êtres brutaux et grossiers aux sujets de l'empereur Alexis qui, de leur côté, étaient regardés par les Occidentaux comme des fourbes et des couards. Ils se traitaient réciproquement d'hérétiques, les uns obéissant au pontife romain, les autres au patriarche grec.

Le but poursuivi par les Francs, d'une part, par les Grecs de l'autre, n'était d'ailleurs pas identique : Alexis Comnène n'avait souhaité l'arrivée des croisés que dans l'espoir de parvenir, avec leur aide, à vaincre et repousser les Turcs qui venaient de lui arracher, avec la Syrie, la grande, la précieuse cité d'Antioche qu'il considérait comme le boulevard de son empire ; tandis que les Français entendaient ne combattre que pour la foi et demeurer possesseurs des territoires conquis.

Dans la suite les croisés accuseront Alexis Comnène de mauvaise foi, de les avoir trahis et dupés : sur ce point les travaux de Ferdinand Chalandon, venant après ceux des historiens grecs, paraissent bien l'avoir justifié.

Alexis Comnène agit en homme d'État qui avait à préserver son empire et ses sujets du terrible danger, danger immédiat, que lui faisait courir l'ardeur agressive des Turcs seldjoukides ; danger qui se trouva encore accru du fait même de l'ambition des croisés, comme le prouvera la croisade de 1204. L'empereur Alexis eut le grand mérite de préserver Byzance du sort que la quatrième croisade lui fera subir, tout en facilitant aux croisés de 1097-1098 la réalisation de leurs projets ; car sans lui, sans l'assistance qu'il leur apporta sous les formes les plus diverses, l'entreprise d'Urbain II et de Pierre l'Ermite n'eût même pu être entamée.

On imagine sans peine qu'après les excès des bandes populaires, l'impression faite sur les populations de l'empire

grec par les pèlerins engagés dans la « voie de Dieu », n'ait été rien moins que favorable, et les chevaliers croisés, en entrant dans les États d'Alexis Comnène, n'amélioreront pas cette impression. « Les populations, écrit l'auteur des *Gestes*, refusaient de voir en nous des pèlerins et croyaient que nous voulions dévaster leurs terres et les massacrer eux-mêmes ; ainsi nous nous emparions des bœufs, des chevaux, des ânes et de tout ce que nous trouvions. » L'armée de Boémond ayant rencontré sur sa route une ville « d'hérétiques » — il s'agissait de manichéens — la brûla bonnement avec ses habitants. Aussi l'empereur Alexis, dès l'entrée des croisés dans ses États, en fit-il accompagner chacune des bandes, d'officiers qui eurent mission d'en assurer le ravitaillement, mais aussi de troupes en armes chargées d'empêcher les excès et de maintenir l'ordre quand il y avait lieu. Des historiens modernes en ont fait grief au basileus ; mais, comme Chalandon le fait observer très opportunément ; « Les soldats du basileus ne sont jamais intervenus que pour empêcher de graves troubles et désordres ; notons en effet que les attaques des contingents grecs dont on se plaint, sont toujours précédées, dans le récit des historiens, d'une attaque des croisés contre une ville ou un village », — ce qui se passe de commentaires.

A contempler ces hommes bardés de fer, durs, arrogants, pleins de mépris pour les Grecs schismatiques, ceux-ci ne voyaient dans la croisade d'Urbain II qu'une manière de chevauchée conquérante dans le style de Guillaume le Normand en Angleterre ou de Robert Guiscard en Sicile. Aussi bien l'un des chefs de la croisade, Boémond, prince de Tarente, n'avait-il pas déjà prononcé des vues ambitieuses sur Constantinople ? Ce n'était pas sans fondement que l'empereur Alexis craignait pour lui-même, pour ses États et pour sa capitale.

Peut-on reprocher aux Byzantins de n'avoir pas vénéré en l'œuvre des croisés son caractère religieux et sacré, quand ils voyaient ces mêmes croisés égorger les prêtres de l'Église grecque sous prétexte qu'ils n'obéissaient pas à Rome ? Aussi bien, s'il est vrai que le sentiment religieux a joué un grand rôle dans les origines et le développement de la première croisade — ce sentiment était-il répandu principalement dans la partie populaire de l'armée. Comme l'ont montré les plus récents travaux historiques, la haute chevalerie — y compris Godefroi de Bouillon, — avait surtout en vue une œuvre d'ambition personnelle.

« Alexis Comnène, écrit Chalandon, a incarné en lui toute la majesté et toute la morgue byzantines. Il se conduisit comme l'héritier du trône, réunissant en sa personne les droits de deux maisons ayant fourni des empereurs à Byzance. Jamais il n'a regardé les croisés comme ses égaux, même après que l'un d'eux fut devenu roi de Jérusalem. Son intention était de se servir d'eux. Anne Comnène, sa fille, dans les pages précieuses qu'elle a écrites sur les relations de son père avec les croisés, dit que l'empereur aida la croisade en partie par charité chrétienne, en partie pour détruire, avec son aide, les forces des Turcs et reconquérir les anciennes frontières de son empire. »

Alexis se montra disposé à donner tout secours à la croisade, assistance dont celle-ci n'aurait pu se passer — ravitaillement, transport des croisés en Asie mineure, aide pécuniaire, voire militaire — mais à la condition que les chefs croisés, d'une part lui prêteraient serment d'hommage et fidélité ; d'autre part s'engageraient à le mettre en possession des territoires qui lui avaient appartenu en Asie Mineure et Syrie, et dont les Turcs l'avaient dépouillé, plus particulièrement de la ville d'Antioche.

La question du serment d'hommage et fidélité, qui devait faire de l'empereur byzantin le chef féodal des croisés, fut l'angoissant problème qui, dès l'abord, pesa sur ces derniers. Prêter le serment c'était se lier d'obéissance, fidélité et dévouement au basileus grec ; le refuser c'était se priver d'une aide dont on ne pouvait se passer et rendre, par là même, la croisade impossible.

La plupart des grands croisés prêtèrent le serment demandé et dans les conditions fixées par le basileus : Godefroi de Bouillon et ses frères, Raimond de Saint-Gilles comte de Toulouse, Robert II comte de Flandre, Boémond prince de Tarente, le comte de Blois et le duc de Normandie. Dans ce moment, Boémond poussa le zèle pour l'empereur de Constantinople si loin qu'il alla jusqu'à solliciter de lui les fonctions de « grand domestique de la Cour ».

— Comment, se demande l'auteur des *Gestes*, des chevaliers braves et rudes ont-ils pu agir ainsi ?

Mais il se répond à lui-même :

— Sans doute étaient-ils contraints par la nécessité.

Il est particulièrement intéressant de noter qu'au premier moment le comte de Toulouse, Raimond de Saint-Gilles, refusa de prêter le serment demandé et qu'il ne s'y résigna que sur les instances de Boémond ; encore son serment ne fut-il pas celui de l'hommage féodal : on n'obtint de lui que l'engagement de respecter la vie et l'honneur de l'empereur Alexis. De cette réserve celui-ci témoigna un vive irritation. On verra par la suite quelle sera la conduite de Boémond, prince de Tarente d'une part, celle de Raimond de Saint-Gilles de l'autre, et l'on en pourra juger.

La nécessité où se trouvèrent les chefs de la croisade de se plier à l'exigence de l'empereur Alexis les contraignant au serment féodal, fut embellie par les soins de l'empereur

qui combla ses nouveaux vassaux des plus riches présents.

Parmi les hauts barons de la croisade, Tancrède, cousin de Boémond, et son cousin Richard du Principat (il s'agit de la principauté de Salerne) paraissent avoir été les seuls qui se soient refusés à prêter serment d'hommage à l'empereur de Constantinople. Ils passèrent secrètement sur la côte d'Asie, en emmenant avec eux partie des troupes de Boémond.

Dans la suite le basileus remplira ses promesses ; il fournira aux croisés ce qui leur faisait cruellement défaut en vivres, équipements et machines de guerre ; il leur fera franchir le Bosphore sur sa flotte. En fait il agira avec eux comme avec des mercenaires.

L'engagement contracté par les croisés envers le basileus par le serment d'hommage, fut encore renforcé, affermi et précisé par un accord particulier : le basileus s'engageant à favoriser les croisés, à les protéger, à les assister même de renforts composés de troupes auxiliaires, les croisés de leur côté prenant en retour l'engagement de restituer à la couronne byzantine, après conquête, toutes les terres, villes et places fortes qui lui avaient appartenu avant d'en être dépouillée par les infidèles. Traité où les historiens ont cru pouvoir distinguer plus particulièrement l'action du prince de Tarente (Boémond).

L'empereur tenait à se concilier les croisés par sa bienveillance et les témoignages qu'il leur en donnait. Anne Comnène parle des chevaliers francs qui envahissaient la résidence impériale en solliciteurs. On les voyait assis des heures entières dans les diverses salles du palais, guettant le moment propice à introduire l'une ou l'autre requête. Ces rudes chevaliers, habitués à leurs sombres donjons de pierre bise, étaient émerveillés du spectacle que déroulait sous leurs yeux le luxe byzantin. L'une des salles du palais impérial se nom-

mait le *Chrysotriclinium*. Nous en avons la description : « Une salle octogone à huit absides où l'or ruisselait de toutes parts. Dans le fond s'élevait une grande croix ornée de pierrieres et, tout alentour, des arbres d'or, sous le feuillage desquels s'abritaient une foule d'oiseaux émaillés et décorés de pierres fines, qui, par un ingénieux mécanisme voltigeaient de branche en branche et chantaient au naturel ; et des orgues se faisaient entendre à l'autre extrémité de la salle. »

« Mon père, dit Anne Comnène, mena certain jour le prince de Tarente à travers le palais et, ouvrant brusquement une porte, le fit entrer dans une chambre bondée d'or, d'argent, de pierres précieuses et de riches étoffes. » Boémond demeurait béat de stupéfaction puis, se ressaisissant :

— Si je possédais toutes ces richesses, je deviendrais le maître de bien des pays.

Alexis lui en offrit ensuite bonne part que Boémond, après quelque hésitation se décida à accepter.

« L'empereur m'a reçu très dignement, honnêtement, écrit Étienne de Blois à sa femme. Il m'a traité comme un fils et fait des présents importants et précieux. Il m'a offert de se charger de notre fils. Il n'y a pas sous le ciel un homme qui lui soit comparable. Il a fait de très larges gratifications à tous nos chefs, des dons à tous les chevaliers et secouru les pauvres. »

Mais si les grands chefs de la croisade, qui approchaient le basileus de près, apprenaient à l'apprécier — aussi bien savaient-ils quelles étaient la noblesse et l'antiquité de sa famille — la masse des pèlerins méprisait en lui le roi schismatique et qui n'était même pas chevalier. Au cours d'une cérémonie solennelle, dont parle Anne Comnène, un de ces croisés, de condition modeste, alla s'installer sans plus de façon sur le trône même de l'empereur. Et comme le comte

Baudoin s'efforçait de lui remontrer qu'il manquait gossièrement aux convenances :

— Voyez donc ce rustre — il désignait l'empereur — qui prétend demeurer seul assis, tandis que tant de nobles chevaliers restent debout !

Le 18 février 1097, l'empereur Alexis put enfin décider Godefroi de Bouillon à passer avec ses hommes en Asie ; mais il ne sera complètement débarrassé de ses hôtes encombrants que sur la fin d'avril.

VI

NICÉE

Pénétrant en Asie les croisés s'avancèrent jusque sous les murs de Nicée dont ils commencèrent le siège (15 mai 1097). Les différents corps d'armée s'y trouvèrent réunis, et il semble qu'ils aient alors reconnu pour quelque temps l'autorité militaire du prince de Tarente, Boémond, exerçant les pouvoirs de général en chef, sinon en titre, du moins en fait.

Guibert de Nogent donne l'aspect général du siège :

« Il serait impossible d'énumérer tous les hommes puissants par les armes qui s'y trouvèrent réunis, et dont chacun portait un cœur de lion. Quelle joie pour tous de voir les murs de Nicée investis de toutes parts ! La plaine était couverte de chevaux luisants, ornés de beaux caparaçons, qui brillaient

et sonnaient de la manière la plus agréable. Les rayons du soleil redoublaient d'éclat en se réfléchissant sur les cuirasses ; les casques et les boucliers garnis de bronze doré, jetaient un éclat éblouissant et nos gens, semblables à la tempête, dirigeaient contre les murailles les coups redoublés de leurs béliers. Les Francs opposaient leurs lances aux flèches des ennemis. Du haut des tours de bois on chassait les Turcs de la crête de leurs remparts. »

Siège en règle. L'empereur Alexis avait fourni les machines de guerre, les hautes tours de bois que les assiégeants poussaient contre les murs, les balistes et les pierriers ; les remparts furent minés. Mais les Turcs étaient habiles sagittaires. A l'aide de crochets de fer, attachés à des cordes, ils agrippaient les assaillants et les remontaient jusqu'à eux comme par un treuil ; à quoi les croisés répondaient en lançant de leurs frondes, dans la ville assiégée, les têtes des Turcs qu'ils avaient tranchés.

Vivres et munitions de guerre étaient amenés aux assiégeants par les soins de l'empereur Alexis, sur des navires partis du port de Constantinople. Sur la mer glauque, les voiles, où passait la lumière du jour, avaient la couleur du soleil couchant. Le basileus alla jusqu'à renforcer les effectifs des croisés par un corps de ses propres troupes placé sous les ordres de deux de ses meilleurs capitaines. Lui-même vint en Asie pour suivre les opérations du siège ; mais il tint sa résidence à quelque distance des croisés dont il redoutait les violences, car la force armée qui l'accompagnait n'eût pas été suffisante à les tenir en respect.

Au sud de Nicée s'étendait le lac Ascanius. L'empereur Alexis y lança une flottille d'embarcations montées par des Turcoples, mercenaires de race turque qu'il comptait dans son armée. Cette attaque, dirigée contre eux du côté du lac,

décida les défenseurs de Nicée à entrer en composition. Alexis craignait que si la ville était prise d'assaut, conformément à l'usage du temps tout n'y fût mis à feu et à sang. Il accepta la proposition que lui firent les assiégés de capituler entre ses mains. C'est ainsi que, le jour fixé pour l'assaut (19 juin 1097), les croisés virent subitement flotter sur le haut des remparts, les étendards de l'empire grec. Seuls les soldats du basileus furent admis à pénétrer dans la ville conquise ; après eux les croisés, mais par petits groupes. Le siège avait duré sept semaines, durant lesquelles, malgré les approvisionnements fournis par l'empereur de Constantinople, les souffrances des croisés avaient été cruelles. Nombre d'entre eux étaient morts de faim.

Nicée demeura la propriété du basileus qui, en retour, fit à ses alliés de nombreux présents : les chevaliers furent gratifiés de bijoux et de riches étoffes ; la foule des pauvres gens reçut d'abondantes aumônes. A cette occasion, Étienne de Blois dit encore que l'empereur Alexis « l'emportait en honnêteté sur tous les princes de son temps ».

L'empereur Alexis, observe Chalandon, regarde les croisés comme des mercenaires à son service. Son plan apparaît clairement : utiliser les croisés pour reprendre les cités et les provinces arrachées de son empire par les Turcs. Il avait à cœur d'en rétablir l'intégrité, restaurer la prospérité et la puissance ; ce qui ne pouvait d'ailleurs que tourner au bien et à l'honneur de la foi chrétienne. Au fait, les croisés continuaient d'entretenir les meilleurs rapports avec le basileus grec, lequel écrivait au révérend Oderisio du Mont-Cassin :

« Votre vénérable Sainteté sait que mon Empire a agi avec eux (les croisés) pour leur bien et les a aidés et conseillés de toutes manières, selon son pouvoir. Il s'est conduit avec eux, non comme un parent ou un ami, mais comme un père ;

il a fait pour eux telles dépenses qu'on ne les saurait compter. Ils ont réussi dans ce qu'ils ont entrepris et continueront de prospérer tant qu'un bon vouloir les animera. »

Sous les murs de Nicée les croisés se reposèrent huit jours. Tous les chefs croisés renouvelleront leur serment de fidélité entre les mains de l'empereur Alexis, à l'exception du seul Tanocrède qui continuait à s'y refuser.

Le 28 juin, l'armée reprit sa marche vers l'est ; mais un certain nombre de croisés, découragés par les fatigues et les privations, n'ayant pu se résoudre à poursuivre leur chemin, Alexis les enrôla dans ses propres troupes et les mit en garnison dans la ville conquise.

Autour de l'ost en marche les cavaliers turcs, sur leurs agiles montures, apparaissaient subitement, voltigeant comme frelons autour d'une ruche à miel. Ils étourdissaient leurs adversaires par leurs cris, par le bruit de leurs timbales :

Il demenent tel bruit com chiens encaënés [enchaînés]

(*Chanson d'Antioche*)

Ils leur lançaient des dards et combattaient tout en fuyant, tirant des flèches sur ceux qui les poursuivaient.

Une armée importante, amenée par le sultan seldjoukide Soliman II au secours des Turcs assiégés dans Nicée, rencontra les croisés dans la plaine de Dorylée (1097, 1^{er} juillet). Les Turcs, au jugement de Foucher de Chartres, étaient 360.000, tous à cheval, armés d'arcs et de flèches. Plusieurs des principaux chefs francs, Godefroi de Bouillon, Raimond comte de Toulouse, Hugue le Grand, comte de Vermandois, frère du roi de France, avaient momentanément quitté le gros de l'armée avec leurs hommes. Boémond, qui commanda en cette journée, y déploya les qualités d'un grand homme

de guerre. Les Turcs commencèrent l'attaque avec des cris furieux, en faisant pleuvoir sur leurs adversaires une grêle de flèches. Boémond soutenait les siens avec une rare énergie ; mais, en dépit de ses efforts, les Chrétiens, pour lesquels cette guerre était d'un genre nouveau, s'étaient repliés et concentrés en leur camp, quand survinrent Godefroi de Bouillon et Hugue le Grand à la tête de leurs contingents. « En notre camp, écrit Foucher de Chartres, nous étions ramassés, tremblants, hébétés, comme brebis enfermées en leur bercail, de toutes parts les ennemis nous assaillaient et nous nous sentions impuissants à leur répondre », malgré les efforts d'Étienne de Blois, du comte de Flandre et du duc de Normandie Robert Courte-Heuse, fils aîné de Guillaume le Conquérant. « Quelles clameurs, poursuit Foucher, emplissaient l'air, celles des femmes, des enfants, mêlées à celles des Sarrasins qui se ruaient sur nous ! L'évêque du Puy, notre « patron », assisté de quatre autres prélats et de nombreux ecclésiastiques en aubes blanches, priaient Dieu » ; puis s'élevaient des chants mêlés de pleurs, quand les croisés virent poindre au loin Godefroi de Bouillon, Hugue le Grand et leurs contingents. Alertés, ceux-ci accouraient en toute hâte. Les croisés reprirent courage, tandis que les musulmans faiblissaient. Les Chrétiens poussèrent leur attaque, rompant les phalanges turques qui se dispersèrent. Les Turcs fuyaient par monts et par vaux, et la poursuite des Francs avait cessé depuis longtemps qu'ils fuyaient encore, frappés de terreur.

De cette description par un croisé d'une victoire remportée par les Chrétiens sur les Sarrasins, il est intéressant de rapprocher la description par un poète arabe El-Eïmad, d'une victoire des sectateurs de Mahomet sur ceux du Christ. Nous l'empruntons aux pages éloquentes que Mgr Baudrillard a consacrées au *Flambeau des croisades*. Il s'agit d'un combat

livré à Hattin, sur les hauteurs qui dominent le lac de Tibériade, le 4 juillet 1187. Les musulmans avaient réussi à mettre le feu aux herbes sèches qui couvraient le terrain en ondulation occupé par l'armée chrétienne.

« Sur ces hommes bardés de fer, écrit le poète, la canicule répandait ses flammes et la rage ne diminuait pas dans leurs âmes. L'ardeur du ciel aiguïsait leur fureur ; les charges de cavalerie se succédaient parmi les vapeurs flottantes du mirage, les tortures de la soif, l'incendie de l'atmosphère et l'anxiété des cœurs. Ces chiens tenaient leurs langues desséchées et tombaient sous les coups... Malgré leur soif ardente, ils demeuraient patients, arrogants, acharnés à l'attaque. Après avoir vidé l'eau de leurs vases, épuisé les réservoirs des environs, ils tarissaient jusqu'à la source de leurs larmes et marchaient vers la chute suprême, ivres de soif, éperdus, torturés par la pensée du lac », qui s'étendait, cruellement tentateur dans leur voisinage mais auquel ils ne pouvaient atteindre.

« Les morts, poursuit El-Eïmad, gisaient au loin par la campagne, couvrant monts et vaux. L'horrible odeur des cadavres empestait tous les environs de Hattin. De leur puanteur, s'exhalait le parfum de la gloire. J'ai passé moi-même par ce champ de bataille et je l'ai trouvé plein d'enseignements : j'ai vu ce que les élus avaient fait des réprouvés. J'ai vu des têtes jetées loin de cadavres inanimés ; des yeux enfoncés dans leur orbite ; des corps souillés de poussière dont la beauté avait disparu sous la griffe des oiseaux de proie ; des membres mutilés pendant le combat et répandus dans l'arène, nus, déchirés, en lambeaux, tronçons épars et sans attaches, crânes fendus, cous tranchés, côtes brisées, têtes coupées, pieds amputés, nez mutilés, extrémités détachées du corps, yeux vides, ventres ouverts, corps coupés en

deux et déchiquetés, bouches crispées, fronts entr'ouverts d'où ruisselaient les prunelles, cous tordus, restes inanimés, brisés, immobiles parmi les pierres et rigides comme elles. Et quel avertissement pour ceux qui réfléchissent ! A l'aspect de ces visages collés à terre et que les désirs n'animaient plus, je récitai ce passage du livre de Dieu (le Coran) : « L'infidèle dira alors : « Plût au ciel que je fusse poussière ! » Mais quel doux parfum de victoire s'exhalait de ce charnier ! Quelles flammes vengeresses voltigeaient sur ces cadavres ! Comme ce hideux spectacle réjouissait les cœurs ! »

Et quel contraste entre les corps d'armée francs d'une part, turcs ou bédouins de l'autre. Les Francs se mouvaient en lourds, massifs bataillons de cavalerie, qui écrasaient l'ennemi, de leur poids même, quand d'un élan irrésistible ils roulaient sur lui ; les Orientaux au contraire formaient une cavalerie légère qui combattait en ordre dispersé, tirant des flèches tout en courant et, dans les corps à corps, s'escrimant de leur fin cimenterre à lame courbe et effilée. Le chevalier chrétien était bardé de fer ; le musulman, pour se défendre, n'avait qu'un léger bouclier ; en guise de massive cuirasse d'acier, une casaque de peau rembourrée de laine.

Un poète français du XIII^e siècle peint à cette date l'idéal physique du chevalier français :

Il semble de son corps une grand'tour carrée

(BAUDOIN DE SEBOUR.)

L'idéal d'un chevalier arabe, qu'un émir exprimait au roi Foulque de Jérusalem, se figurait en un cavalier « mince, long, souple et agile ».

Les femmes mêmes, qui avaient accompagné les croisés, jouèrent leur rôle dans la bataille :

« Durant le combat de Nicée on les voyait porter sans cesse de l'eau aux chevaliers — eau que les guerriers turcs avaient soin de porter sur eux, dans une gourde pendue à leur cou — et, ajoute Guibert de Nogent « leurs paroles et leurs exhortations avaient encore plus d'effet pour redonner courage aux combattants que l'eau qu'elles leur présentaient pour renouveler leurs forces. »

Au reste les combats livrés entre Chrétiens et Sarrasins en Terre sainte ne furent généralement que des combats de cavalerie sur terrain plat ; l'infanterie ne commencera à jouer un rôle actif dans les combats qu'avec la fin du XIII^e siècle, après les procédés stratégiques nouveaux introduits par les Flamands.

Dès leurs premières rencontres Turcs et Francs apprirent à s'apprécier. « Les Francs eux-mêmes, écrit Guibert de Nogent, reconnaissent qu'ils n'ont vu aucune race d'hommes qui puisse être comparée à celle des Turcs, pour la finesse de l'esprit et pour la vaillance dans les combats ; et, de plus, lorsque les Turcs commencèrent à se battre contre eux, les Francs furent presque réduits au désespoir par l'étonnement que leur causèrent les armes dont leurs adversaires se servaient et dont les nôtres n'avaient aucune connaissance. Les Francs ne pouvaient non plus se faire aucune idée de l'extrême dextérité de leurs adversaires dans le maniement des chevaux et de la promptitude avec laquelle ils évitaient les attaques et les coups de leurs ennemis, ayant l'habitude de combattre et de lancer leurs flèches en fuyant. De leur côté les Turcs se regardent comme ayant la même origine que les Francs et pensent que la supériorité militaire appartient de droit à ces deux peuples parmi toutes les nations. »

Après leur victoire de Dorylée, les croisés continuèrent leur marche, traversant la petite Arménie où tout avait été inten-

tionnellement dévasté par les Turcs. Ils franchirent le Taurus et se dirigèrent sur Antioche. Ils avaient à passer par un fouillis de cimes hérissées que l'auteur des *Gestes* nomme « la montagne diabolique », chaînes parallèles de l'Anti-Taurus aux cols élevés. Ils n'étaient pas vêtus pour de pareilles expéditions. Sous un soleil implacable, combien leur pesaient leurs épaisses broignes de cuir, plaquées d'écailles d'acier. Ils souffraient de la soif ; les chevaux crevaient au long du chemin ; à certaines étapes les hommes d'armes périssaient par centaines. « Les chevaux, lisons-nous dans les *Gestes*, se précipitaient dans les ravines, un sommier en entraînant un autre ; les chevaliers vendaient leurs boucliers, leurs hauberts avec les heaumes pour une somme de trois à cinq deniers ; ceux qui ne parvenaient pas à les vendre les jetaient pour continuer leur chemin. »

« Alors, écrit Foucher, vous auriez ri, ou peut-être pleuré, en voyant nombre des nôtres, faute de chevaux, mettre en paquets les objets qu'ils possédaient, sur le dos de moutons, de chèvres, de cochons, de chiens, vêtements et victuailles ou autres objets nécessaires aux voyageurs. Le dos de ces pauvres bêtes se râpait au frottement des paquets. Et l'on voyait des chevaliers en armes, chevaucher des bœufs. »

« Par des lieux déserts et hors des routes, écrit de son côté Guibert, les Chrétiens entrèrent dans un pays inhabité, impraticable et dépourvu d'eau... Ils n'avaient d'autre ressource, pour calmer leurs souffrances, que des gousses d'ail dont ils se frottaient les lèvres. »

« Et vous verriez beaucoup de cimetières dans les champs et dans les bois, le long des chemins, faits des tombes de nos croisés (Foucher de Chartres). »

Après avoir traversé les régions de la petite Arménie rendues désertiques par les Turcs, les croisés arrivent dans la



COMMENT LES CROISÉS ARRIVÈRENT DEVANT DAMAS
ET COMMENT GODEFROY FUT CONFIRMÉ ROI DE JÉRUSALEM

région montueuse de Cilicie, où ils se trouvent en contact avec des populations chrétiennes qui pouvoient à leurs besoins les plus urgents.

La foi et la forte discipline féodale soutenaient l'armée. On y parlait des langues les plus diverses, car il y avait là des Français, des Flamands, des Frisons, des Gallois, des Bretons, des Lorrains, des Rhénans, des Normands, des Écossais, des Anglais, des Aquitains, des Italiens, des Ibères, des Daces, des Grecs et des Arméniens. « Mais si nous étions divisés par tant de langues, nous n'en étions pas moins unis dans l'amour de Dieu. » (Foucher de Chartres).

C'est entre les chefs que la division allait se glisser. Ils se jalouaient. Les conquêtes, que chacun d'eux espérait faire, créaient entre eux des rivalités. Sur la fin de septembre, Baudoin de Boulogne, frère de Godefroi de Bouillon, et Tancrede, duc de Pouille, suivis de leurs contingents, se séparèrent du gros de l'armée et, par delà le Taurus, pénétrèrent dans le pays des Arméniens, où ils mirent le siège devant Tarse, dont ils s'emparèrent.

Il avait été convenu entre les croisés que les villes conquises appartiendraient à celui des chefs qui y ferait flotter le premier sa bannière. Tancrede planta son « gonfanon de soie » sur les murs de Tarse ; Baudoin, « le cœur irrité », le fit enlever par un de ses chevaliers et y dressa le sien.

Tancrede, furieux, voulait marcher contre Baudoin à la tête de ses contingents. Richard le Pèlerin prend le parti de Tancrede ; tandis que Foucher de Chartres lui donne tort.

Les délégués chrétiens de la ville de Tarse intervenaient :
— Cessez, cessez de vous quereller ; nous voulons pour prince celui qui combattit hier si courageusement contre les Turcs.

Ils désignaient ainsi Tancrede, mais Baudoin protestait :

— Entrons ensemble et pillons la ville ; qui pourra prendre prene et garde sa prise.

— Non, répliquait Tancrede, je ne veux pas dépouiller des Chrétiens ; les hommes de cette ville m'ont choisi pour seigneur ; c'est moi qu'ils veulent avoir.

Ce Tancrede était neveu, par sa mère Emma, du conquérant des Siciles, le normand Robert Guiscard. Durant la croisade il fut le principal et meilleur lieutenant de Boémond. D'une valeur éprouvée, beau, grand et fort, mais d'un caractère indépendant, indisciplinable ; sous les ordres mêmes du prince de Tarente, il n'en faisait qu'à sa tête. « Il ne pouvait, dit Guibert, supporter compagnon de voyage. » On a vu que Tancrede refusa obstinément de prêter le serment d'hommage à l'empereur Alexis. Mais les contingents qui suivaient sa bannière, 100 cavaliers et 500 ribauds, étaient de beaucoup inférieurs à ceux de son compétiteur le comte Baudoin (500 chevaliers et 2.000 piétons).

Enfin, sous l'influence du prince de Tarente, Boémond, les deux rivaux se réconcilièrent. Tancrede renonça à ses prétentions sur Tarse et reçut deux bonnes villes en dédommagement, Adana, au pied du Taurus, dans la partie la plus fertile de la Cilicie, et Missis sur la rive droite du Djihoum.

On verra pareils dissentiments se renouveler après la prise d'Antioche entre Boémond et Raimond de Saint-Gilles, et avec une gravité extrême, car le prince de Tarente et le comte de Toulouse étaient dans ce moment les deux plus puissantes personnalités de la croisade.

Un chef arménien ayant fait présent aux croisés d'une tente splendidement décorée, Godefroi de Bouillon et le prince Boémond se la disputèrent avec une telle violence qu'on crut voir le moment où les épées jailliraient du fourreau.

C'est à calmer et faire disparaître ces conflits que s'emploie

l'autorité suzeraine d'Adémar de Monteil, et, après lui, de son successeur l'évêque de Martirano.

VII

ANTIOCHE

De Tarse, les croisés reprirent leur marche à travers la Syrie aride. « Nous n'avions guère à manger que les épines (aloès et cactus) que nous arrachions, dit l'auteur des *Gestes*. Nos chevaux périrent presque tous et nos chevaliers étaient contraints d'aller à pied, à moins de chevaucher des bœufs. »

L'armée atteignit enfin Antioche le 20 octobre 1097.

Antioche, sur la rive gauche de l'Oronte, construite en étages au flanc du Mont-Cassin, était la capitale de la Syrie entière. La tradition chrétienne disait que Jésus-Christ l'avait attribuée à Pierre qui en aurait été le premier patriarche avant d'aller à Rome. Les kalifes fatimites d'Égypte avaient conquis la Syrie sur les Chrétiens qui la reprirent en 969, pour la voir tomber entre les mains des Turcs d'Asie (seldjoukides) ; mais Antioche même, en ses fortifications défensives, était demeurée aux Grecs, on veut dire aux empereurs byzantins, jusqu'en 1085, date où s'y installa également un prince seldjoukide. Par quoi peut se mesurer l'importance que l'empereur Alexis attachait au recouvrement de l'illustre cité, à ses yeux capitale militaire et religieuse de l'Asie et qui en gardait la frontière.

Les croisés se heurtèrent dans Antioche à une imposante garnison musulmane. La ville était en outre protégée par sa position naturelle, par le cours de l'Oronte et par sa situation au flanc de la montagne ; ses murs, renforcés de quatre cent cinquante tours massives, la ceignaient d'un rempart de pierre d'une épaisseur telle qu'un char y pouvait rouler au sommet.

Les Francs dressèrent leurs tentes à peu de distance des remparts, et ne tardèrent pas à lancer contre la place des assauts furieux. On en arriva de part et d'autre, aux actes de la plus grande férocité. Les Chrétiens parvenaient-ils à s'emparer de quelques Turcs :

Les testes lor trenchioient, ès pieus les font boter [fixer],
Parmi ces champs les font et drecier et lever...

(Chanson d'Antioche.)

Lugubre décor, sous les yeux des assiégés. Les croisés firent prisonnier le neveu de l'émir Jagi-Sian qui défendait la ville et lui firent couper la tête.

Au neveu Jagi-Sian ont fait le chef couper
Et par des mangonneaux en la cité jeter.

Par leur impitoyable cruauté se distinguaient parmi les croisés ceux que Richard le Pèlerin appelle « la gent le roi Tafur » ; les ribauds, la piétaille, des gens sans aveu, mais d'une foi exaltée et d'une vaillance à toute épreuve. Ces ribauds étaient placés sous le haut commandement de Boémond. Le « roi Tafur » assisté de Pierre l'Ermite, exerçait sur eux une autorité immédiate. Richard le Pèlerin les peint en termes pittoresques :

Ils ne portent o [avec] eux ne lance ne espée,
Mais guisarme esmolue et machu-e plombée [plombée]
Li rois [Tafur] porte une faus qui moult bien est trempée,
Moult tient bien de sa gent la compagnie serrée,
S'ont lor sacs à lor cols à cordèle tressée,
Si ont les costés nus et les panses pelées,
Les mustiax [genoux] ont rostis et les plantes [chaussures]
crevées :
Par quel terre qu'ils vont moult gastent la contrée...

(*Chanson d'Antioche*), chant VIII, partie conservée
de Richard le Pèlerin, v. 87.)

En arrivant sous les murs d'Antioche, les croisés avaient trouvé dans la contrée environnante des vivres en abondance : « vignes bien garnies, cachettes bondées de blé, arbres couverts de fruits » ; mais avec une insouciance de grands enfants ils eurent tôt fait de tout gaspiller.

Dès avant la Noël les vivres avaient commencé à renchérir. Au reste, il ne pouvait en être autrement toutes les fois que l'armée chrétienne s'arrêtait quelque temps en un lieu donné : la masse en était si grande que tout ce que la contrée était susceptible de fournir à l'alimentation ne tardait pas à être consommé.

Le siège se prolongea. Comment s'approvisionner dans des contrées ravagées ou désertes ? La famine, les traits des Sarrasins semaient la mort. Les privations étaient si grandes que nombre de croisés abandonnèrent le camp : leur énergie était usée ; ils voulaient regagner leur pays. Et, parmi ces fuyards, on trouva certain jour, avec stupeur, Pierre l'Ermite lui-même ; il fuyait avec l'un des plus redoutés capitaines de l'ost, Guillaume, vicomte de Melun, dit le Charpentier. « On le nommait ainsi, observe un chroniqueur, non parce qu'il

.....

était habile à débiter du bois, mais parce que, dans le combat, il frappait à la manière des charpentiers. » Guillaume de Melun était parent du roi de France. Les soldats de Tancrède rattrapèrent les fugitifs.

Les chroniqueurs rapportent que le Charpentier passa toute la nuit couché par terre dans la tente de Boémond. Le prince de Tarente voulait le mettre à mort :

— Misérable ! lui criait-il, honte de la France ! déshonneur des Gaules ! le plus abject des hommes que la terre ait portés ! Pourquoi as-tu fui honteusement ? Tu voulais sans doute livrer à l'ennemi l'armée du Christ et ces chevaliers comme tu en as livré d'autres en Espagne !

Guibert de Nogent rappelle que le Charpentier avait pris part à une expédition contre les Maures d'Espagne, d'où, une première fois, il avait déserté ; mais plusieurs des principaux chefs intercédèrent en sa faveur sous condition qu'il fit serment, ainsi que Pierre l'Ermite, de demeurer dans l'armée des croisés jusqu'à la fin de la campagne ; serment que l'Ermite observa fidèlement, mais le Charpentier s'évada une seconde fois, sans pouvoir cette fois-ci être repris.

La tradition veut que, dans la souffrance ajoutée par le « mal du pays » à leurs autres maux et privations, les chevaliers français en Terre sainte se tournassent vers l'Occident quand soufflait le vent d'ouest, le vent de France, en se découvrant largement la poitrine, de manière à l'animer de l'air du pays. Pareils sentiments et procédés en France, chez les femmes ou fiancées que nos belliqueux pèlerins avaient laissées au logis, si nous en croyons une chanson ; que toute l'Europe chantait à l'époque de la première croisade, dit Gaston Paris en sa précieuse histoire de la poésie française au Moyen-Age. On l'intitulait « la chanson de la dame de Faël » ou « la chanson d'outrée ! » à cause du cri qui revient

en son refrain : *Outrée !*, « en avant ! », devenu le cri de guerre des croisés en Orient.

Chanson de la dame de Faël

Chanterai pour mon courage
Que je veux réconforter,
Car de mon si grand dommage
Ne veux mourir, n'affoler [devenir folle],
Quand de la terre sauvage
Ne vois oncques retourner
Celui qui mon cœur soulage
Lorsque j'en entends parler.

Refrain

Dieu quand donc crieront : *Outrée !*
[en avant pour le retour]
Sire, aidez au pèlerin
Pour qui suis espouventée,
Car félons sont Sarrasin.

Patience, en mon dommage !
Quand le verrai' revenir ?
Il est en pèlerinage
Où Dieu le veuill' garantir.
Et, malgré tout mon lignage.
Ne veux prétexte trouver
D'autre faire mariage :
Fol est qui m'en os' parler.

Dieu quand donc crieront : *Outrée !* etc.

De ce suis au cœur dolente
Qu'il n'est plus en Beauvaisis
Celui qui tant me tourmente,
N'en ai plus ni jeu, ni ris.
Il est beau et je suis gente [gentille],
Dieu pourquoi as-tu permis
Lorsque l'un l'autre tant tente
Que l'on nous ait départis [séparés]

Dieu quand donc crieront : *Outrée!* etc.

De ce suis en bonne attente [espoir]
Que j'ai son hommage pris [reçu sa foi],
Et quand la douce aure [brise] vente
Qui vient du lointain pays
Où cil est qui m'attalente [éveille mes désirs]
De cœur y tourne mon vis [visage],
Lors me semble que la sente
Par dessous mon mantel gris

Dieu quand donc crieront : *Outrée,* etc.

De ce je suis moult déçue
Que ne l'ai accompagné :
La chemise qu'à vestue
M'envoya pour embrasser.
La nuit quand s'amour m'arguë
[quand son amour me presse]

La mets delès moi couchier
Moult estroit à ma chair nue,
Pour mes maux assoagier [apaiser].

Dieu, quand donc crieront : *Outrée!*
Sire, aidez au pèlerin,
Pour qui suis espouvantée,
Car félons sont Sarrasins.

Cependant que devant Antioche, parmi les Francs, la famine devenait de plus en plus affreuse. « Tous les environs, écrit Foucher de Chartres, avaient été épuisés par nos troupes. » Les croisés en étaient réduits à se nourrir d'herbes, d'écorces, de racines ; ils mangeaient leurs chevaux, leurs ânes, leurs chameaux, leurs chiens, et jusqu'aux souris et aux rats ; ils dévoraient les courroies et les lanières de cuir dont se composaient les harnachements de leurs montures. Pour comble de misère, leurs tentes étaient en loques, pourries, déchirées ; nombre d'entre eux n'avaient plus d'autre abri que la voûte étoilée.

Des scènes atroces sont décrites avec une singulière énergie par Richard le Pèlerin et par Graindor de Douai. Les croisés écorchaient les cadavres musulmans, et, enlevant les entrailles, faisaient cuire la chair et la mangeaient.

Sire Pierre l'Ermite séait devant sa tente.
Le roi Tafur (roi des ribauds) y vint et nombre de ses gens,
Il en vint plus de mille qui sont de faim enflés :
« Sire, conseille-moi, par sainte charité,
Car nous mourons de faim et de chétivité. »
Pierre leur répondit : « C'est bien par lâcheté,
Allez, prenez ces Turcs, qui sont là morts jetés,
Bons seront à manger s'ils sont cuits et salés. »
Et dit le roi Tafur : « Vous dites vérité. »

De la tente s'en tourne, ses ribauds a mandés ;
 Plus furent de dix mille quand furent rassemblés.
 Les Turcs ont écorchés, les entrailles ôtées,
 En bouilli et en rot ont la chair cuisinée,
 Puis en ont bien mangé, mais de pain n'ont goûté.
 De ce furent païens grandement effrayés,
 Pour l'odeur de la chair sont aux murs accoudés,
 De vingt mille païens sont ribauds regardés,
 Il n'y fut un seul Turc dont les yeux n'aient pleuré...

(Chanson d'Antioche.)

Les ribauds se disaient l'un à l'autre : « Voici mardi gras.
 Cette chair de Turc est meilleure que bacon ou jambon à
 l'huile ». Et quand dans les prés on ne trouva plus de cadavres
 de Sarrasins à écorcher, on en alla déterrer au cimetière.

Et vont aux cimetières, ont les corps déterrés,
 Tous ensemble les ont en un mont assemblés,
 Et trestous les pourris dans l'Oronte jetés
 Et les autres écorchent, au vent les ont séchés.

(Chanson d'Antioche.)

Les seigneurs de l'ost viennent contempler ce terrible festin,
 Robert Courte-Heuse et Boémond, et Tancrede et Godefroi
 de Bouillon.

Devant le roi Tafur ils se sont arrêtés,
 En riant lui demandent : « Comment va la santé ?
 — Ma foi, répond le roi, je suis bien restauré.
 Ah ! si j'avais à boire, car mangé j'ai assez. »
 Et le duc de Bouillon : « Sire vous en aurez. »
 De son bon vin lui fut un flacon présenté.

(Chanson d'Antioche.)

Et les plus mauvais instincts se réveillaient sous l'aiguillon d'une lancinante misère. « S'il arrivait, dit Guibert, que quelqu'un de l'armée s'éloignât un peu trop loin du camp et qu'un autre de la même armée vînt à le rencontrer seul, l'un mettait l'autre à mort pour le dépouiller ».

D'autres causes démoralisaient l'armée chrétienne. Aussi le conseil des croisés décida-t-il d'expulser toutes les femmes qui vivaient dans le camp, celles qui étaient mariées et les autres. Elles se réfugièrent dans les châteaux voisins tombés au pouvoir des pèlerins. « C'était une désolation générale, parmi les riches comme parmi les pauvres, produite tant par la faim que par les pertes en hommes occasionnées par les combats quotidiens ; que si Dieu ne les avait tenus réunis, tel le bon pasteur qui tient son troupeau rassemblé, tous sans aucun doute se seraient enfuis ; et nombreux cependant furent ceux qui allaient quérir des aliments dans les châteaux voisins, et ne revenaient plus prendre leur place dans les rangs pour continuer le siège qu'ils avaient juré de pousser jusqu'au bout. » (Foucher de Chartres.)

En une sortie nocturne les assiégés attaquèrent inopinément le camp des Chrétiens. Boémond et le comte de Flandre s'en étaient momentanément éloignés. Les infidèles surprirent et tuèrent le sénéchal de l'évêque du Puy — ce dernier toujours considéré comme le chef de la croisade, — s'emparèrent de sa bannière, sur laquelle était brodée l'image de la Vierge, puis la plantèrent, en manière de trophée, face aux Chrétiens, sur leurs remparts. « Nous vivions dans la plus grande angoisse, dit l'auteur des *Gestes*. Les Turcs nous pressaient d'une part, de l'autre la famine. Les pauvres s'enfuyaient pour gagner l'île voisine de Chypre ou se réfugier dans les montagnes. Nous n'osions aller jusqu'aux rivages de la mer dans la crainte de l'ennemi. »

Un premier combat, livré le 9 février 1098 sur les bords du lac d'Antioche, entre Turcs et Chrétiens, fut à l'avantage de ces derniers ; de leurs ennemis ils tuèrent un grand nombre. Ici encore Boémond avait su déployer ses belles qualités de vaillant guerrier et d'habile stratège. Les cadavres des vaincus gisaient sous les murs de la ville où, le lendemain, ils furent recueillis par les assiégés, qui les enterrèrent devant une des portes de l'enceinte, juxta le pont jeté sur l'Oronte. « Avec les corps, écrit l'auteur des *Gestes*, ils ensevelirent des manteaux, des pièces d'or, des arcs, des flèches et objets divers ; mais les nôtres, apprenant ce qu'avaient fait les Turcs, vinrent exhumer les cadavres et les traîner hors des sépultures. Ils furent tous jetés dans une fosse commune après qu'on leur eût coupé la tête, lesquelles têtes furent apportées au camp afin qu'on pût les dénombrer. »

Six semaines plus tard, le 29 mars 1098, un événement sur lequel les historiens n'ont pas arrêté leur attention : Étienne comte de Blois et de Chartres, qui avait épousé Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, fut élu chef suprême de l'armée. Depuis quelque temps c'était lui qui portait l'étendard de la croisade et en présidait le conseil des principaux chefs. Instruit et lettré, Étienne de Blois était le mieux « emparlé » des capitaines de l'ost, et, à l'occasion, leur servait d'orateur et de diplomate.

Mais les intrigues et rivalités entre les différents princes chrétiens allaient éclater avec une intensité nouvelle et s'ils ne compromirent pas définitivement le succès de la croisade, ce fut par la force des parties populaires de l'armée, de la piétaille, de ceux que les chroniqueurs appellent « les pauvres gens », dont l'ardeur admirable et la foi sublime sauvèrent du désastre l'entreprise que les agissements égoïstement personnels des grands chefs risquaient de faire crouler.

Entre d'autres, l'épisode suivant jette une vive lumière sur l'état d'esprit de toute cette chevalerie croisée pour la délivrance des lieux divinisés par le Christ. Il s'agissait, dans le conseil des chefs, d'occuper un château-fort qui dominait le cours de l'Oronte et dont la possession était nécessaire aux croisés pour achever l'investissement d'Antioche :

— Choisissons l'un d'entre nous pour tenir fortement le château et interdire à nos ennemis toute sortie de la ville ou bien d'y pénétrer.

— Je suis à vous, dit Tancrède ; mais quel sera mon profit si j'occupe le château avec mes hommes et ferme par là à nos ennemis la route par laquelle ils ont coutume de venir nous harceler ?

On lui promit quatre cents marcs d'argent.

« Et sans souffler mot, lisons-nous dans les *Gestes*, Tancrede partit avec ses chevaliers et gens d'armes et intercepta le chemin aux Turcs. »

Et quel jour répandu sur l'organisation même de l'armée des pèlerins ! Indépendance de chacun des groupes féodaux qui la composaient, chacun d'eux agissant pour son propre compte, avec ses ressources particulières, à son plaisir et à son profit.

On a vu qu'entre tous les croisés Boémond, prince de Tarente, s'était jusqu'à ce jour signalé, non seulement par sa bravoure, mais par son intelligence organisatrice et ses dons de conducteur d'hommes. Prince normand, fils du célèbre Robert Guiscard. Sa bannière écarlate flottait emmi les rangs de ses contingents italiens et chevaliers du royaume normand des Deux-Siciles. Anne Comnène le dépeint en sa haute taille, les épaules carrées, le teint clair, ses cheveux bruns coupés au ras du front ; les yeux d'un bleu-vert, écartés l'un de l'autre. Durant le combat, il se tenait à l'arrière des

bataillons engagés dans l'action pour les diriger et donner, par une vue d'ensemble, les ordres utiles à la victoire. Son esprit, d'une formation bien rare en ce temps, se nuancait de scepticisme ; profondément politique, partant ambitieux. Non seulement il avait prêté serment de foi et hommage à l'empereur Alexis, non seulement il avait juré de contribuer à lui faire restituer les villes et places de Syrie dont les Seldjoukides l'avaient dépouillé, mais nous avons vu qu'il avait accepté du basileus les plus riches présents et sollicité de sa grâce impériale la faveur d'être nommé « grand domestique » de la Cour de Byzance. Boémond savait qu'entre toutes les places de Syrie que les croisés s'étaient engagés à mettre, après conquête, entre les mains de l'empereur grec, Antioche était celle à laquelle celui-ci tenait le plus.

Mais Antioche si belle, si riche, si puissante, par ses murailles aux 450 tours et ses défenses naturelles, Antioche, clé de la Syrie, constituait un appât irrésistible. Boémond a oublié ses serments ; il ne se soucie plus de l'alliance — jusqu'à ce jour si utile — des Grecs ; il rêve d'une principauté indépendante dont lui, Boémond, serait le prince et Antioche la capitale.

Or il y avait dans Antioche un émir — mot arabe qui signifie *commandant* et que les chroniqueurs français de l'époque traduisent par *amiral* — il y avait un émir, arménien renégat, qui de chrétien s'était fait musulman. Il avait la garde de trois tours, des plus importantes pour la défense d'Antioche assiégée. Il se nommait Firouz et de son métier, dans le civil, fabriquait des cuirasses.

Une des tours, à la garde de Firouz, avait une fenêtre grillée d'où se découvrait la vallée où campaient les croisés. Or Boémond avait trouvé le moyen d'entrer en rapport avec Firouz. Il lui promettait de le faire réintégrer dans la religion

chrétienne, puis de le combler des plus riches présents. En fait on verra notre Firouz recevoir à nouveau le baptême, redevenir chrétien, porter le nom même de Boémond, et prendre part à l'expédition des croisés jusqu'à la prise de Jérusalem. Il est vrai que dans la suite il apostasiera une seconde fois, reprendra son nom de Firouz, pour finir sa vie dans le mahométisme, à moins qu'il ne se soit fait chrétien une troisième fois.

Mais, pour le moment, notre voltigeur en foi religieuse répondait à Boémond :

— J'ai la garde de trois tours et vous les promets volontiers à l'heure qui vous conviendra.

Voici donc Boémond assuré de se rendre maître de la ville d'Antioche, vainement assiégée par les Chrétiens depuis plusieurs mois.

A la réunion suivante des chefs croisés il apparut tout joyeux :

— Chevaliers, considérez la misère où nous sommes. Agréons de convenir que si l'un de nous parvient, par son industrie, à acquérir Antioche ou à la prendre d'assaut, la cité lui appartiendra et d'un accord unanime !

Moment de surprise, suivi des plus vives protestations.

— Non ! non ! non ! nul n'aura Antioche en particulier, nous l'aurons tous à part égale ; nous avons supporté les mêmes travaux ; nous irons aux mêmes honneurs.

— A votre gré, dit Boémond, et il se retira en souriant.

Notons que dans ce moment, parmi les chefs croisés, seul Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, rappela qu'on n'avait pas seulement promis, mais promis sous serment à l'empereur Alexis de lui mettre Antioche entre les mains, si l'on parvenait à s'en emparer.

Quelques jours après ce débat, Boémond insinua malicieusement à ses pairs, chefs de la croisade, que décidément il ne lui était plus possible de poursuivre la guerre contre les infidèles ; les frais en étaient pour lui trop lourds, les dépenses excessives, ses hommes et lui-même étaient épuisés ; il se disposait à retourner en Italie.

Malice, comme on dit, cousue de fil blanc. Elle n'en eut pas moins l'effet voulu. Les chefs de la croisade comprirent que la lutte, en s'éternisant, réduisait de jour en jour toute chance de succès ; et ils se décidèrent à entrer dans les vues du prince de Tarente. Antioche serait à qui en assurerait la prise.

Peu après l'accord intervenu, se produisit un événement qui, en d'autres circonstances, aurait jeté toute l'armée dans la plus grande consternation. Le 2 juin 1098, le comte Étienne de Blois, « l'insensé », lisons-nous dans les *Gestes*, que nos grands avaient élu comme chef suprême, feignit une maladie et se retira honteusement dans une autre ville forte (le port d'Alexandrie, à une soixantaine de kilomètres au nord d'Antioche), d'où, par mer, il regagna la France. Le récit des *Gestes* est confirmé par Foucher de Chartres.

Et le lendemain même du jour où ils étaient abandonnés par leur « capitaine », les croisés entraient dans Antioche.

Les *Gestes* donnent ici une relation particulièrement précise :

« Dans la nuit les chevaliers tinrent la plaine, les piétons les montagnes. A l'aurore ils approchèrent des tours dont le gardien (Firouz) avait veillé toute la nuit, Boémond mit pied à terre et donna ses instructions. Une échelle était appliquée au mur. Soixante des nôtres, environ, l'escaladèrent et furent répartis entre les trois tours, où ils se mirent à crier : « Dieu le veut ! » Nous poussâmes nous-mêmes le même cri. Alors



COMMENT LE ROI SAINT LOUIS ARRIVA EN LA CITÉ DE DAMIETTE,
ET COMMENT, VOULANT RETOURNER A DAMIETTE, FUT PRIS

commença l'escalade merveilleuse. On atteignit enfin le faite et courut aux autres tours, et massacra tous ceux qui s'y trouvaient. Ainsi périt le frère de Firouz. » Puis, se répandant dans la ville, les croisés se mirent à tout tuer avec une conviction féroce. « Toutes les places étaient encombrées de cadavres, lisons-nous dans les *Gestes*. La puanteur qu'ils répandaient ne permettait pas d'y séjourner ; dans les rues on ne pouvait circuler qu'en marchant sur des cadavres. »

En présence de ces massacres systématiques, faits comme d'instinct par les croisés déchainés en Terre sainte, massacres auxquels de leur côté Turcs et Arabes répondaient avec une égale ardeur, Mgr Baudrillart, en ses pages éloquentes consacrées aux croisades, est amené à évoquer la théorie récente — qu'il qualifie il est vrai de paradoxale — que « l'une des principales fonctions des mâles sur notre pauvre terre est de s'entre-tuer ».

Et les vainqueurs ne se contentèrent pas de massacrer. On était tout à la joie, et quelle détente après tant de privations et de souffrances ! « Ils se donnaient, dit le chroniqueur, de splendides festins », où les convives faisaient danser devant eux, en manière d' « entremets » « les femmes des infidèles captifs ou massacrés ». Guibert de Nogent parle avec indignation des « relations impies » que les conquérants de la Terre sainte entretenirent avec les femmes des musulmans.

La joie des Chrétiens, maîtres d'Antioche, fut de courte durée. Dès le 5 juin, Kerbôga, kalife de Mossoul, alerté par Jaghi-Sian, l'émir fatimite qui avait défendu la ville, parut à l'horizon. L'émir de Jérusalem — « amiral », disent les chroniqueurs français — était venu renforcer son armée avec les troupes dont il disposait, Kerbôga avait reçu d'autres renforts encore, en sorte qu'il se trouvait à la tête de forces imposantes, 500.000 ou 600.000 hommes, si nous en croyons les

relations. Il aurait sauvé Antioche s'il ne s'était arrêté trois semaines au siège d'Edesse où le comte Baudoin, frère de Godefroi de Bouillon, s'était enfermé.

Dans Antioche, les Turcs avaient consommé ou détruit tout ce qui s'y trouvait en fait d'approvisionnements. Kerbôga intercepta les communications des croisés avec la mer, en sorte qu'ils ne pouvaient plus être ravitaillés par les vaisseaux de l'empereur Alexis. L'armée des Francs est assiégée à son tour et, ce qui en aggravait la situation, était que la citadelle même d'Antioche, la *citadelle d'en haut*, sise au point le plus élevé de l'enceinte, sur la pente du mont Cassin et dominant la ville, n'avait pas été prise. Boémond avait même été blessé en essayant de la conquérir après l'entrée des croisés dans la ville.

Le 8 juin 1098, c'est-à-dire le troisième jour après l'apparition du kalife de Moussoul devant Antioche, les croisés firent une sortie pour essayer de repousser les Turcs, mais ils furent battus, mis en fuite. La porte de l'enceinte, par laquelle les Francs étaient sortis et qui se trouvait dans la partie la plus élevée de la ville, ne fut pas assez large pour laisser librement passer le flot de la retraite ; les croisés s'écrasant les uns les autres dans la presse, nombre d'entre eux périrent étouffés. La situation des pèlerins assiégés devenait ainsi presque intolérable, pris qu'ils étaient entre les Sarrasins de la *citadelle d'en haut*, et les Turcs de Kerbôga ; telle était l'angoisse qu'il n'était plus permis, écrit l'auteur des *Gestes*, à qui avait du pain, de le manger, à qui avait de l'eau, de la boire.

Et les horreurs de la famine ne tardèrent pas à reparaître, aggravées par les horreurs de la peste. On mangeait les feuilles des figuiers et de la vigne que l'on faisait bouillir, jusqu'à des chardons ; on faisait macérer des peaux

desséchées de chevaux, de chameaux, de bœufs, de buffles, pour en faire des aliments. Un petit pain se vendait un besant d'or. L'auteur des *Gestes*, enfermé avec les assiégés, nous donne les détails les plus précis sur la vie qu'on menait à cette date dans Antioche. Nombre de croisés se nourrissaient du sang de leurs chevaux dont ils suçaient les veines, ne voulant pas les tuer, car ils s'obstinaient à espérer.

Et les désertions reprirent. Ceux qui, las de tant souffrir, abandonnaient la croisade pour tâcher de regagner leurs foyers, s'esquivaient de nuit par des cordes, à l'aide desquelles ils se glissaient au bas des remparts ; — d'où le nom de *funambules* — du latin *funambulus*, danseur de corde — qui leur fut donné. Dans cette histoire, la nuit du 11 au 12 juin 1098 fait date : elle marque la fuite funambulesque de Guillaume Grandmesnil et de son frère Aubri ; de Gui Trouseau, seigneur de Montlhéry, du comte Lambert de Clermont-lès-Liége, et de leurs compagnons. Leur fuite éveilla une vive émotion, aussi le pape Pascal II, par lettres adressées aux évêques des Gaules en janvier 1099, prononcera-t-il contre eux l'excommunication. Les fugitifs rejoignirent à Philomelion l'empereur Alexis Comnène qui avait quitté Constantinople pour venir, à la tête d'une armée considérable, secourir les croisés enfermés dans Antioche.

La foi soutenait la vaillance des assiégés, fortifiée par des visions et par des rêves mystiques ; enfin l'invention de la sainte lance, dont le flanc du Christ avait été percé, trouvée le 14 juin 1098, sur les indications d'un prêtre provençal, Pierre Barthélemy, redonna courage à tous. Ce merveilleux épisode est rapporté par des témoins de la croisade, par l'auteur des *Gestes* et par Raimond d'Aguilers. Saint André serait apparu par trois fois à Pierre Bathélemy, de la suite du comte de Toulouse, pour lui faire connaître l'endroit où, sous

l'autel de l'église Saint-Pierre, à Antioche, la sainte lance, qui avait percé le sein du Christ crucifié, serait retrouvée.

— Que fais-tu là ? dit saint André à Barthélemy.

— Mais qui es-tu ?

— Je suis l'apôtre André. Apprends, mon fils, que si tu te rends à l'église Saint-Pierre, dans la ville, tu y trouveras la lance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par laquelle il fut blessé lorsqu'il pendait au gibet.

Barthélemy hésitait cependant à entretenir les chefs de la croisade de sa vision, quand saint André lui apparut pour la seconde fois et le prit par la main pour le conduire au lieu même où la lance était enfouie sous terre.

Enfin l'apôtre revint une troisième fois :

— Pourquoi n'as-tu pas enlevé la lance de la terre, comme je te l'avais recommandé ? Quiconque portera cette lance dans la bataille ne sera jamais vaincu.

Adémar de Monteil, le sage et prudent évêque du Puy, représentant du Saint-Siège à la tête de l'armée des croisés, à qui Barthélemy parla en premier lieu de sa révélation, la traita de fable, refusant d'y ajouter foi ; mais Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, à qui Barthélemy appartenait, reçut sa déclaration d'une âme enthousiaste. Il serra le prêtre entre ses bras. On exécuta les fouilles à la place indiquée et la précieuse relique apparut.

Allégresse et transports ! D'un cri unanime il fut décidé de sortir aussitôt de la ville et de marcher contre Kerbôga. Visiblement soutenus par l'intervention du ciel, l'armée chrétienne ne serait-elle pas invincible ? Ce fut alors que, pour la première fois, les croisés se donnèrent un capitaine. Le choix des chefs de l'armée tomba sur le prince de Tarente. Boémond. Encore le commandement ne fut-il mis entre ses mains que pour une durée de quinze jours. Dans les circons-

tances le choix ne pouvait être plus heureux. Nous l'avons déjà indiqué : le prince de Tarente possédait au plus haut point les qualités qui font les grands chefs de guerre et, seul parmi les capitaines des croisés, il s'entendait à faire manœuvrer la « plétaille ».

Avant d'en venir aux mains, le 27 juin 1098, Boémond envoya cinq messagers à l'émir Kerbôga pour lui enjoindre de se retirer. A leur tête était Pierre l'Ermitte qui parla avec une fougue et une autorité dont le Sarrasin ne laissa pas d'être impressionné ; mais Kerbôga se ressaisit et fit répondre que les Francs avaient le choix entre leur conversion au Croissant et la mort.

Boémond se résolut à la bataille décisive. Plusieurs des bandes qui composaient l'armée ayant déclaré qu'elles ne sortiraient pas pour combattre, le prince de Tarente fit mettre le feu à leurs quartiers.

Pour se préparer au combat, trois jours durant les chevaliers chrétiens jeûnèrent, puis, suivis de la foule des pèlerins, firent de pieuses processions d'une église à l'autre, se confessèrent, communiaient, distribuèrent des aumônes et firent célébrer des messes. A l'intérieur même de la ville Boémond répartit ses troupes en six corps d'armée.

La bataille fut livrée le 28 juin. Les croisés étaient dans un état de délabrement pitoyable ; nombre d'entre eux à peine vêtus. La plupart des chevaliers marchaient à pied ; d'autres étaient montés sur des ânes ou des chameaux ; mais ils étaient animés d'une ardeur qui doublait leurs forces.

La description de la bataille d'Antioche par Richard le Pèlerin et Graindor de Douai serait à reproduire en entier. Richard en fut spectateur. Son récit s'anime d'un souffle épique. Les Chrétiens sortent d'Antioche, franchissent l'Oronte, pour venir offrir la bataille à Kerbôga.

Les femmes des croisés vont elles-mêmes prendre part à l'action.

Elles se lient leurs guimpes sur le haut de la tête, pour les
les défendre contre le vent,
Elles prennent des pierres dans leurs manches pour les jeter
sur les Sarrasins.
Et les autres d'eau douce emplissent des bouteilles.

(*Chanson d'Antioche*, chant VIII, v. 482).

La sainte lance, découverte dans l'église Saint-Pierre, était portée en tête de l'armée chrétienne par le chroniqueur Raimond d'Aguilers, chapelain du comte de Toulouse. « J'ai vu moi-même ce que je rapporte, dit-il en sa relation, et je portais la lance du Seigneur. » L'élément religieux, qui encadrait l'élément militaire, ne laissait pas d'être imposant. Évêques, prêtres, clercs et moines, en draps d'Église, portant des croix, sortirent avec les hommes d'armes, élevant au ciel leurs prières et leurs chants. D'autres, montés au haut de la porte du Pont — par laquelle sortit l'armée chrétienne — de grands crucifix dans leurs mains, répandaient sur les combattants leur bénédiction.

La bataille s'engage avec violence, les Tafurs y font merveille. Armé de son bâton ferré, Pierre l'Ermite frappe à mort tout Sarrasin qu'il atteint. Les chevaliers, avant d'expirer, battent leur coulpe et avalent quelques brins d'herbes en guise d'hostie consacrée. Scènes épiques.

L'auteur des *Gestes*, qui prit part à l'action, s'exprime ainsi : « On vit descendre des montagnes des masses innombrables de guerriers montés sur des chevaux blancs et précédés de blancs étendards. Les nôtres ne pouvaient comprendre quels étaient ces guerriers ; mais enfin ils reconnurent que

c'était une armée de secours envoyée par le Christ et commandée par saint Georges, saint Mercure et saint Demetrius. » L'excellent chroniqueur ajoute : « Ceci n'est point un mensonge : beaucoup l'ont vu. »

La plus grande partie des Turcs furent massacrés ; leur camp tomba entre les mains des Chrétiens avec d'abondantes provisions : or, argent, un nombreux mobilier, et du bétail, bœufs et brebis, des chevaux et des bêtes de somme : chameaux, mulets et ânes. Quant aux femmes trouvées dans le camp des infidèles on ne leur fit pas d'autre mal, écrit le chapelain du comte de Toulouse, que de leur plonger une épée dans le ventre. Par cette seule réflexion se découvrent les cruautés coutumières. Les Turcs qui se rendirent furent décapités.

Le Chrétiens se trouvaient maîtres de la Syrie entière.

Cette victoire, décisive pour les croisés, fut due à trois causes : l'ardeur et l'enthousiasme mystique des « pèlerins » ; les habiles dispositions prises par Boémond et la fermeté avec laquelle il tint la main à ce que les ordres donnés par lui fussent exécutés ; enfin — et peut-être surtout — les divisions qui s'étaient mises dans l'armée turque : plusieurs émirs, hostiles à Kerbôga ou qu'il avait mécontentés, l'ayant abandonné avec leurs contingents en pleine bataille.

Comprenant qu'il prolongerait vainement la résistance après la défaite de Kerbôga, l'émir qui commandait dans la citadelle d'Antioche la remit entre les mains des Chrétiens par capitulation ; et comme il demandait un étendard à planter sur les murs pour marquer la reddition de la forteresse, on lui remit celui du comte de Toulouse, dont les soldats mêlés à ceux de Flandre, entrèrent dans la place. Mais Boémond les fit expulser par ses hommes à lui et fit remplacer, au haut des tours, la bannière de Raimond de Saint-Gilles par la sienne.

Après quoi, en réunion des capitaines de l'ost, fut mis en discussion le sort qu'il convenait de faire à Antioche. Les débats prirent une telle violence qu'on dut en remettre la conclusion à une date ultérieure. Prenant fait et cause pour leurs capitaines respectifs, les hommes du prince de Tarente et ceux du comte de Toulouse en étaient arrivés à se livrer bataille dans les rues de la ville ; cependant l'opinion de Raimond de Saint-Gilles, qui faisait valoir les droits de l'empereur Alexis et les engagements pris envers lui paraît l'avoir emporté, momentanément tout au moins ; Hugue le Grand, frère du roi de France, fut délégué à Constantinople auprès du basileus, avec mission de lui offrir la place d'Antioche, à condition qu'il fît lui-même les engagements pris par lui vis-à-vis des croisés. Jusqu'à cette date les traités conclus par les croisés avec le basileus byzantin étaient donc encore respectés de part et d'autre.

Mais de son côté, Boémond faisait valoir la promesse qui lui avait été faite de lui attribuer la suzeraineté de la ville si elle était prise par ses soins ; or le succès était bien de son fait. La conciliation entre les deux thèses était impossible ; les chefs de la croisade ne se mirent d'accord que sur un point : dans le fort de l'été où l'on se trouvait on ne pouvait songer à poursuivre son chemin par des contrées dépourvues d'eau.

Par les mois d'été, en effet, la Syrie souffre d'une extrême sécheresse et la marche sur Jérusalem fut différée jusqu'en novembre suivant. Décision qui souleva les plus violentes protestations dans la partie populaire de la croisade, animée de sentiments religieux ardents et qu'elle faisait passer bien au-dessus de toute considération personnelle. Il n'en était pas de même de Godefroi de Bouillon, de Boémond et de Tancrede, de Raimond de Saint-Gilles, de Robert de Flandre et

Robert Courte-Heuse : imbus sans aucun doute de convictions et dévotion religieuses, mais qui ne perdaient pas de vue pour cela la réalisation des plans ambitieux qu'ils avaient conçus. Le fait que Godefroi de Bouillon fut parmi les capitaines qui, après la prise d'Antioche, opinèrent le plus fortement pour que la marche sur Jérusalem fût différée, lui a fait perdre dans la pensée de quelques historiens, l'auréole de foi et d'humilité dont la tradition le couronnait. Pour le moment, tournant le dos à Jérusalem, il se rendit à Edesse où son frère Baudoin s'était installé en souverain.

Avant leur départ pour leurs diverses résidences, les nobles seigneurs avaient fait proclamer que ceux des « pèlerins » qui se trouveraient dans la gêne pourraient se joindre à eux en entrant personnellement à leur service moyennant contrat qui fixerait la solde qui leur serait attribuée. Autre décision qui fut mal vue par nombre de croisés et contribue à faire perdre à l'odyssée de nos hauts barons le caractère d'une croisade pour le seul honneur de Dieu qu'on s'est longtemps complu à lui attribuer :

« Les préoccupations religieuses, note Chalandon, ont disparu chez les principaux seigneurs ; ils n'ont plus qu'une idée : se tailler des principautés. Si la marche sur Jérusalem doit être reprise, c'est au peuple qu'on le devra. »

Sur ces entrefaites mourut le noble et vaillant évêque du Puy, Adémar de Monteil. Sa mort privait l'état-major franc de la plus haute et sereine personnalité de la croisade. « Sa perte, dit l'auteur des *Gestes*, sema dans l'armée une grande angoisse et une immense douleur. » Une fois l'autorité de l'évêque du Puy disparue, les querelles entre barons avides ne pouvaient que s'envenimer.

On se retrouva à Antioche sur la fin d'octobre, le moment

fixé pour la reprise de la marche sur Jérusalem étant la Tous-saint. Nos hauts barons revenaient des différentes résidences de Syrie et de Cilicie où, déjà, ils s'étaient installés. Et tout aussitôt les dissentiments de se ranimer. Boémond déclarait que la possession d'Antioche lui revenait de droit ; mais Raimond de Saint-Gilles répondait qu'on s'était engagé par serment à remettre la ville entre les mains de l'empereur Alexis et que lui, tout au moins, entendait ne pas se parjurer. Boémond produisait le compte des dépenses qu'il avait faites pour se faire livrer les trois tours par quoi il avait assuré l'issue victorieuse du siège ; il rappelait les promesses faites par les autres chefs francs ; mais le comte de Toulouse mettait en regard les termes du serment par lequel on s'était lié à la volonté du basileus et cela, ajoutait-il, sur les conseils pressants de Boémond lui-même.

En ces circonstances, Raymond de Saint-Gilles était-il sincère, nourrissait-il honnêtement la pensée de demeurer fidèle à l'engagement pris vis-à-vis d'Alexis, ou poursuivait-il, lui aussi, des intérêts personnels, cherchant par exemple, à entraver l'ascension du prince de Tarente au premier rang ? Toujours est-il que, dans ces circonstances, ce fut lui qui se conduisit en honnête homme, fidèle aux lois de l'honneur et du lien féodal ; et, semble-t-il, sinon le seul dans ce cas, du moins l'un des très rares parmi les grands croisés.

La durée et la violence de la querelle soulevaient l'indignation de l'élément populaire de la croisade qui menaça de mettre le feu à la ville si l'on ne se décidait, sans tarder, à partir pour Jérusalem.

Finalement Raimond déclara :

— Avant que la voie du Saint-Sépulcre ne soit abandonnée, si Boémond consent à venir avec nous, tout ce qu'approuveront nos pairs — le duc Godefroi, Robert de Flandre,

Robert Courte-Heuse, Baudoin de Boulogne et les autres — j'y serai consentant, sauve la fidélité jurée à l'empereur.

Sur ce compromis, les croisés reprirent leur marche vers le Sud, mais Boémond laissait la citadelle d'Antioche — la citadelle d'en haut — garnie de ses hommes, tandis que Raimond de Saint-Gilles remplissait de ses soldats le palais abandonné par Jaghi-Sian et l'une des principales tours de l'enceinte ; mais, peu après, le comte de Toulouse se trouvant, avec le gros de ses forces, éloigné d'Antioche, Boémond en fit expulser les garnisons qu'il y avait laissées et se trouva seul maître de la ville.

On parle beaucoup de la perfidie des Grecs et de l'empereur Alexis vis-à-vis des croisés ; une étude précise des faits amène à la conclusion que ce sont les croisés qui ont manqué à leurs engagements vis-à-vis du basileus. Sans les secours implorés et obtenus de l'empereur de Constantinople, jamais les croisés ne seraient parvenus en Asie ; après quoi, forts des avantages qu'ils avaient obtenus, les croisés ont osé violer les contrats auxquels ils s'étaient soumis en échange.

Les travaux de Ferdinand Chalandon ont éclairé ces faits d'une lumière décisive. « Ce sont les croisés, dit l'éminent historien, qui ont manqué aux engagements pris avec l'empereur. La possession d'Antioche avait pour le basileus une trop grande importance pour qu'il y pût renoncer. » « D'ailleurs, dit Chalandon, il n'y eut rupture qu'avec Boémond établi à Antioche contrairement à toutes les promesses faites et devenu ainsi l'ennemi de l'Empire. Les attaques que le nouveau prince (Boémond) allait diriger tout aussitôt contre les possessions des Grecs devaient amener presque immédiatement la guerre entre l'Empire (byzantin) et la principauté d'Antioche. »

Au cours de leur marche sur Jérusalem, enfin reprise, les

croisés furent encore arrêtés au siège de la place forte de Ma'arra, où un grand nombre de Sarrasins, Turcs et Arabes, étaient enfermés.

Et les horreurs de la famine reparurent. Il en devait être ainsi chaque fois que la grande armée des croisés séjournerait en un lieu déterminé. La contrée n'était rien moins que faite pour fournir une alimentation abondante. Les victuailles en étaient rapidement épuisées, et les affres de la faim redevenaient torturantes.

Le siège de Ma'arra dura plusieurs mois.

« Il y en eut des nôtres, lisons-nous dans les *Gestes*, qui se trouvèrent par là contraints aux moyens extrêmes pour se procurer ce dont ils avaient besoin, tant par suite de la longueur de cet arrêt que par la difficulté de se nourrir en tel pays... Ils sciaient les cadavres (des Turcs tués) parce qu'ils découvraient des besants (monnaie d'or) cachés dans leur ventre ; d'autres découpaient leurs chairs en morceaux et les faisaient cuire pour les manger. »

Pierre l'Ermite se répandait sans relâche parmi les pèlerins de condition modeste, s'efforçant d'adoucir leurs peines. Il était investi des fonctions qui pouvaient le mieux lui convenir, celles de trésorier des pauvres.

Avec la famine avaient également repris les dissensions entre chefs croisés et pour les motifs les plus divers.

Les assiégeants roulaient contre les murs de la ville des tourelles de bois plus hautes que les remparts ; au haut des tourelles se tenaient plusieurs guerriers et des sonneurs de trompettes. Les assiégés s'efforçaient de les repousser en jetant sur les tourelles en bois du feu grégeois car, depuis longtemps, celui-ci n'était plus un secret entre les mains des Byzantins. On pense que ce feu grégeois se composait d' « un liquide enflammé à base d'huile de naphte et qu'on lançait au

moyen de syphons » (L. Bréhier). Les assiégeants, du haut de leurs tourelles, jetaient d'énormes pierres sur les défenseurs de la place debout sur les remparts, dans la vue de les faire choir dans l'intérieur de la ville ; ou bien au contraire, à l'aide de longues lances garnies de crochets de fer en manière d'hameçon, ils s'efforçaient de les attirer à eux. Pendant le combat des prêtres, en draps d'Église, invoquaient le Seigneur, par chants et prières, pour le succès de ceux qui luttèrent en son nom. Enfin les Chrétiens se mirent à saper les murs de la ville, ce qui décida les Sarrasins effrayés à capituler (11 décembre 1098).

Le siège avait été dirigé, dans sa finale, par Boémond qui avait fait dire aux Sarrasins, par ses interprètes, au moment de la capitulation, de se réfugier avec femmes et enfants, et ce qu'ils possédaient de plus précieux, dans un vaste palais proche l'une des portes de la ville : il leur garantissait vie sauve et la libre possession de ce qu'ils auraient emporté ; mais ce n'était que ruse de sa part, car à peine les croisés eurent-ils pénétré dans Ma'arra qu'ils se mirent à tuer, massacrer, piller en une furie déchaînée. Et quelle joie à découvrir des citernes où les infidèles avaient caché partie de leurs biens précieux lesquels passèrent en leurs mains. Quant aux malheureux qui s'étaient réfugiés dans le palais désigné par Boémond, sous garantie par lui d'avoir vie sauve et de conserver ce qu'ils avaient pris avec eux, non seulement ils furent dépouillés de leur argent et parures diverses, mais les uns furent égorgés, les autres emmenés à Antioche pour y être vendus comme esclaves. Ces faits sont rapportés par l'auteur des *Gestes* qui se trouvait précisément parmi les contingents du prince de Tarente.

Foucher de Chartres, chapelain du comte Baudoin de Boulogne, écrit de son côté : « Tous les Sarrasins, du plus grand

au plus petit, furent tués et dépouillés de ce qu'ils possédaient. »

Après la prise de Ma'arra se renouvelèrent entre les chefs des croisés, particulièrement entre Boémond et Raimond de Saint-Gilles, les controverses qui s'étaient produites après la prise d'Antioche. L'armée s'immobilisa, les jours passèrent, la famine reparut. Raimond d'Aguilers, chapelain du comte de Toulouse, en donne des détails affreux :

« La famine devint si grande que les croisés de la classe populaire en vinrent à dévorer avec avidité des corps de Sarrasins décomposés et déjà fétides, qui traînaient dans les marais, juxta la ville, depuis quinze jours et plus. » Enfin, la partie populaire de l'armée, exaspérée par les tergiversations des chefs, dans un accès de colère sauvage, en une irrésistible ruée, détruisit les remparts de Ma'arra — que les capitaines de l'ost considéraient comme leur abri — pour les contraindre au départ.

Les historiens sont parfois sévères pour le comte de Toulouse, Raimond de Saint-Gilles ; ils critiquent son orgueil qui le rendait, disent-ils, insupportable, ils parlent de ses ambitions conquérantes. Notons toutefois, à son honneur, que parmi les chefs des croisés, Raimond de Saint-Gilles paraît avoir été non seulement le seul à vouloir exécuter loyalement les contrats conclus avec Alexis Comnène, mais que ce fut lui qui, appuyé sur la masse populaire de l'armée, après la prise de Ma'arra, décida la marche définitive sur Jérusalem de l'armée des pèlerins ; tandis que Boémond, avec ses contingents, revenait à Antioche.

Voici donc enfin l'armée des croisés directement en route pour la ville sainte ; mais après une ample razzia dans la plaine d'El Boukeia, elle fut encore arrêtée au siège Archas — ou Irkha — jusqu'au 16 mai. « Nos navires purent abor-

der dans un port voisin — lisons-nous dans les *Gestes*. Pendant tout le temps que dura ce siège, ils nous apportèrent un abondant ravitaillement en blé, vin, viande, fromage, orge et huile. »

Ce fut devant Archas que, le 8 avril 1099, Pierre Barthélemy fut contraint de subir l'ordalie par le feu.

Il n'est pas douteux que l'invention de la lance, dans l'église Saint-Pierre d'Antioche, n'ait donné aux croisés un vif élan et contribué à leur assurer la victoire ; mais nous avons vu que les prélats, Adémar de Monteil notamment, qui se trouvaient dans l'armée, n'avaient guère ajouté foi à la révélation. Les hommes d'armes, au contraire, en particulier Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, de qui Pierre Barthélemy était l'un des chapelains, ne songèrent généralement pas à mettre en doute la réalité de la vision miraculeuse. Quant aux adversaires personnels du comte de Toulouse, ils allaient insinuant que celui-ci avait machiné toute l'affaire dans des vues personnelles. Huit mois étaient écoulés que les discussions entre partisans des opinions contraires se poursuivaient encore avec âpreté. Pour mettre un terme à la controverse on décida au siège d'Archas, le 8 avril 1099, que Barthélemy, pour justifier ses déclarations, subirait l'épreuve du feu. L'ordalie fut accompagnée du cérémonial accoutumé : bénédiction du brasier, invocation à la divinité pour qu'elle daignât manifester son jugement.

On disposa un épais lit d'olives sèches, de quatorze pieds de long, sur lequel, quand il serait embrasé, le visionnaire devrait passer pieds nus, en chemise, tenant « la sainte lance ». On a la description de la cérémonie par Richard le Pèlerin qui en fut témoin oculaire ; mais d'après celui-ci, ce ne fut pas sur un lit d'olives brûlantes que dut marcher Pierre Barthélemy, il dut traverser un étroit couloir en flammes.

Nombre de pèlerins viennent autour et y jettent le bois.
Ils attachèrent l'un à l'autre des épines qui devront brûler
Puis y mirent le feu, la flamme a jailli.
Par le milieu du bûcher ont pratiqué une voie où s'engage
le saint clerc.

(*Chanson d'Antioche*, vers 137 et suivants.)
Texte de Richard le Pèlerin.

A peine les Chrétiens virent-ils Barthélemy sortir du brasier qu'ils poussèrent de grands cris enthousiastes. Ils se jetèrent sur lui, arrachant de son corps les vêtements en lambeaux, lui arrachant ses cheveux pour en faire des reliques. Le comte de Toulouse prit le pauvre prêtre entre ses bras et l'emporta chez lui ; mais il avait été affreusement brûlé en traversant les flammes et périt de ses blessures douze jours après. « Ceux qui, par honneur et amour de Dieu, avaient vénéré la lance, dit Foucher de Chartres, en devinrent incrédules, à grande peine. Le comte Raimond garda longtemps la lance, jusqu'à ce qu'il la perdit, je ne sais comment. »

L'heureux effet n'en avait pas moins été produit.

Ainsi que le note Hagenmeyer, la vision de Pierre Barthélemy fut loin d'être la seule qui se produisit durant la croisade. Au cours de la bataille contre Kerbôga, sous les murs d'Antioche, ne sembla-t-il pas à l'armée des Chrétiens tout entière que des légions célestes venaient combattre dans ses rangs, et plus tard, saint Georges, à la veille de la prise de Jérusalem, n'apparaîtra-t-il pas aux croisés sur le mont des Oliviers ? « Il est permis de dire, ajoute le savant historien de Pierre l'Ermite, qu'on ne saurait se figurer exactement la première croisade, sans ces rêves, sans ces visions, qui d'ailleurs reflètent le caractère, l'enthousiasme mystique de l'époque. »

Les croisés étaient occupés au siège de la place quand leur arriva une ambassade du kalife fatimite d'Égypte qui offrait de leur permettre de venir en pèlerinage à Jérusalem mais par petites troupes et sans appareil militaire. On sait que Jésus-Christ est lui-même en vénération parmi les musulmans qui le considèrent comme ayant été, lui aussi, inspiré de Dieu, quoique en prophète secondaire comparé à Mahomet.

Rappelons à ce propos que les Sarrasins, attaqués par les croisés, se divisaient en deux grandes sectes, deux races peut-on dire, hostiles l'une à l'autre : les Seldjoukides et les Fatimites. Les Seldjoukides étaient les Turcs proprement dits, qui reconnaissaient l'autorité du sultan de Mossoul. Leur nom venait d'un chef, Seldjouk, qui, établi à Bokhara, les avait réunis et groupés sous son autorité. Les Seldjoukides considéraient les Fatimites du Caire comme des schismatiques. On nommait ces derniers « fatimites », parce qu'ils s'inclinaient devant la descendance d'Ali et de sa femme Fatima, fille du prophète Mahomet.

Les Fatimites d'Égypte, chassés de la Palestine vingt ans plus tôt par les Turcs, s'étaient empressés de profiter des embarras créés par le débarquement des croisés, pour reconquérir les territoires perdus et ils venaient de rentrer dans Jérusalem (août-septembre 1098).

Les Francs levèrent le siège d'Archas le 16 mai 1099, sans avoir pu prendre la ville. Leurs forces ne dépassaient plus guère 25.000 guerriers. Ils longèrent les côtes, pour la facilité du ravitaillement par les navires génois, puis, obliquant sur l'est, arrivèrent devant Jérusalem le 7 juin 1099, trois ans après leur départ d'Occident.

Ils avaient assurément réalisé une des plus extraordinaires épopées de l'histoire. Leurs chefs, un Godefroi de Bouillon, un Boémond, un Baudouin de Boulogne, un Tancrède furent

certainement de grands chevaliers, par leur valeur, leur énergie, leur force de caractère, mais les véritables héros de l'odyssée grandiose furent ceux que les chroniqueurs nomment les « pauvres gens ». Sans la poussée d'en bas, sans le dévouement, sans les sacrifices anonymes de la masse, jamais les chevaliers, en dépit de leur vaillance, ne seraient parvenus jusqu'à Jérusalem. Durant cette expédition qui remplit trois années, semée de difficultés sans nombre et dont quelques-unes auraient pu paraître insurmontables, presque tout fit défaut à l'armée des Francs : trop souvent l'eau et les vivres, et les matériaux nécessaires à la construction des machines de guerre : et des dissentiments violents s'élevaient entre les chefs. Il est presque impossible de concevoir ce qu'il a fallu à la masse populaire de cohésion morale et d'entente, de foi et de résignation, pour triompher d'obstacles qui, de nos jours, émietteraient une armée en peu de temps.

VIII

JÉRUSALEM

Les croisés arrivèrent dans le plus grand désordre sur les hauteurs qui dominent Jérusalem dont ils aperçurent par-dessus les murs, les coupoles et les clochetons. Disons-nous leurs transports à la vue de la ville sainte ? Leur premier mouvement fut de se jeter à terre, les bras étendus, pour

remercier Dieu de les avoir menés jusqu'au bout. « Les pèlerins oubliaient leurs fatigues, écrit Albert d'Aix, et hâtaient le pas. En arrivant devant les murs, ils fondaient en larmes. »

Nombre de croisés cependant oublièrent le vœu qu'ils avaient fait de n'approcher de la ville que pieds nus.

« Parmi nous, dit Raimond d'Aguilers, la coutume était que celui qui entra le premier dans un château fort ou dans un village et y plantait sa bannière, en devenait le maître, et nul de ceux qui venaient après lui ne pouvait lui en disputer la possession. Aussi, pendant la dernière nuit, un nombre considérable de croisés partirent-ils en avant pour aller occuper la région des montagnes et les localités riveraines du Jourdain. Petit fut le nombre de ceux qui, préférant se conformer aux ordres de Dieu, s'avancèrent pieds nus vers Jérusalem. »

Foucher de Chartres décrit sommairement la ville sainte telle qu'elle se présenta à ses yeux :

« La ville est située dans un pays montagneux qui manque de rivières, de forêts et de fontaines, à l'exception d'une fontaine au pied du mont Sion, d'où coule par moments suffisamment d'eau, et du torrent nommé le Cédron qui, dans la saison d'hiver, arrose la vallée de Josaphat ; mais dans la ville, qui est de dimensions moyennes, on compte de nombreuses citernes... Les murailles de l'enceinte sont formées de blocs de pierre carrés, scellés les uns aux autres par du plomb fondu. Suffisamment approvisionnés, une vingtaine d'hommes défendraient la ville contre une armée entière. »

Nulles ressources pour faire le siège. Le lit du Cédron était à sec, les citernes étaient comblées. Une fois de plus l'admirable vertu de la partie populaire de l'armée montra de quelle vaillance elle était capable.

On amena tout le bois qu'on put trouver, de plusieurs

lieues à la ronde pour la construction des échelles à escalader les murs. Le septième jour du siège, les échelles furent dressées et, d'un sublime élan, les Francs se précipitèrent à l'assaut. Vains efforts. Du haut des remparts des sorcières jetaient sur les Francs des incantations ; mais ce n'est pas à leurs incantations que nous attribuerons l'échec de cette première attaque : les murs étaient trop élevés. Les assiégeants durent renoncer à s'emparer de la place par escalade. Et l'on se mit à construire des machines et des tours de bois à hauteur des remparts. Mais avec quelle peine ! car le bois devait être apporté de loin. Et toujours l'horrible torture de la soif.

« La fontaine de Siloé, écrit un croisé, était pleine de cadavres d'hommes et de chevaux [qui y étaient tombés en se pressant pour en tirer de l'eau]. Les plus forts se massacraient à l'endroit où l'eau jaillit du rocher, les plus faibles buvaient l'eau des mares fétides. Étendus autour de la source, les malades ne pouvaient plus crier de leur gorge desséchée ; mais, ouvrant la bouche comme en agonie, ils tendaient des mains suppliantes vers ceux qu'ils voyaient emporter de l'eau. » Enfin on découvrit de l'eau mais à une distance de quatre ou cinq milles, d'où elle était amenée, dans des outres, à grand'peine pour être vendue aux croisés. « Un homme, écrit l'auteur des *Gestes*, ne pouvait contre un denier se procurer assez d'eau pour étancher sa soif. Un denier était la quinzième partie d'un sou, le sou était une monnaie d'argent. A chiffrer en monnaie actuelle, on peut dire approximativement qu'un denier représentait, sur la fin du XI^e siècle, la valeur d'une pièce de dix francs actuelle.

Cependant la flotte génoise abordait au port de Jaffa, d'où les croisés purent tirer d'utiles secours.

Sur le mont des Oliviers, « qui avait vu Notre-Seigneur

monter au ciel », écrit Albert d'Aix, Pierre l'Ermite multipliait ses prédications pour soutenir l'ardeur des pèlerins ; puis il s'efforçait d'apaiser les querelles qui avaient repris parmi les croisés ; particulièrement entre Raimond de Saint-Gilles et ses vassaux d'une part, Tancrède et les siens de l'autre.

Le 8 juillet, les pèlerins, sur l'exhortation de leurs évêques et de leurs prêtres, organisèrent une grande procession qui fit le tour des remparts. Feu le légat Adémar était apparu à un prêtre provençal pour recommander cette pieuse cérémonie. Le clergé portait des reliques qu'entourait la lumière des cierges ; les chevaliers et les autres combattants suivaient en armes, mais pieds nus ; les bannières déployées flottaient au vent ; nacaires et buccines sonnaient avec éclat.

« Nous fîmes cela de bon cœur, écrit Raimond d'Aguilers. Et lorsque nous fûmes arrivés sur la montagne des Oliviers, nous nous mîmes à prêcher le peuple :

— Puisque nous avons suivi le Seigneur jusqu'au lieu de son ascension et que nous ne pouvons pousser au delà le pèlerinage vers lui, chacun de nous doit dans ce moment pardonner à son prochain afin que Dieu tout-puissant nous fasse également miséricorde.

Et les croisés de s'embrasser l'un l'autre en se pardonnant mutuellement leurs offenses. Des aumônes furent distribuées par les plus riches. « Or Dieu fut apaisé, ajoute le chroniqueur, car tout ce qui, jusqu'à ce jour, nous avait fait obstacle tourna de ce moment en notre faveur.

Jérusalem fut prise le 15 juillet. L'assaut avait duré un jour et demi. Les Sarrasins avaient hissé deux grandes poutres au haut du rempart, dont ils se servaient comme de béliers pour repousser les assaillants. Mais ce qu'ils avaient fait pour leur défense, tourna à leur dam. La tour de bois ayant été appro-

chée du mur, on parvint à couper les cordages qui retenaient les poutres et celles-ci servirent aux assiégeants de pont qui, du haut de la tour, leur permit d'aborder au sommet des remparts. Les torches jetées par les croisés incendièrent une citadelle de bois construite sur le mur et le feu prit de telles proportions que les défenseurs ne purent s'y maintenir. Le vendredi, sur les neuf heures du matin, les premiers qui prirent possession de l'enceinte, en y plantant l'étendard de la croix, furent deux Tournaisiens, nommés Leuthold et Engilbert ; ils appartenaient aux bandes commandées par Godrefroi de Bouillon. Les Sarrasins fuyaient par les ruelles étroites. Un grand nombre d'entre eux se précipitèrent dans le temple de Salomon où Tancrede leur avait fait dire de se réfugier en leur promettant vie sauve et leur donnant sa bannière en signe de protection. Le monument en était bondé, la toiture même en était couverte. Dans leur élan, sans se soucier des ordres donnés par Tancrede, les croisés en firent un affreux carnage ; le sang remplissait le temple à une main d'épaisseur ; et les Musulmans, réfugiés sur la toiture, furent tués, la plupart, à coups de flèche ; ce qui en resta fut précipité du faite sur le sol où les malheureux se fracassèrent le crâne et les os. Dans la mosquée d'Omar où une foule, avec femmes et enfants, se pressait muette d'émoi, si nous en croyons l'un des croisés, le sang répandu montait aux genoux d'un cavalier à cheval.

A de rares exceptions près, Jérusalem fut nettoyée de ses Sarrasins ; vieillards, femmes, enfants, tout fut égorgé. Dans les rues on voyait des monceaux de têtes, de pieds et de mains coupés. On fit périr beaucoup de ces malheureux, et des femmes avec d'horribles raffinements de cruauté. A une vingtaine de chevaliers arabes, Godefroi de Bouillon fit crever les yeux. « Les infidèles furent martyrisés, dit Raimond

d'Aguilers, ou brûlés vifs. « Quelques-uns furent rôtis. Les destinait-on aux repas des croisés ? L'auteur des *Gestes* assista aux scènes qu'il décrit : « Jamais on ne vit ni n'ouït parler d'un tel massacre. » Les croisés ne tardèrent pas à s'apercevoir que nombre de Sarrasins avaient avalé des besants, ou, pour mieux dire, des byzantins d'or, — pour les dérober à leurs vainqueurs. Ils se mirent à leur ouvrir le ventre et à leur fouiller les entrailles pour en retirer les pièces d'or ; puis, comme cette procédure entraînait des formalités trop lentes au gré de leur avidité, ils entassèrent les cadavres en d'immenses bûchers, où ils les firent entièrement consumer. « Des cadavres, écrit l'auteur des *Gestes*, on dressa des bûchers en forme de pyramides, cadavres dont nul ne sait le nombre, sauf Dieu. » Les croisés, accroupis ou agenouillés, fouillaient dans les cendres à la recherche des besants d'or. Aimable cueillette sous un beau ciel d'été...

Après le meurtre et la torture, le pillage. « Après le massacre, dit Foucher, on pénétra dans les demeures pour y piller tout ce qui s'y trouvait. Il était établi que celui qui entrerait dans une maison, qu'il fût pauvre ou riche, en ferait son bien avec tout ce qu'elle contenait ; après quoi nul d'entre nous ne pouvait lui faire l'injure de le déposséder ; droit coutumier dont il résulta que bien des pauvres se trouvèrent subitement enrichis. »

Ainsi s'explique que les croisés, les mains rouges de sang, aient couru au pillage avant de se livrer aux pratiques pieuses et à l'adoration des lieux saints ; mais, leurs intérêts en ordre, « les nôtres, lisons-nous dans les *Gestes*, se rendirent, pieds nus et pleurant pour une trop grande joie, auprès du Saint-Sépulcre, pour l'adorer et s'acquitter envers lui de leur dette [leurs vœux]. »

« Alors, écrit de son côté Foucher de Chartres, au sépulcre

du Seigneur et au temple de sa gloire, clercs et laïcs allèrent d'une voix exaltée chanter un cantique nouveau ; la pensée heureuse, ils visitèrent les lieux sacro-saints si longtemps désirés ; ils y apportaient leurs offrandes et leurs humbles prières. O temps si longtemps attendu ! temps mémorable entre tous ! exploits qui surpassent tous les exploits du monde. Car les fidèles avaient, de tout temps, du fond de leur cœur, formé le vœu de voir les lieux, — où Dieu fait homme avait apporté le salut au genre humain par sa naissance, sa mort, sa résurrection, — délivrés de la domination païenne et après avoir été si longtemps souillés par la superstition, rendus à leur dignité première par la main des croyants. »

Les indications d'un Syrien permirent de retrouver un morceau de la vraie croix depuis longtemps enfermé dans un lieu secret. Les Francs le placèrent dans une gaine d'or et d'argent. Et la relique précieuse fut processionnellement portée au Temple.

Dans l'ardeur au pillage général, le temple lui-même de Jérusalem fut dépouillé par Tancrède de l'or, de l'argent et tous objets précieux qu'il contenait, mais que le noble chevalier fut ensuite contraint de restituer.

Le 17 juillet, deux jours après la prise de Jérusalem, le conseil des chefs de la croisade décida que ce qui restait des corps de Sarrasins tués, serait transporté hors de la ville à cause des odeurs fétides qui s'en dégageaient. Les Arabes et les Ethiopiens demeurés en vie les traînaient hors des murs où l'on en faisait des monceaux, dit l'auteur des *Gestes*, « hauts comme des maisons ». Le conseil des chefs décida le même jour (17 juillet) que des prières seraient adressées à Dieu et des aumônes distribuées aux pauvres, afin que, par intervention céleste, celui qui allait être proclamé roi de Jérusalem fût véritablement le plus digne de ce choix.

L'élection eut lieu le 22 juillet. Contrairement à ce qui se lit dans la plupart des livres d'histoire, le choix de chefs de la croisade ne se porta pas sur Godefroi de Bouillon, mais sur le comte de Toulouse, Raimond de Saint-Gilles, qui paraît effectivement avoir été le plus éminent des croisés. Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis, dit de lui en son poème qu' « il brillait parmi les Latins, comme le soleil parmi les étoiles » ; mais des historiens modernes l'ont jugé sévèrement : « Il semait la haine partout autour de sa personne — écrit l'un d'eux — et fut une cause permanente d'embarras et de dissolution pour la croisade. » Mais ce trait irait peut-être à son honneur. Ne serait-ce pas parce que Raimond de Saint-Gilles entendait demeurer fidèle aux engagements pris envers l'empereur de Constantinople et insistait, en toute occasion, pour qu'on remit entre ses mains les places que l'on s'était engagé à lui attribuer.

Raimond de Saint-Gilles avait fait le vœu de ne jamais abandonner la Terre sainte pour revenir chez lui. Ce fut à sa haute et décisive intervention, écho de la voix populaire, qu'après la prise de Ma'arra, les croisés poursuivirent leur route sur Jérusalem. En lui offrant la souveraineté sur les terres de l'Évangile, ses pairs estimèrent sans aucun doute qu'ils mettaient au premier rang celui qui était le plus digne de l'occuper. Enfin ce fut Raimond de Saint-Gilles, et non Godefroi de Bouillon qui, en refusant la couronne qui lui était offerte, prononça la parole célèbre :

— Je ne veux pas porter une couronne d'or là où le Roi des rois a porté une couronne d'épines.

C'est seulement après le refus du comte de Toulouse que le choix des croisés se porta sur Godefroi de Bouillon, sous l'influence, vraisemblablement, de ses deux frères, Baudoin, devenu comte d'Edesse, un homme de grande valeur militaire

et politique, et Eustache de Boulogne. « La noblesse de sa race, écrit Foucher de Chartres, sa valeur militaire, sa douceur, sa patience et sa modestie, sans parler de l'élégance de ses mœurs, le désignèrent aux suffrages de « l'armée de Dieu ».

Godefroi de Bouillon était un homme jeune, né dans les environs de Nivelles en Belgique. Il avait les cheveux blonds, les yeux bleus, la voix douce et claire ; animé d'une piété profonde et sincère. Il était doué d'une rare énergie, d'un bel esprit de décision. La légende a exalté sa force physique : d'un coup d'épée, il vous tranchait un chevalier en deux, de la tête à la selle de son cheval, avec toute sa ferraille.

L'élection du chef du nouvel État chrétien fut complétée, le 1^{er} août, par celle du patriarche de Jérusalem — le patriarche en titre, Siméon, venait de mourir en l'île de Chypre où il s'était réfugié. Le choix tomba sur Arnoul, chapelain de Robert Courte-Heuse, duc de Normandie.

Les Francs étaient encore dans l'ivresse du triomphe quand ils apprirent, au commencement d'août, l'arrivée d'une grande armée commandée par le kalife fatimite d'Égypte. C'étaient des Éthiopiens et des hordes bédouines.

Dans leur enthousiasme, sous la direction de Godefroi de Bouillon, les Chrétiens remportèrent une victoire complète sous les murs d'Ascalon (13 août 1099). « Dans leur épouvante, nous apprend l'auteur des *Gestes*, les Sarrasins grimpaient aux arbres pour s'y cacher, mais les nôtres, à coups de flèches, de lances ou d'épées, les faisaient choir à terre et les massacraient. D'autres, n'osant plus se dresser contre nous, se couchaient à terre, où les nôtres les découpaient en morceaux comme on débite le bétail au marché. Sur les bords de la mer le comte de Saint-Gilles en tua un nombre incalculable. Quelques-uns se jetaient dans les flots, le restant

fuyait éperdu. » Les Francs rentrèrent à Jérusalem chargés de butin. Sur ces faits se termine le précieux récit des *Gesta Francorum et aliorum hierosolymitanorum* (Gestes des Français et autre pèlerins hierosolymitains).

L'empire de la Palestine était assuré aux Francs.

Achille Luchaire s'est efforcé de déterminer le nombre de chevaliers chrétiens qui furent engagés dans les grands combats de la première croisade. Il arrive au chiffre de 700 fervêtu pour la première bataille d'Antioche, 5 à 600 pour la seconde (victoire sur Kerbôga). A la bataille d'Ascalon les chevaliers chrétiens auraient été approximativement 1.200, flanqués d'une infanterie de 9 à 10.000 hommes. Si ces chiffres sont exacts, ceux qui se lisent généralement sont bien exagérés.

On s'accorde à conclure que la première croisade coûta la vie à plus de 600.000 hommes, pour ne parler que des Chrétiens. Le royaume de Jérusalem fut donc placé sous le gouvernement de Godefroi de Bouillon, qui prit l'humble titre d'avoué du Saint-Sépulcre.

Le frère de Godefroi, Baudoin, fut proclamé comte d'Edesse ; Boémond, prince de Tarente, reçut la principauté d'Antioche ; enfin le comté de Tripoli ne tarda pas à être donné à Bertrand, fils de Raimond de Toulouse.

Cet empire franc, si brusquement installé sur les confins de l'Asie Mieuse, se trouva d'ailleurs rapidement organisé. L'armée des chevaliers croisés n'avait cessé d'être ordonnée féodalement, avec les cadres et la hiérarchie établis en France. Cette même organisation fut portée en bloc sur les versants du Liban. Les villes du littoral acquirent une vie prospère par suite des relations qui se nouèrent avec l'Occident ; les pèlerins aux lieux saints devinrent de plus en plus nombreux ; enfin des ordres, mi-partis religieux et militaires, les Tem-

pliers et les Hospitaliers, furent fondés pour défendre la conquête.

Pierré l'Ermitte rentra en Europe en 1099 ou 1100. Il était chargé de reliques. Dans les environs de Huy (pays de Liège) il fonda un monastère — le monastère de Neufmoustier — où il mourut avec le titre de prieur, le 8 juillet 1115. Ceux des autres croisés qui revinrent dans leurs foyers s'enorgueillissaient également d'un précieux butin. Au retour d'une croisade ultérieure, le comte Arnoul de Guînes reviendra, portant suspendu à son cou, serré dans un petit reliquaire d'argent, un poil de la barbe de Jésus-Christ. On ne tardera pas à exposer, à la dévotion des fidèles, du lait de la Vierge, et dans une petite fiole de verre opaque, un peu des « ténèbres », l'une des sept plaies d'Égypte !

IX

PRINCIPAUTÉS FRANÇAISES DE PALESTINE

La Palestine conquise, il s'agissait donc de l'organiser et d'y assurer la permanence d'une administration chrétienne. Déjà le frère de Godefroi de Bouillon, Baudoin de Boulogne, s'était installé à Edesse qu'il s'efforçait d'ordonner en fief féodal ; puis Tancredè à Tarse et Boémond à Antioche.

Baudoin de Boulogne est une des figures marquantes de la croisade : il était pourvu, comme Boémond, de remarquables

dons militaires, d'une vaillance à toute épreuve ; mais esprit organisateur et, parmi ses violences, caractère d'une souplesse qui lui permit de s'adapter aux us et coutumes des populations musulmanes qu'il eut à gouverner. Il avait le front bas, la barbe et les cheveux noirs, le nez busqué ; sa figure même prononçait son ambition et la décision dont il fera preuve. Successeur de son frère Godefroi de Bouillon, Baudoin de Boulogne sera le premier qui portera le titre de roi sur le trône de Jérusalem.

Il faut reconnaître que les croisés, comme ils s'y étaient engagés, avaient remis à l'empereur Alexis la ville de Nicée qui, sur la côte orientale, faisait face à Constantinople ; le restant de leur conquête, la Palestine tout entière, fut divisé en quatre souverainetés : le royaume de Jérusalem, les principautés d'Edesse, d'Antioche et de Tripoli. Les Fatimites d'une part, les Seldjoukides de l'autre, fortement établis au Caire et à Mossoul, continuaient d'être redoutables. Une expédition concertée entre eux eût facilement jeté à la mer cette poignée de « roumis ». Godefroi de Bouillon méditait une expédition jusqu'au Caire pour y frapper au cœur la puissance fatimite ; sa mort prématurée l'empêcha de mettre à exécution le projet conçu.

Godefroi de Bouillon, aussi bon politique que vaillant guerrier, avait projeté une alliance entre les principautés chrétiennes d'Orient et l'empire byzantin, alliance qui eût, contre les Turcs et les Arabes, fortement consolidé et l'empire grec de Byzance et les principautés chrétiennes de Palestine et de Syrie : la seule politique qui, traditionnellement et fermement poursuivie, pût sauver l'œuvre des croisés.

Godefroi réussit personnellement auprès de l'empereur Alexis qui le prit en affection, se plaisait à l'appeler « son fils », songea même à faire de lui l'héritier de sa couronne ;

mais ces projets, qui eussent assuré le salut commun, échouèrent contre les menées des Guiscard : de Boémond, de son cousin Tancrède, et de leurs successeurs. Ceux-ci étaient établis à Antioche, devenue par leurs soins capitale d'une principauté importante. Or nous avons vu que les croisés s'étaient engagés par serment à remettre Antioche au basileus, condition première de leur alliance et des services rendus par l'empereur aux chevaliers francs. Comme Alexis persistait à réclamer l'exécution du traité conclu et que Boémond et son successeur s'y refusaient avec une obstination égale, on en arriva, non à des alliances, mais à un état d'hostilité qui dégénéra, par le fait des occupants de la principauté d'Antioche, en tentatives de conquête sur les Grecs, politique bien conforme aux pratiques des Normands de Sicile dont Boémond et Tancrède étaient de brillants représentants.

Ce point n'a pas été suffisamment mis en lumière : la Palestine n'a pu être conquise par les croisés que grâce aux Byzantins; mais les croisés, malgré les objurgations du comte de Toulouse, Raimond de Saint-Gilles, ont forfait à l'honneur et à la parole donnée, en refusant de remplir leurs engagements, forfaiture qui devait, par retour, frapper mortellement l'œuvre même qu'ils avaient entreprise et en hâter l'écroulement.

Le noble « avoué du Saint-Sépulcre », Godefroi de Bouillon, mourut brusquement le 18 juillet 1100, dans sa trentehuitième année ; nous venons de dire la clairvoyance avec laquelle il s'était rendu compte de la situation. Il devait emporter avec lui dans la tombe sa politique avisée.

Le trône de Jérusalem fut alors offert au frère du défunt, à Baudoin de Boulogne, installé en sa principauté d'Edesse, lequel ne songea pas à en décliner l'honneur, ni le titre de roi de Jérusalem qu'il fut le premier à porter : « Baudoin, dit

Foucher de Chartres, fut un peu attristé de la mort de son frère, mais encore plus heureux de recueillir son héritage. » Loin de se refuser à porter une couronne d'or dans les lieux où le Roi des rois avait porté une couronne d'épines, c'est à Bethléem même, où le Roi des rois était né en une humble chaumine, et au jour anniversaire même de cette naissance (25 décembre 1100) que Baudoin se fit couronner très solennellement. Du moins eut-il la sagesse de marquer aussitôt, par sa manière d'être, la tolérance qu'il entendait témoigner aux populations soumises. On le voyait à Jérusalem, aller vêtu d'un burnous tissé d'or, accompagné d'une escorte d'un éclat fastueux, précédé d'un héraut d'armes qui portait un bouclier étincelant d'or où s'étalait une aigle les ailes éployées. Baudoin portait la barbe longue et se couvrait de parfums : un pacha en sa puissance souveraine. Baudoin se laissait adorer à la musulmane et prenait ses repas, les jambes croisées, sur un tapis d'Orient : une page des Mille et une nuits.

Orientalisation qui s'étendit sur la société chrétienne en Palestine du haut en bas de la longue échelle.

« Le Français et l'Italien d'hier, écrit Foucher de Chartres, ne sont plus maintenant que des Orientaux. L'homme de Reims et de Chartres est devenu citoyen de Tyr ou d'Antioche. Le pays d'origine est oublié ; on n'en parle plus. Celui-ci règle sa maison et sa famille comme s'il était un indigène ; l'autre a épousé, non une Française, mais une Syrienne, une Arménienne, voire une Sarrasine baptisée. Nous parlons les langues du pays. Qui était pauvre chez lui se trouve ici, par grâce divine, dans la plus agréable opulence ; et tel qui, en Europe, ne possédait pas même un village, règne en Asie mineure sur une ville entière ; pourquoi revenir en Occident puisqu'en Orient nos vœux sont comblés ? » Les

détails de la vie menée en Palestine par la classe populaire elle-même sont connus par les précieuses *Assises de la Cour aux bourgeois au royaume de Jérusalem*, complétant et précisant les indications fournies par les chroniqueurs.

On a justement placé la cause principale de la fragilité de l'empire fondé par les croisés en Palestine, dans leur impuissance à lui donner la centralisation administrative, partant militaire, qui en aurait fortement uni les diverses principautés autour d'un pouvoir central ; mais il était impossible qu'il en fût autrement. Les chevaliers francs s'étaient engagés dans la croisade sous leur forte armure féodale, et nous ne parlons pas seulement de l'armure d'acier qui protégeait et soutenait leur corps, mais de l'armure faite des traditions sociales et morales qui leur étaient communes. Cette organisation et cette hiérarchie féodales avec leurs lois et coutumes si fermes et si robustes, firent la puissance de l'armée chrétienne en terre lointaine, elles en assurèrent la cohésion dans des circonstances et des conditions où tout tendait à la détruire ; mais de cette organisation il ne leur était pas possible de se défaire du jour au lendemain pour la remplacer par une unité politique à laquelle nous ne parviendrons en France qu'au XIII^e siècle. L'ost des croisés était féodalement bâti, féodal jusqu'en ses moelles : la féodalité était sa vie même, en dehors des cadres féodaux elle ne pouvait subsister.

« Dans le royaume de Jérusalem, écrit très justement Achille Luchaire, une royauté sans autorité réelle préside à la hiérarchie des barons, des comtes et des chevaliers, organisée selon la rigueur des principes féodaux. Cette royauté, plus élective qu'héréditaire, apparaît affaiblie, dès le début, par l'esprit d'insubordination des vassaux, les règles étroites du service militaire dû au suzerain, l'absence d'un service régulier de finances. Les institutions monarchiques existent à peine : c'est

la Féodalité qui domine et comment s'en étonner ? Les nobles qui avaient formé l'armée de la croisade apportaient en Orient le régime des seigneuries tel qu'il existait en France au XI^e siècle ; mais plus rigoureux encore, comme il devait l'être sur ce terrain vierge, où son développement ne rencontrait d'obstacle, ni de forces concurrentes ».

Ajoutons les querelles entre princes régnants. Les maîtres de la principauté d'Edesse, Tancrède et Baudoin, étaient en conflit constant, sous l'œil attentif des Sarrasins, avec les fils de Raimond de Saint-Gilles, Bertrand et Guillaume de Toulouse établis à Tripoli, et ces deux derniers ne s'entendaient que médiocrement entre eux.

Enfin le patriarche de Jérusalem était dans ces États de Palestine et de Syrie armé d'une autorité religieuse dont les circonstances feront en ces temps de foi violente, un pouvoir de grande importance : fréquemment en conflit avec le civil, il contribuait encore, dans une large mesure, à l'affaiblir ou le paralyser.

Dans ces conditions, faut-il s'étonner que le royaume de Jérusalem, fondé en 1099, n'ait subsisté que jusqu'en 1189 ? Plutôt conviendrait-il d'être surpris qu'il ait duré si longtemps. Et sans doute le trône où monta Godefroi de Bouillon aurait-il croulé bien des années auparavant sans les formations de ces ordres de moines-soldats, les Hospitaliers de Jérusalem, originairement réunis sous le vocable de saint Jean, pour la garde des malades et les soins à leur donner, bientôt transformés en corporation militaire ; puis les Templiers qui joindront à leur active vaillance une organisation et des capacités financières d'où finalement sortira leur ruine ; enfin la chevalerie teutonique, rude et disciplinée, sous le nom de « Frères de la Maison allemande ». Ces grands ordres, quand et quand religieux et militaires reprendront en Orient ce qu'on a pu

nommer « une croisade permanente » ; ils seront à la société chrétienne de Syrie et de Palestine, pendant bien des années son plus ferme rempart.

X

LES CROISADES ROYALES

Pendant un siècle et demi les croisades vont se succéder ; — jusques et y compris la seconde croisade de saint Louis — il y en eut huit ; mais on ne reverra plus le magnifique élan populaire de la croisade d'Urbain II et de Pierre l'Ermitte. Ces lointaines expéditions changent de caractère ; elles deviennent une question de foi individuelle et d'initiative princière, d'autorité et d'administration souveraines, lesquelles, malgré les ressources dont elles disposeront, seront impuissantes à remplacer l'élan invincible de la foi populaire et à rendre la cohésion sociale aux armées qui l'avaient perdue. D'une croisade à la suivante le déclin s'accroît. Les papes et les rois, puis les chevaliers à leur appel, s'y intéressent encore ; on en verra qui seront décrétées en de brillants tournois, où les vœux aux dames, au paon et au faisan d'or se mêleront aux serments faits à Dieu et aux apôtres : les foules populaires, qui ont donné à la première croisade son caractère grandiose et sublime, s'en sont détachées.

La deuxième croisade cependant eut encore un début

splendide ; le pape italien Eugène III et la voix puissante de saint Bernard rappellent Urbain II et Pierre l'Ermitte. En 1144, Edesse, capitale de la principauté fondée par le frère de Godrefroi de Bouillon, tomba au pouvoir des Sarrasins ; l'écho en retentit douloureusement, aussi bien en France qu'en Italie ; mais en une douleur qui ne se traduisait qu'en une muette stupeur ; quand le Souverain Pontife et le roi de France, Louis VII, s'adressèrent à l'illustre abbé de Clairvaux, saint Bernard, pour que, par son éloquence enflammée insufflant sa foi et son enthousiasme, il réveillât les âmes engourdies. La gloire du grand et austère abbé de Clairvaux illuminait la Chrétienté. Son appel fit accourir gens de toutes classes à l'assemblée convoquée aux environs de Vézelay pour les fêtes de Pâques 1146. Et voici une réédition des scènes émouvantes qui avaient marqué le concile de Clermont. Sur une estrade dressée à flanc de coteau, Bernard parut en compagnie du roi de France : c'était un petit homme mince, maigre, nerveux, ardent ; mais sa parole vibrait d'accents surhumains et s'il manquait de la prestance imposante d'Urbain II, sa conviction, qui faisait son éloquence, enflammait les cœurs. Elle éveilla des échos cinquantenaires : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » et, comme à Clermont, les croix semblèrent pleuvoir sur les épaules des assistants, comme si des mains invisibles, surnaturelles, les y eussent semées. Les étoffes venant à manquer pour les croix qui se multipliaient, saint Bernard en arrivait à mettre en pièces sa robe de bure.

— Vous avez commandé, mande-t-il à Eugène IV, j'ai obéi ; sous votre autorité j'ai ouvert la bouche et les guerriers se sont multipliés comme l'herbe dans le champ sous la pluie d'avril. Villes et villages sont déserts. A peine y trouve-t-on un homme contre sept femmes : veuves dont les maris sont encore vivants. »

Deux grandes armées partirent pour la Terre sainte, l'une commandée par l'empereur allemand Conrad IV en personne, l'autre par notre Louis VII ; les deux princes puissants, disposant d'hommes et de ressources sans nombre, unirent vainement leurs efforts, vainement, à la tête de leurs armées assiégèrent-ils Damas : la double armée revint en Europe, sans avoir obtenu aucun résultat (1149).

La troisième croisade (1189-1192) fut toute royale : le sultan Saladin venait de prendre Jérusalem, 1188. Rigord, moine de Saint-Denis, médecin par profession, historiographe par goût, note avec effroi que l'année même où Jérusalem fut prise par les Turcs, tous les enfants qui naquirent n'eurent que vingt-deux dents au lieu de trente-deux qu'ils auraient dû avoir. L'illustre Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, partit avec son fils, le duc de Souabe. Les deux princes emportèrent d'assaut la ville d'Iconium (aujourd'hui Konia) en Asie Mineure. Le 10 juin 1189, Barberousse se noyait en Cilicie. Les rois de France et d'Angleterre se mirent en route, avec leurs armées, en juillet 1190. L'hiver les retint en Sicile, d'où ils arrivèrent (20 avril 1191) devant Saint-Jean d'Acre que les Chrétiens assiégeaient vainement depuis deux ans.

Nous avons de la troisième croisade un récit très vivant par un poète nommé Ambroise : *l'Estoire de la Guerre sainte* et qui peut être comparé à la *Chanson d'Antioche* dont nous avons parlé à propos de la croisade de Pierre l'Ermite et de Godefroi de Bouillon. Ambroise est particulièrement attaché à Richard Cœur de Lion dont il fait le héros de son poème.

Il donne la description du siège de Saint-Jean d'Acre auquel il assista. Dans les fossés de la ville, les Turcs grouillaient coiffés de leurs fez rouge :

Et de ceux qui y ondoyaient
Et des chapels qui rougeoyaient
Semblaient cerisiers mûrs...

Ambroise décrit la manière de combattre des Sarrasins opposée à celle des Chrétiens ; elles n'ont changé ni l'une ni l'autre depuis la première croisade :

Et quand le Turc est assez loin
Pour ne pouvoir être rejoint,
Il a la coutume des mouches
Agaçantes et vénimeuses :
Chassez-le, il vous fuira,
Eloignez-vous, il vous suivra.

La ville d'Acre fut prise (13 juillet 1191) ; l'armée chrétienne s'y installa pour s'y reposer quelque temps. La ville regorgeait de monde ; rien qu'en guerriers, trois cent mille hommes y trouvèrent une sorte de paradis terrestre. Il fallut enfin se remettre en route car le but de la croisade était de reprendre Jérusalem. Les croisés eurent grand'peine à s'arracher à ce lieu charmant où ils se trouvaient si agréablement installés. D'autant que les femmes demeurèrent en la ville

Fors les bonnes vieilles ouvrières,
Les pélerines lavandières
Qui lavaient têtes, draps et linges,
Pour épouiller valant des singes.

A ce moment, Philippe-Auguste jugea urgent de rentrer en France. Richard Cœur de Lion remporta encore sur Saladin une victoire près de Jaffa, après quoi il conclut avec les Sarrasins une trêve de trois ans et s'embarqua en octobre 1192 pour l'Angleterre où il était rappelé.

La prise de Saint-Jean d'Acre demeura le seul résultat effectif de l'entreprise.

La quatrième croisade, dite *Croisade de Constantinople*, est parfois appelée la Croisade de Villehardouin, à cause du récit que le baron champenois, Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Thibaud III, comte de Champagne, nous a laissé sous le titre : *Conquête de Constantinople*. En Villehardouin nous saluons le premier de nos historiens qui ait écrit en français et le premier chevalier qui se soit fait historien. Avant lui la plume du chroniqueur n'avait été tenue en France que par des clercs, des moines surtout, qui écrivaient en latin d'Église. Son récit, qu'il dictait à un secrétaire, est simple, clair et précis. Dans les parties militaires la relation fait preuve d'une expérience et de connaissances approfondies ; les sentiments des croisés, leur zèle religieux, la politique du chef de l'expédition sont exposés par Villehardouin avec une rare pénétration et une clarté parfaite.

La quatrième croisade eut pour chef le comte de Flandre, Baudouin IX, et le comte Boniface II de Montferrat, auprès desquels il convient de citer Simon de Montfort, le futur comte de Toulouse, et le comte Thibaut de Champagne qui sera élu chef de l'expédition. Les croisés arrivèrent à Venise en 1202, dans la pensée de se faire transporter en Orient avec leurs contingents, par cette opulente république de mar-

chands qui disposait de la flotte la plus puissante de ce temps. Le but que se proposaient les confédérés était l'Égypte où la puissance musulmane, dominante en Syrie, pourrait être atteinte d'un coup mortel ; mais nos mercantis, les Vénitiens, craignirent de ruiner du même coup leur propre commerce en Méditerranée et ils parvinrent à détourner sur Constantinople le zèle héroïque de nos chevaliers. Avant de se diriger sur cette ville, les croisés s'en allèrent, pour le compte des Vénitiens, prendre Zara, port de l'Adriatique rival de Venise. Après la reddition de la ville, les chevaliers se lièrent avec Alexis, fils de l'empereur grec détrôné, Isaac l'Ange, et lui promirent d'aller rétablir l'ancien basileus sur son trône. Le pape Innocent III, en apprenant cette déformation de l'entreprise sainte, jeta feu et flammes, déjà il brandissait les lettres d'interdit ; quand on parvint à le berner en lui faisant entrevoir la subordination, toujours rêvée par nos Pontifes, subordination à l'Église romaine, qui serait imposée à l'Église grecque.

Arrivés devant Constantinople, l'admiration des croisés fut grande. « Ils regardèrent beaucoup la ville, dit Villehardouin, ceux qui ne l'avaient jamais vue ; car ils n'auraient jamais pensé qu'il pût y avoir en tout le monde une si riche ville, quand ils virent ces hauts murs et ces riches tours dont elle était entourée, et ces riches palais, et ces hautes églises, dont il y avait tant que nul ne l'eût pu croire, s'il ne l'eût vu de ses yeux, et la longueur et la largeur de la ville qui, de toutes, était souveraine. »

Aidés de leurs alliés vénitiens, les croisés s'emparèrent des ouvrages avancés de la défense puis préparèrent l'assaut. Les Vénitiens devaient attaquer par mer, les Français par terre. « Ils dressèrent, nous dit encore Villehardouin, deux échelles contre une barbacane, près de la mer ; le mur était bien garni

d'Anglais et de Danois ; l'attaque fut vigoureuse et rude. Plusieurs chevaliers et deux sergents montèrent aux échelles de vive force et s'emparèrent du mur ; au moins quinze des nôtres en firent l'escalade, et l'on s'y battit corps à corps, à coups de haches et d'épées. Mais les assiégés, redoublant d'efforts, mirent les nôtres dehors très rudement, et en firent deux prisonniers. Ceux-ci furent conduits devant l'empereur Alexis, qui en éprouva une grande joie. Ainsi finit l'assaut du côté des Français ; il y eut un certain nombre de blessés et d'estropiés, ce dont les barons furent très fâchés. »

Le doge de Venise était venu en personne ; il avait ordonné ses vaisseaux sur une ligne de front et cette ligne s'étendait bien sur trois portées d'arbalète, elle s'avança vers la rive, au pied des murs et des tours. « Vous auriez pu voir alors les mangonneaux lancer leurs projectiles de dessus les nefes et les vaisseaux, les flèches des arbalètes voler, les arcs tirer avec rapidité, et les assiégés se défendre rudement du haut des tours et des murs, et les échelles des nefes approcher au point qu'assiégeants et assiégés s'entre-frappaient d'épées et de lances. La clameur était si grande qu'il semblait que la terre et la mer s'abîmaient. Et sachez que les galères n'osaient pas aborder.

« Maintenant vous allez entendre un fait d'armes extraordinaire : le doge de Venise, vieillard aveugle, se tenait tout armé en tête de sa galère, le gonfalon de saint Marc devant lui, il criait à ses hommes de le descendre à terre, sinon qu'il ferait justice d'eux. Aussi firent-ils ; la galère aborda et ils en sortirent portant à terre devant le doge le gonfalon de saint Marc.

« Voyant le gonfalon de saint Marc sur le rivage et la galère de leur seigneur atterrir devant eux, les Vénitiens se tiennent pour honnis et tous abordent ; ceux qui sont sur les vaisseaux

sautent à la rive, ceux qui sont dans les grands navires entrent dans les barques et viennent à terre à qui mieux mieux. Vous auriez pu voir alors un grand et merveilleux assaut.

« Les assiégés s'enfuient et abandonnent les murs, et les Vénitiens se précipitent à l'intérieur à qui mieux mieux et s'emparent de vingt-cinq tours qu'ils garnissent de leurs gens. Ensuite le doge prend un bateau, envoie des messages aux barons de l'armée pour leur faire savoir qu'il a pris vingt-cinq tours et les assurer qu'il ne peut les reperdre. Les barons en sont si joyeux qu'ils ne peuvent croire que ce soit vrai ; mais les Vénitiens commencent à envoyer au camp par bateaux des chevaux et des palefrois qu'ils ont pris dans la ville. »

Lorsque la ville fut emportée, on couronna empereur Alexis, fils d'Isaac l'Ange. Mais bientôt la discorde naquit entre croisés et Grecs ; ceux-ci chassèrent les Français et les Vénitiens. La riposte fut prompte : le 12 avril 1204, les Latins reconquirent Constantinople et pillèrent tout ce qu'ils purent, avec d'autant plus d'avidité qu'ils avaient été privés de tout pendant le long voyage.

Une lettre du comte de Saint-Pol, Hugue Candavène, datée de Constantinople (1204), fait voir en effet que les fervêtu de la quatrième croisade furent, loin du pays natal, tourmentés des mêmes préoccupations que leurs devanciers, les compagnons de Godefroi de Bouillon, un siècle plus tôt :

« Je vous ai de grandes obligations d'avoir si bien veillé sur ma terre (en mon absence). Depuis mon départ je n'ai rien reçu de qui que ce soit et je n'ai pu vivre que de ce que j'ai pu me procurer, si bien qu'au jour de la veille de la reddition de Constantinople, nous étions tous réduits au plus strict dénûment. Je fus obligé de vendre mon manteau pour avoir du pain, mais j'ai conservé cependant mes chevaux et mes armes. Depuis la conquête, je jouis d'une bonne santé

et je suis honoré de tout le monde. Cependant je ne suis pas sans inquiétude sur les produits de ma terre, car, si Dieu permet que je retourne chez moi, je me trouverai très obéré et il faudra bien que j'acquitte mes dettes avec les ressources de ma seigneurie. »

On sait que, pas plus au début du XIII^e siècle qu'à la fin du XI^e, il n'y avait de ravitaillement généralement organisé par la direction de la croisade pour l'ensemble de l'armée. Un chacun vivait comme il pouvait, à sa guise, mais à ses risques et périls, entretenant lui-même les gens d'armes qui le suivaient et formaient sa « mesnie », nourrissant ses chevaux. De là aussi la hâte et l'ardeur au pillage. Sans piller, et à moins d'une fortune personnelle très importante, il n'était guère possible à un croisé de subsister.

La croisade se déroula heureusement jusqu'à la prise de Constantinople. Tant que nous fûmes « humbles vers Dieu, écrit le seigneur de Berzé, tout allait à nostre plaisir », mais les ennemis vaincus, quand nous fûmes plongés dans l'abondance des richesses : émeraudes, rubis et pourpre, quand nous fûmes maîtres du territoire, des jardins, des palais, des dames aussi, dont il y en eut moult de belles, nous mîmes en oubli Dieu et son divin fils ; de quoi Dieu nous punit. »

Constantinople fut pris et pillé le 25 avril 1204 ; après quoi l'empire fut partagé entre les confédérés. Les croisés fondèrent ainsi l'Empire latin de Constantinople qui dura jusqu'en 1261. Le comte Baudoin de Flandre devint empereur, Boniface de Montferrat, roi de Salonique et de la Macédoine. D'autres chevaliers prirent les titres de prince de Morée, de duc d'Athènes, de marquis de Thessalie. Quant aux Vénitiens, ils s'emparèrent d'une partie de Constantinople et de certaines îles de l'Archipel.

De la délivrance des lieux saints il n'était plus question.

Cette quatrième croisade eut donc pour résultat : de faire tomber du trône la dynastie byzantine qui l'occupait depuis des siècles et, ensuite, à la grande joie de nos pères, d'inonder la France d'une prodigieuse quantité de reliques qui y furent accueillies par d'interminables acclamations. Les églises byzantines avaient été dépouillées de leurs pieux trésors, ainsi que le note Achille Luchaire, « la quatrième croisade amenait un accroissement subit, inespéré, inouï des richesses chrétiennes : voilà le fait qui intéressait puissamment la foule ».

A la cinquième croisade, la France ne prit qu'une faible part. Elle fut l'œuvre du roi de Jérusalem, Jean de Brienne et du roi de Hongrie, André II. Elle fut dirigée sur l'Égypte où les croisés s'emparèrent du port de Damiette (1219) que les Arabes reprirent deux ans après.

La sixième croisade eut pour initiateur l'empereur Frédéric II qui dirigea, en 1228, une armée importante sur l'Asie, où il conclut avec l'émir Melec Kamel un traité (18 février 1229) qui lui ouvrait les portes de Jérusalem où il entra le 17 mars suivant ; mais, tandis qu'il croisait en Palestine contre les Sarrasins, en Europe le pape Grégoire X avait entamé une croisade contre lui, en sorte que, le 19 mai, il dut rentrer en hâte pour se défendre. Après lui, le comte Thibaut de Champagne, puis Pierre Mauclerc, après s'être démis de son duché de Bretagne, arrivèrent en Asie, à la tête de nombreux hommes d'armes ; mais leur expédition, elle aussi, demeura sans résultat.

Les deux dernières croisades, septième et huitième, furent les croisades de saint Louis, malheureuses l'une et l'autre. Le saint roi, au cours d'une grave maladie, avait fait le vœu

d'entreprendre la guerre sainte pour la gloire du Christ. Il s'embarqua à Aigues-Mortes, en 1248, avec ses trois frères et la reine sa femme. Les Fatimites du Caire étaient maîtres de Jérusalem : aller les frapper au cœur de leur puissance, en Égypte, ne pouvait manquer d'être le meilleur moyen de rentrer en possession des lieux saints.

La flotte se dirigea d'abord sur l'île de Chypre où elle fit escale et s'approvisionna. Le 21 mai 1249, dix-huit cents vaisseaux aux voiles blanches cinglèrent dans la direction de l'Égypte. Quelques jours plus tard, les croisés arrivaient en vue de Damiette où les attendaient les Arabes commandés par l'émir Fakhr-Eddin. Se précipitant sur le rivage, les Français mirent rapidement leurs ennemis en déroute, puis entrèrent dans la ville. Saint Louis n'allait-il pas devenir le maître de l'Égypte ? Mais le Sultan du Caire rassembla des troupes et se prépara à la défense pendant que les croisés perdaient un temps précieux en hésitations. Ils traînèrent à Damiette, où l'on vit se reproduire le relâchement qui, en des circonstances semblables, avait énervé les précédentes croisades : des festins, des orgies ; après des efforts surhumains, un débordement de luxe et de plaisirs. Cependant le Sultan du Caire, qui dirigeait la résistance, tomba malade et, bientôt, expira. Saint Louis ordonna la marche sur le Caire. Les croisés parurent devant Mansourah. Ils étaient séparés des Sarrasins par un bras du Nil. Ils dressèrent leur camp et essayèrent en vain de gagner l'autre rive par des ponts. Ayant enfin trouvé un gué, ils attaquèrent avec furie la ville que défendait l'émir Fakhr-Eddin et mirent en fuite les défenseurs. Mais à peine Louis IX était-il entré dans le palais abandonné du Sultan que, par un tragique revirement, les cavaliers arabes reprirent inopinément l'offensive. Une lutte sanglante s'engagea et les Français durent repasser le Nil et

s'enfermer à nouveau dans leur camp où ils ne tardèrent pas à souffrir cruellement de la disette. Les Arabes, montés sur des bateaux démontables, arrêtaient les nefs chargées de vivres qui, de Damiette, remontaient vers le camp des croisés.

Le découragement s'empara des Français, accentué, sous les rayons du ciel africain, par l'affreuse maladie des camps, la dysenterie. Le 5 avril, saint Louis se décida à retourner vers Damiette avec ses compagnons affaiblis. Harcelés par les Arabes, les croisés furent obligés d'engager le combat dans le petit village de Minieh, près de Mansourah. La tuerie fut effroyable : dix mille Français périrent. Épuisé, malade, le roi dut se rendre aux mains des Musulmans. Il fut chargé de chaînes et embarqué sur le Nil dans un bateau, pendant que les vainqueurs, encombrés de prisonniers, les amenaient, la nuit, par groupes de trois ou quatre cents, sur les bords du fleuve dans lequel ils les précipitaient, après leur avoir coupé la tête.

Saint Louis n'obtint sa délivrance qu'en rendant Damiette et en donnant une énorme rançon. Enfin libéré, il se dirigea sur la Palestine où il resta encore quatre ans, jusqu'à ce que la nouvelle de la mort de Blanche de Castille l'eut obligé à revenir en France.

Les croisades de saint Louis ont été sévèrement appréciées par les contemporains, non sans raison. Blanche de Castille, la noble et intelligente mère du pieux roi, fit une vive opposition à ces coûteuses et périlleuses aventures. Joinville observe très justement que Louis IX régnait sur un empire alors paisible, prospère et ordonné. Quel motif à de pareilles expéditions ? Observation précieuse et sous une telle plume. Lors de la première croisade, Philippe I^{er} avait été déterminé à favoriser l'entreprise — tout en ayant grand soin de ne

pas y prendre part — par l'état de trouble du royaume et les luttes intestines dont il était déchiré : en ce grand effort contre un ennemi commun, l'union devait se refaire au sein de la patrie. Les conditions n'étaient plus les mêmes au milieu du XIII^e siècle.

Par ses deux croisades, saint Louis a commis à l'égard de son peuple une faute grave et qu'il est difficile de lui pardonner. Il était aimé, vénéré de ses sujets ; sans être doué d'une intelligence exceptionnelle, il avait un grand bon sens, un jugement droit et un merveilleux désir de bien faire. Il imposait par ses vertus et par la noblesse de son caractère. On le nommait communément du plus beau nom qui ait été donné à un prince, *l'apaiseur*. Dans ces conditions, Louis IX pouvait être au peuple fidèle, dont il avait en mains les destinées, d'une utilité infinie. Le premier devoir, voire le seul devoir d'un chef d'État, est de bien administrer le peuple nombreux qu'il a sous sa direction et qui place en lui son plus ferme espoir ; de le gouverner avec application et sagesse et de contribuer à son bonheur. Comment saint Louis a-t-il pu ne pas se dire que Dieu était assez puissant pour réaliser par lui-même la délivrance des lieux saints, si tel était son plaisir, sans qu'un roi de France fût contraint d'y sacrifier les intérêts dont la garde et la gestion lui incombait de la manière la plus impérieuse.

Huitième et dernière croisade : seconde croisade de saint Louis.

En 1268, Antioche tomba au pouvoir des infidèles. Unis aux Grecs les Francs auraient, dès le XI^e siècle, définitivement triomphé des Sarrasins. Antioche, gardée contre tout droit par les princes normands de la race de Guiscard, fut la cause de la discorde, et voici qu'Antioche, conquise par un effort gigantesque, retombe entre les mains des musulmans. Le

douloureux écho, que fit retentir la chute de la grande ville, fut sans doute l'un des motifs qui décida saint Louis à mobiliser une fois encore la croix contre le croissant. Il avait entendu dire, en y ajoutant la foi la plus naïve, que le roi de Tunis était désireux de se convertir au christianisme avec son peuple et n'attendait pour le faire que l'arrivée d'une armée chrétienne :

— Oh ! si je pouvais être le parrain d'un tel filleul ! se disait le bon roi en un espoir heureux.

On lui disait aussi que Tunis serait d'une facile conquête et que la ville renfermait de grands trésors dont la possession permettrait ensuite la reprise des lieux saints. Venaient à la rescousse les insinuations de l'un des frères du roi, le rude, dur et ambitieux Charles d'Anjou, roi de Sicile, qui jetait sans doute les yeux sur la Tunisie voisine comme sur un empire qu'il serait avantageux et glorieux d'ajouter à celui qu'il avait acquis.

Le roi mit trois années à préparer cette expédition nouvelle ; mais il était très souffrant et c'est avec désespoir que ses auxiliaires les plus dévoués le voyaient s'obstiner dans ses résolutions. Joinville l'écrivit avec force : « Ils commirent péché mortel ceux qui lui conseillèrent la croisade ; parce que tout le royaume était en bonne paix et lui-même avec tous ses voisins..., grand péché firent ceux qui lui conseillèrent la croisade, vu la grande faiblesse de son corps. »

Le pieux roi s'embarqua, le 1^{er} juillet 1270, à Aigues-Mortes avec son fils et une armée de 60.000 hommes. Le 17 juillet, il était devant Tunis et mettait le siège devant la ville. Les Français fortifièrent leur camp. Le manque d'eau leur imposait de grandes souffrances. Des hauteurs voisines, les Arabes, par d'énormes machines, soulevaient des nuages de sables brûlants qui venaient se répandre sur les campements des

croisés. Et la peste fit son apparition. Néanmoins, sous les murs de la ville, les Français remportèrent une victoire brillante et déjà les Tunisiens désespéraient de leur sort quand la faiblesse du roi s'aggrava et l'obligea à se retirer sous sa tente où il écrivit pour son fils ses dernières instructions. Chateaubriand a raconté la fin du souverain : « La maladie faisant des progrès, Louis demanda l'extrême-onction. Il répondit aux prières des agonisants avec une voix aussi ferme que s'il eût donné des ordres sur un champ de bataille. Il se mit à genoux au pied de son lit pour recevoir le saint viatique et on fut obligé de soutenir par les bras ce nouveau saint Jérôme dans cette dernière communion. Depuis ce moment, il mit fin aux pensées de la terre, et se crut acquitté envers ses peuples. Eh ! quel monarque avait jamais mieux rempli ses devoirs ? Sa charité s'étendit alors à tous les hommes : il pria pour les infidèles ; il invoqua les saints patrons de la France. Le lundi matin, 25 août, sentant que son heure approchait, il se fit coucher sur un lit de cendres, où il demeura étendu, les bras croisés sur la poitrine, et les yeux levés vers le ciel. »

Philippe III le Hardi, fils et successeur de saint Louis, qui l'avait accompagné en sa croisade, remporta une brillante victoire sur le roi de Tunis, mais échoua au siège de la ville. Il se résolut à conclure avec son adversaire une trêve de dix ans et se rembarqua.

Ce XIII^e siècle devait voir la ruine définitive de la conquête franque en Orient : Laodicée tombe entre les mains des musulmans en 1285, Tripoli en 1287, Ptolémaïs en 1291.

Ici se clôt l'ère des croisades.

En 1336, le roi de France, Philippe de Valois se croisera en Avignon sous bénédiction pontificale ; mais voici l'invasion

anglaise, compliquée d'une guerre intestine. Les descendants des Godefroi de Bouillon et des Raimond de Saint-Gilles avaient à combattre des ennemis, dans le moment plus redoutables et pressants que les Sarrasins dominateurs de la Palestine.

XI

LA CROISADE DES ENFANTS

L'épisode le plus extraordinaire, le plus invraisemblable, de l'extraordinaire et invraisemblable épopée des croisades. Le vieil historien Mathieu Pâris l'appelle « une erreur inouïe dans les siècles ». La Cour romaine déployait une activité inlassable dans la prédication pour le recouvrement des lieux saints. Ses missionnaires parcouraient villes et villages prêchant d'une ardeur enflammée. Il faut tenir compte des imaginations simples, naïves, prime-sautières du Moyen-Age ; de l'intensité des émotions dans des âmes primitives. Albert de Stade dit que, dans le pays de Liège, sous l'empire de l'exaltation religieuse, des femmes en arrivaient à se tordre en convulsions délirantes.

Au mois de janvier 1212, un Vendômois, un jeune berger, que l'on ne connaît que sous le nom d'Étienne, surexcité par les harangues exaltées des prédicateurs, se mit à parcourir les campagnes, appelant à lui les enfants de son âge. Dieu met sa puissance entre les mains des innocents, c'est par des

mains enfantines que sera réalisée la délivrance du Saint-Sépulcre. On marcherait en bandes compactes jusqu'à la mer et, parvenus en présence des flots que fait rugir la tempête, on verrait se renouveler le miracle qui, à la voix de Moïse, fit s'entr'ouvrir les eaux de la mer Rouge sous les pas des Hébreux.

Et les enfants des deux sexes, par milliers, vinrent se grouper autour du petit prophète. En chemin l'armée puérole vivait d'aumônes. Le pape Innocent III aurait eu le tort très grave d'encourager cet élan de foi irréfléchie. Aux bandes enfantines, qui comptèrent jusqu'à 30.000 petites âmes, vinrent s'agréger des prêtres, puis des aventuriers, nombre de mauvais sujets en quête de fructueuses aventures.

Le jeune prophète, Étienne, allait en tête, traîné dans une voiture richement décorée, entouré — tel un prince souverain — de nombreux gardes du corps. Suivait la foule des petits pèlerins et des petites pèlerines.

Arrivés à Marseille, nos jeunes croisés attendirent vainement que les flots de la Méditerranée s'entr'ouvrirent devant eux. Dans leur déception, grand nombre se dispersèrent et périrent de faim et de misère, à l'exception de quelques-uns qui furent recueillis par des âmes charitables.

Le restant attira l'attention de deux armateurs marseillais, Hugue Ferry et Guillaume de Paquère, s'engageant à transporter en Terre sainte, pour l'amour et la gloire de Dieu, ceux des petits pèlerins qui désireraient s'embarquer avec eux. Ils en remplirent sept grands navires. Deux de ces vaisseaux échouèrent, non loin des côtes de Sardaigne, sur les récifs de l'île San Pietro et y périrent avec leur juvénile cargaison. En souvenir du désastre, par les soins de Grégoire IX, s'élèvera par la suite, en l'île San Pietro, une église dédiée aux Saints Innocents. Les cinq autres navires furent amenés, par les deux

armateurs, à Bougie, puis à Alexandrie, où les deux industriels négociants tirèrent profit de leur cargaison enfantine en vendant les pauvres petits gars comme esclaves.

On jugera du nombre des lamentables petites victimes en constatant que, en 1229, bien des années après l'expédition du petit Étienne, en suite de la paix conclue entre l'empereur Frédéric II et le sultan Al-Kâmil, le gouverneur d'Alexandrie fit mettre en liberté sept cents de ces anciens petits croisés — devenus de jeunes hommes — minorité infime parmi ceux qui étaient partis. Ajoutons que les deux affreux mercantis, Hugue Ferry et Guillaume de Paquère, expièrent le crime horrible qu'ils avaient commis, au gibet où l'empereur Frédéric II les fera pendre.

Et ce qui paraîtra peut-être plus extraordinaire encore, c'est que, vers la même époque, un mouvement identique se produisit en Allemagne. Un jeune paysan, Klaus — Nicolas — réunit autour de lui des milliers d'enfants, garçons et filles — les textes disent 20.000. Surmontant les plus graves difficultés — famine, pillards et frimas — la bande franchit le col des Alpes, arriva à Gênes le 25 août 1212 ; mais nombreux étaient ceux qui avaient succombé aux épreuves du chemin. Plus heureux que leurs jeunes camarades français, nos petits chevaliers du Christ trouvèrent à Gênes un podestat intelligent et de bon vouloir qui les fit transporter à Brindisi, dont l'archevêque, sagement et pieusement, les fit rapatrier. Avant de partir nos petits bonshommes avaient cependant tenu à consulter le Pape qui leur fit répondre de réserver la vigueur de leurs bras et leur zèle contre les infidèles pour l'époque où ils auraient atteint un âge plus avancé. Leur chef au moins, Nicolas, suivra ce bon conseil, il combattra au siège de Damiette et rentrera sain et sauf à Cologne, son pays.

Les deux croisades des enfants, l'allemande et la française,

sont des faits si extraordinaires, si invraisemblables, que, malgré la concordance et la précision des textes contemporains, la relation notamment d'Albéric de Trois-Fontaines, moine au monastère de Mui (diocèse de Liège), malgré l'autorité d'historiens de haute et solide valeur comme Scheffer-Boichorst, Achille Luchaire et Auguste Molinier, on hésite encore, et quoiqu'on en ait, à y ajouter foi.

CONCLUSION

On a beaucoup discuté sur les effets produits par les croisades ; le principal résultat en fut le développement et l'affermissement du pouvoir royal en France et, dans l'Église catholique, l'accroissement de l'autorité du Souverain Pontife qui ne sera bientôt plus, comme aux origines de l'Église, le premier des évêques, *primus inter pares*, le premier parmi des égaux, mais un prince régnant sur des subordonnés. Urbain II était apparu en initiateur, puis directeur suprême du grand mouvement qui remua, jusque dans ses fondements, l'Europe occidentale. « Beaucoup d'historiens, observe avec raison Achille Luchaire, s'en tiennent trop aisément aux pages éloquentes de Michelet, sur les grands mouvements populaires ; mais c'est mal comprendre la croisade que d'y voir simplement une agitation des grandes masses chrétiennes. La croisade fut bien une institution d'Église, créée, organisée, dominée par la Papauté. » Au Souverain Pontife s'adressent les chefs de l'expédition et, d'Orient encore, attendent ses ordres

comme prononcés par Dieu. En 1139, au concile de Latran, Innocent II, coiffé du trirègne, pourra affirmer solennellement devant l'assemblée des évêques venus des différents points de la chrétienté :

« Rome est la capitale du monde. Vous tenez vos dignités du Pontife romain, comme un vassal tient ses fiefs de son suzerain ; et vous ne pouvez les conserver sans son consentement. Quiconque se sépare de l'Église romaine, lors même que, sur tout le reste, il s'estimerait exempt de tout blâme, devient par cela même criminel et encourt la colère de Dieu. »

Sur la transformation sociale qui était devenue une nécessité en France, à la fin du XI^e siècle, la première croisade eut la plus grande influence. Le seigneur féodal avait achevé son rôle. Après avoir été d'une utilité qu'on ne saurait assez proclamer, son activité devenait nuisible. Une grande partie de cette noblesse belliqueuse passa en Orient ; elle y périt ou y fonda des fiefs nouveaux.

Pour faire face aux frais de la croisade, nombre de seigneurs ont vendu leurs domaines, engagé leurs terres. Leurs femmes, demeurées au château, y sont en grande détresse.

De cette détresse, Philippe I^{er} profita très heureusement. Nous le voyons acheter le pays de Bourges, pour 60.000 sous, à Eude Arpin, qui partit pour la conquête de la Terre sainte avec Gozlin de Courtenay et Milon de Bray. Ces faits se multiplièrent. En l'absence des vassaux puissants, le roi fait pénétrer son autorité en leurs domaines. De plus en plus la royauté tend à devenir nationale.

Les bourgeois demeurés dans les villes profitaient des besoins d'argent que la lointaine expédition imposait aux barons féodaux, pour leur arracher, en retour des sommes qu'ils leur donnaient ou leur prêtaient, des chartes de fran-

chise. Le seigneur avait besoin d'argent au départ pour la Terre sainte afin de s'équiper lui et ses hommes ; il avait besoin d'argent pour se racheter s'il était fait prisonnier ; enfin, au retour, l'argent lui était encore nécessaire pour restaurer son fief qu'une longue absence et les dettes conclues avaient mis en détresse.

Un grand historien-juriconsulte du xvi^e siècle, Étienne Pasquier l'a clairement établi en ses fameuses *Recherches de la France* :

« Ce premier voyage (croisade) fut grandement profitable à Philippe I^{er} lequel, par un sage conseil, voulut demeurer dans la France et subrogea en son lieu son frère Hugue pour y aller, et il serait impossible de dire combien il accommoda ses affaires par ce bon avis. Car je puis dire que ce fut le premier rétablissement de la grandeur de nos rois. Lorsque Hugue Capet usurpa sur la lignée de Charlemagne, plusieurs grands seigneurs voulurent avoir part au gâteau comme lui, se faisant accroire qu'ils étaient comme souverains sous ces qualités de ducs et de comtes ; et de moyens seigneurs ne se dispensaient de mêmes licences. Notre France étant, par le moyen de ce voyage, épuisée d'une bonne partie des grands, desquels les petits se targuaient contre l'autorité de nos rois, le roi Philippe et Louis le Gros, son fils, commencèrent de les harasser ou, pour mieux dire, terrasser, et spécialement Louis surmonta Hugue seigneur de Puisaye-en-Beauce, Bouchard seigneur de Montmorency, Émile seigneur de Montlhéry, Eude comte de Corbeil, Gui comte de Rochefort, Thomas comte de Marle. A l'exemple desquels tous les autres seigneurs se réduisaient sous la totale obéissance de nos rois. »

Les croisades contribuèrent ainsi à précipiter le mouvement, qui se serait d'ailleurs accompli sans elles, vers une souveraineté sans contrepoids ni contrôle du pontificat romain

dans l'Église catholique et du roi dans le royaume de France.

En son admirable *Dictionnaire d'architecture*, Viollet-le-Duc a déjà ramené à ses justes proportions l'influence que les croisades auraient exercée sur les arts dans l'Europe occidentale, c'est-à-dire à peu de chose.

Quant aux résultats matériels, peut-être ont-ils été plus importants ; encore que, de ce qui a été dit à ce sujet, beaucoup soit à effacer. On a prétendu, pour donner un exemple, que nous étions redevables, au séjour des croisés en Orient, de la culture du maïs ; mais l'acte de 1204, dont on faisait état, est apocryphe.

Sans doute le commerce de quelques villes maritimes italiennes, Venise, Pise, Gênes, prit-il plus d'extension avec l'Asie mineure après les conquêtes des croisés ; mais déjà ce commerce était en voie de développement, mouvement qui en fut, pour un temps, accéléré.

On a parlé également du rapprochement entre peuples de l'Europe occidentale, par suite de l'œuvre commune des croisades. On ne voit pas que les Français en aient été rapprochés des Allemands et peut-être pour être demeurés si longtemps étrangers les uns aux autres, sont-ils demeurés si longtemps en paix ; aussi bien la littérature et l'art français, nos chansons de geste et notre architecture avaient-ils déjà pénétré, non seulement en Allemagne et en Hongrie, mais jusqu'en Suède et en Norvège, quand se produisirent les croisades. D'autre part, les conquêtes de Guillaume de Normandie en Angleterre, celles de Robert Guiscard dans l'Italie méridionale n'avaient pas attendu l'expédition en Terre sainte pour rapprocher la France de l'Angleterre et de sa voisine transalpine, rapprochements dont sont sorties et la Guerre de Cent ans et les interminables guerres italiennes.

L'œuvre principale poursuivie par les croisés depuis la fin

du XI^e jusqu'au milieu du XIII^e siècle, fut la conquête de la Terre sainte et le rétablissement d'une suzeraineté chrétienne sur les pays berceaux du christianisme. Ici, l'échec fut complet puisque tous ces pays ne tardèrent pas à retomber sous la domination musulmane. Échec non moins complet dans les tentatives faites pour refouler les puissances musulmanes vers les profondeurs de l'Asie. Non seulement la Constantinople des princes byzantins, des chrétiens, tomba définitivement au pouvoir des Turcs, mais ceux-ci étendront leur conquête sur la péninsule des Balkans ; ils approcheront des portes de Vienne.

Conséquence de la fatale querelle qui s'éleva entre les croisés et les empereurs byzantins, querelle dont la responsabilité retombe entièrement sur les croisés. Les chrétiens n'avaient alors chance de triompher des Sarrasins et de les repousser dans les profondeurs du continent asiatique, qu'en demeurant unis ; une victoire sur les Seldjoukides ou les Fatimites, sans le concours de Byzance, ne pouvait être qu'éphémère. Chalandon partage l'opinion des historiens grecs qui regardent les croisades comme un événement funeste pour l'empire byzantin, — partant pour la Chrétienté. « Byzance employa à lutter contre les Latins les ressources en hommes et en argent qui lui auraient permis de reprendre avec avantage la guerre contre les Turcs. »

En somme, tout en admirant le puissant mouvement de foi qui, parmi des difficultés et des obstacles en apparence insurmontables, précipita l'Occident catholique sur l'Orient musulman, on ne peut cependant qu'en regretter l'événement. Les croisés oublièrent peu à peu ce qui fait le fondement même, — fondement sublime, — de la religion pour laquelle ils combattaient, la formule céleste qui permit à l'Évangile du Christ de renouveler le monde : *Aimez-vous les uns les autres.*

Ces mots contiennent l'enseignement divin, on peut dire l'enseignement divin tout entier ; par cet amour sacré les peuples sont devenus grands et prospères, par lui, et par lui seul, s'est réalisé tout ce qui s'est fait dans le monde pour le bien de l'humanité. Hors de là tout est vain, superficiel et stérile.

On ajouterait, en joli post-scriptum, que cette œuvre des croisades réalisée presque entièrement par la France — *Gesta Dei per Francos*, dit l'historien, « l'œuvre de Dieu par la main des Français », vient d'éveiller un charmant écho ; car c'est assurément en souvenir des principautés françaises fondées en Terre sainte au début du XII^e siècle par les Godefroi de Bouillon, les Baudoin de Boulogne, les Raimond de Saint-Gilles, les Boémond, les Tancrède et leurs pairs, et des traditions françaises qui y ont survécu, que de nos jours le traité de Versailles a placé la Syrie sous mandat français. Et nous avouons que ceci est d'une si jolie couleur qu'on en prendrait en sympathie les terribles aventures que nous venons de rappeler.

BIBLIOGRAPHIE

I

SOURCES UTILISÉES PARTICULIÈREMENT POUR L'HISTOIRE DE LA PREMIÈRE CROISADE

La chanson d'Antioche, composée au commencement du xii^e siècle par le pèlerin Richard, renouvelée sous le règne de Philippe-Auguste par Graindor de Douai, publiée pour la première fois par Paulin Paris. — Paris, 1848, 2 vol. in-8°.

Richard le pèlerin, qui prit part à la première croisade, était un trouvère artésien ; la partie conservée de son œuvre compte 233 vers ; le reste a été remanié sur la fin du xiii^e siècle par Graindor de Douai. Œuvre de la plus grande valeur par sa couleur et son pittoresque. Nulle autre ne donne un tableau plus vivant de ce que fut l'épopée réalisée à la voix de Pierre l'Ermitte et d'Urbain II.

Dès son apparition, l'œuvre de Richard le pèlerin eut le plus grand succès ; elle fut colportée de foire en pèlerinage par trouvères et jongleurs, qui l'arrangeront malheureusement dans le style des chansons de geste et au goût du jour, comme ce Graindor de Douai. Ajoutons que la chanson fut également altérée, au désir des familles auxquelles appartenaient les chevaliers héros de la croisade ; elles payaient les jongleurs pour que les leurs figurassent dans la « chanson » en belle et ample place.

Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum (Hauts faits des Français et autres Hiérosolymitains). On désignait fréquemment

les pèlerins eux-mêmes par le nom du lieu, but de leur pèlerinage. Nouvelle édition critique, avec traduction française en regard du texte latin, par Louis Bréhier. Paris, 1924, in-16.

Témoignage de grande valeur par un témoin oculaire de la première croisade. L'auteur, demeuré anonyme, était vraisemblablement un Normand d'Italie, venu en Terre sainte avec les bandes de Boémond.

FOUCHER DE CHARTRES, également témoin oculaire de la première croisade. Il était chapelain de Baudoin de Boulogne qui, en Terre sainte, se fit prince d'Edesse et succéda sur le trône de Jérusalem à son frère Godefroi de Bouillon. Sa relation a été publiée dans le grand recueil de Bongars, *Gesta Dei per Francos*. Hanovre, 1611, in-fol., tome I.

RAIMOND D'AGUILERS, dit aussi Raimond d'Aiguilhe ou d'Agiles. Chanoine de l'église du Puy, il était chapelain du comte de Toulouse, Raimond de Saint-Gilles. Ecrivit une *Historia Francorum qui ceperunt Hierusalem*, publiée au tome III du *Recueil des historiens occidentaux des Croisades*, 1866. Témoin immédiat des événements racontés, Raimond d'Aguilers a soin de nous avertir quand il parle de faits qu'il n'a connus que par ouï-dire.

GUIBERT DE NOGENT, *Historia que dicitur Gesta Dei per Francos*. Contemporain de la croisade, assista avec Pierre l'Ermite au Concile de Clermont, a vu les chariots sur lesquels les pauvres gens partant pour leur pèlerinage conquérant entassaient, pour les emmener avec eux, leur famille et leur petit avoir. Néanmoins sa relation, écrite vers 1108, est quelque peu postérieure aux événements dont elle traite qui s'étendent de 1095 à 1101. Il se sert pour sa rédaction des *Gesta Francorum* cités plus haut, en les complétant de renseignements précieux qu'il tenait plus particulièrement du comte Robert de Flandre. Sur les faits qui eurent l'Orient pour théâtre, son récit n'est donc pas d'un témoin immédiat. Guibert de Nogent n'en mérite pas moins une place de choix parmi les chroniqueurs de la première croisade, par ses vues générales et ses appréciations personnelles des hommes et des faits. Il y témoigne d'une claire et perspicace intelligence avec un don intéressant d'observation et de généralisation. Il est plus qu'un chroniqueur, il est déjà un historien. Guibert était abbé de Notre-Dame de Nogent-sous-Coucy ; il appartenait à une famille de haute noblesse. Sa relation a été publiée dans le *Recueil des historiens occidentaux des croisades*, t. IV, 1879.

ALBERT D'AIX (Albertus Aquensis), ainsi nommé parce qu'il était chanoine de l'église d'Aix-la-Chapelle. Auteur d'une *Historia Hierosolymitanae expeditionis* (Histoire de l'Expédition de Jérusalem), tome IV des *Historiens occidentaux des croisades*, publié en 1879 par l'Académie des Inscriptions. Il écrit dans la première moitié du XII^e siècle. Œuvre importante, mais qui a l'aspect d'une compilation postérieure aux événements. Godefroi de Bouillon est le héros et presque constamment le centre du récit.

EKKEHARD VON AURA, *Hierosolymita*. Tubingen, 1877, in-8°. Source intéressante par la nationalité de l'auteur : Ekkehard était allemand, les autres relations de la croisade étant l'œuvre de Français.

GUILLAUME DE TYR, *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum*, 1095-1184 (Histoire des faits advenus dans les contrées d'outre-mer.) Œuvre très célèbre, mais qui ne peut se comparer aux précédentes pour la valeur et la sûreté des informations. La rédaction en est remarquable au point de vue littéraire, mais elle est mêlée de légendes et de traditions déformées. Guillaume de Tyr est intéressant, voire utile à consulter, mais on ne peut faire fond sur lui pour l'exactitude des faits. Paulin Paris a donné une édition. Paris, 1879, 2 vol. in-8° de la traduction faite, dès le XIII^e siècle, du texte latin. *Assises du royaume de Jérusalem*, éd. Beugnot, 1841-43.

Pour la troisième croisade il convient de citer particulièrement l'*Histoire de la guerre sainte*, 1190-1192, par AMRROISE, publiée avec traduction par Gaston Paris, dans la *Collection des documents inédits*, 1897, in-4°.

L'historien célèbre de la quatrième croisade est Geoffroi de Villehardouin, édition avec traduction en français moderne par N. DE WAILLY, Paris, 1874.

On trouve généralement les sources utiles à l'histoire des croisades dans les grands recueils :

BONGARS, *Gesta Dei per Francos*. Hanovre, 1611-12, 2 vol., in-fol.

MICHAUD, *Bibliothèque des croisades*, 1829, 4 vol. *Collection des historiens des croisades*, publiée par l'Académie des Inscriptions depuis 1841. Publications de la Société de l'Orient latin, Paris et Genève depuis 1876.

II

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

On n'a pas la prétention de donner ci-après une bibliographie des travaux historiques consacrés aux croisades, mais exclusivement une liste des livres et études diverses dont on s'est principalement servi, en manière d'hommage reconnaissant à l'œuvre de nos devanciers.

- BAUDRILLART (Mgr Alfred). — *Au flambeau des croisades*, publié dans *Conférenciac*, 20 juin 1931.
- BOULENGER (Jacques). — *La vie de saint Louis*. Paris, 1929, in-16.
- BRÉHIER (L.). — *L'Église et l'Orient au Moyen-Age*, 2^e éd. 1917.
- CHALANDON (Ferdinand). — *Essai sur le règne d'Alexis I^{er} Comnène*, 1081-1118, ap. *Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des Chartes*. Paris, 1800, in-8^o.
- DODU (Gaston). — *Histoire des Institutions monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem*, 1099-1291.
- HAGENMEYER (Heinrich). — *Peter der Eremit. Ein Kritischer Beitrag zur Geschichte des ersten Kreuzzuges*. Leipzig, 1878, in-8^o. A été traduit par Furcy-Raynaud, *Le vrai et le faux Pierre l'Ermite*, Paris, 1883, in-8^o.
- LANGLOIS (Ch.-V.). — *La vie en France au Moyen-Age*, Paris, 1908, in-16.
- LUCHAIRE (Achille). — *Les Français à la croisade*, ap. *Histoire de France*, publiée par la librairie Hachette, II², Paris, in-4^o.
- PARIS (Gaston). — *La Poésie du Moyen-Age*, 1^{re} série, 6^e éd., Perrin, 1906, in-16.
- PARIS (Gaston). — *Légendes du Moyen-Age*, 3^e éd., Paris, 1908, in-16.
- PASQUIER (Et.). — *Les recherches de la France*, Paris, 1723, in-fol.
- PIGEONNEAU (Henri). — *Le Cycle de la croisade et la famille de Bouillon*. Paris, 1877, in-8^o.
- PRUTZ. — *Kulturgeschichte der Kreuzzüge*, Berlin, 1883, in-8^o.
- RÖRICH. — *Geschichte der Kreuzzüge im Umriss*. Berlin, 1898, in-4^o.
- SYBEL. — *Geschichte des ersten Kreuzzuges*, 2^e éd. Berlin, 1881, in-8^o.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Les appels	3
II. — Urbain II et Pierre l'Ermitte	11
III. — La croisade des pauvres gens	17
IV. — La croisade des chevaliers	26
V. — Byzance.	33
VI. — Nicée	40
VII. — Antioche	51
VIII. — Jérusalem.	82
IX. — Principautés françaises de Palestine	92
X. — Les croisades royales.	98
XI. — La croisade des enfants.	113
CONCLUSION	116
BIBLIOGRAPHIE	122

Suite des ouvrages parus dans cette collection :

- HOUSSAYE (HENRY)
de l'Académie française.
* Le retour de Napoléon.
- HOUVILLE (GÉRARD D')
L'Impératrice Joséphine.
- JACOBY (JEAN)
Lénine.
- LA FORCE (DUC DE)
de l'Académie française.
La Grande Mademoiselle.
- LA GORCE (PIERRE DE)
de l'Académie française.
* La Conquête de l'Algérie.
- LENOTRE (G.)
de l'Académie française.
* La conspiration de Cadoudal.
* De la prison à l'échafaud.
* D'une Révolution à l'autre.
* Les grands jours
du tribunal révolutionnaire.
- LUDWIG (EMIL)
* Bismarck fondateur d'Empire.
- MAC ORLAN (PIERRE)
La légion étrangère
- MADELIN (LOUIS)
de l'Académie française.
Les grands serviteurs de la
Monarchie : Richelieu, Mazarin,
Colbert, Louvois.
* Les grandes étapes
de l'Histoire de France.
- MALO (HENRI)
de l'Académie de Marine.
* Corsaires et flibustiers.
- MASSON (FRÉDÉRIC)
de l'Académie française.
La journée de l'Impératrice
Joséphine.
Napoléon et l'amour.
- MAUROIS (ANDRÉ)
En Amérique.
- MORAND (PAUL)
A. O. F. (de Paris à Tombouctou).
- MURAT (PRINCESSE LUCIEN)
Les errants de la gloire :
(La Fayette, Murat, Duchesse
d'Abrantès, l'Aiglon, Duchesse de
Berry.)
La Grande Catherine, Impératrice
de Russie.
- NOLHAC (PIERRE DE)
de l'Académie française.
Louis XV à Versailles.
* Marie-Antoinette à Versailles.
- PRAVIEL (ARMAND)
* Histoire vraie
des trois Mousquetaires.
* Le radeau de la Méduse.
- REBOUX (PAUL)
Une Merveilleuse : M^{me} Tallien,
Madame Du Barry.
Le Maréchal duc de Richelieu
et les femmes.
Les dernières amours du Maréchal
duc de Richelieu.
- SOREL (ALBERT)
de l'Académie française.
Bonaparte en Italie.
- THARAUD (JÉRÔME et JEAN)
La fin des Habsbourg.
Le Maroc.
- TINAYRE (MARCELLE)
Madame de Pompadour.

Deux volumes nouveaux chaque mois.

*Ce volume a été spécialement écrit
pour la collection Hier et Aujourd'hui.*

Illustration de la face de la couverture : *Enrôlement pour les croisades.*
Illustration du revers de la couverture : *Saint Louis arrivant à Damiette.*



COMMENT LE PAPE URBAIN SECOND ASSEMBLA LE CONCILE DE CLERMONT
ET COMMENT GAUTHIER SANS AVOIR
MENANT GRANDE COMPAGNIE DE PÈLERINS PASSA EN HONGRIE